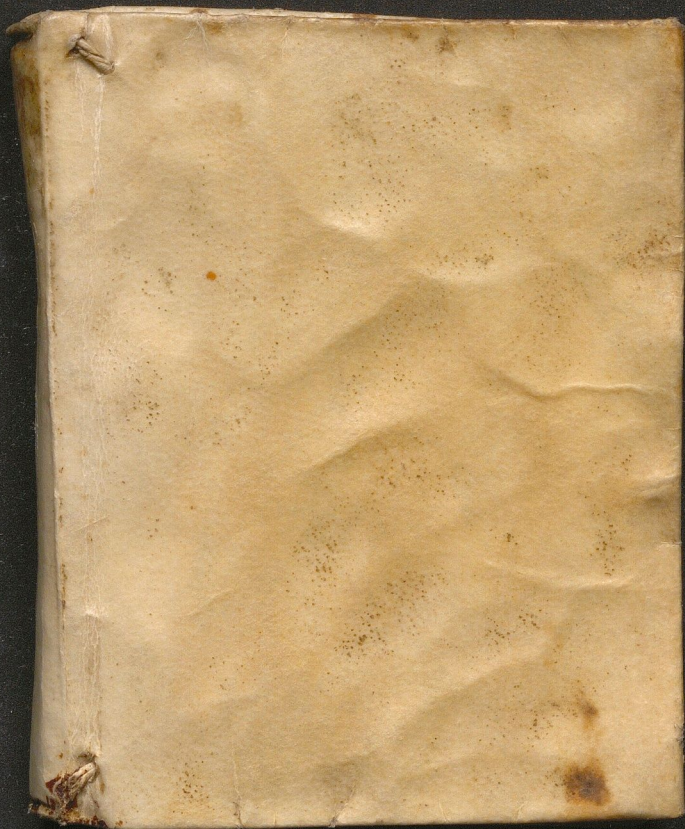
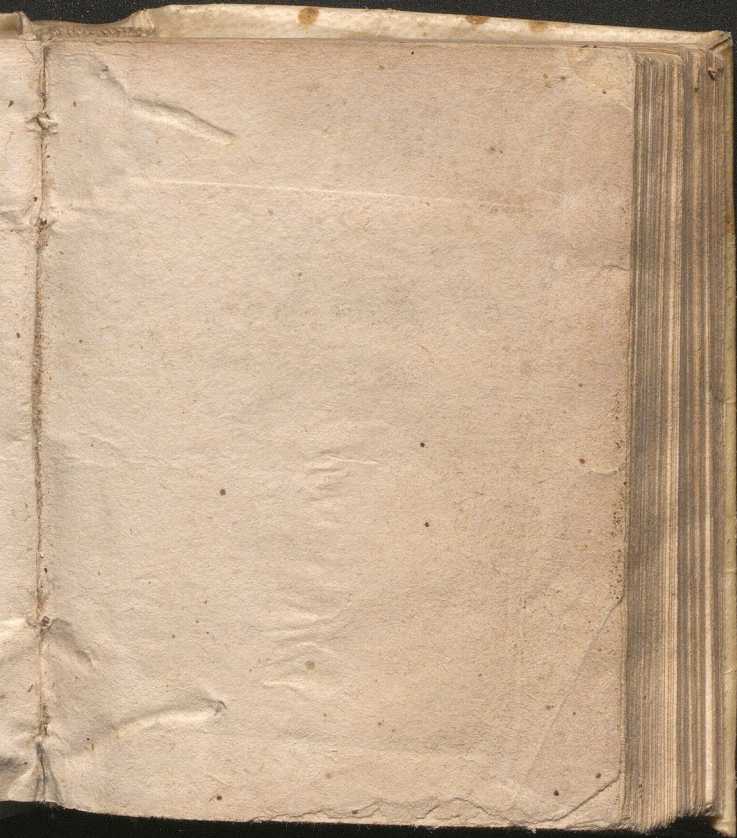




1794

P. 11

de La Torre (P. 11)



Jeann Perget de la Serre

LE
MIROIR
QVI
NE FLATE
POINT.

Par le Sieur DE LA SERRE.

NOUVELLE EDITION,
Reueü & Corrigée.



A ROVEN,
Chez DAVID BERTHELIN, rue
aux Juifs, près le Palais.

M. DC. LXVIII.





LE
MIROIR
QVI
NE FLATE
POINT.

CHAPITRE PREMIER.



OMME , souviens-
toy que tu est Hom-
me ; n'oublie jamais
ton nom , si tu ne
veux oublier ton sa-
lut. Tu r'appelles Terre , tu
A ij

n'est fait que de Terre ; mais la Terre subsiste , & tu t'évanouïs ; mais la Terre demeure stable , & ta poudre s'envole. Etudie tes miseres , medite tes malheurs : tu n'est rien en effet ; que si tu est quelque chose en imagination , je n'ose seulement te comparer à un songe ; parce que la fragilité de ta nature a quelque chose de plus foible , & de moins constant. Un Fantôme a par dessus toy la simplicité de l'élément , dont il est composé : un Ombre remporte encore l'avantage de la noblesse de son origine , puis que la lumière l'a produit : un Fétu enfin , & un Atome , te disputent aussi avec raison la pureté de la substance , puis qu'ils sont corrompu-

qui ne flatte point. Ch. I. 5

bles, sans infection, & ton fumier
fait horreur à ces propres pen-
sées. De sorte, que je suis con-
traint de t'égalér à toy-mesme,
pour te représenter la verité de
ton Neant.

Que le Monde est une belle
Ecole ! que nostre condition est
un beau Livre ! & que tous les
funestes accidens où la Nature
l'assujettit, sont encore de belles
Leçons !

Ne peut-on pas dire que la
Terre est un College, où la diver-
sité du temps & des âges mar-
quent la diversité des classes, dans
lesquelles nous pouvons faire
également le cours de nos études
avec celui de nos jours, sous l'em-
pire des miseres qui nous accom-

A iij

pagnent sans cesse. La pauvreté de la naissance nous peut servir de Rudiment en la premiere Classe : les cris & les larmes du berceau, de Grammaire, & les foibleses rempantes, & les infirmités pitoyables de l'adolescence, de Rhetorique ; y peut-il avoir maintenant une plus subtile Philosophie que celle de la considération des malheurs qui sont affectez à la jeunesse ? N'est-il pas aisé à devenir grand Physicien, à force de méditer la fécondité de nostre nature en la production & des maux & des peines qui nous affligent continuellement ? Et quelle plus belle Metaphysique que celle de la contemplation de nostre Estre, tousjours roulant à sa ruine ? //

qui ne flatte point. Ch. I. 7

rons donc la conclusion de cet argument , & joignons avec autant de raison que d'intérêt à ces deux grands Livres si renommés , & de la Bible & du Ciel , celui de notre nature mortelle & périssable, puis qu'il nous enseigne l'art de nous chercher dans la pourriture, pour nous trouver dans l'Immortalité.

Quand je pense que la Terre a esté créée de rien , que l'homme a esté fait de ce rien , que les grands qui l'environnent, ne sont rien du tout , & que les plaisirs, dont il est idolâtre , sont aussi de même nature , je demeure tout confus d'étonnement , ne pouvant jamais comprendre le sujet de sa vanité , ny la raison de son

A iij,

arrogance. Petite vapeur infectée qui en s'élevant se forme en nue, pour cacher sa puanteur; mais qui à force de s'élever, se resoud en éclairs & en foudres, & retombe dans le premier cloaque d'où elle a pris son origine. Bouffée de vent, qui fait bruit dans sa violence; mais de colère, sans doute, de ne pouvoir subsister qu'en fuyant, & que l'action de sa fuite continuelle, est le principe de sa ruine. Fumée qui d'un effort tousjours inutile, veut escheler le Ciel, & à peine peut-on marquer de l'intervalle, entre son estre, & son neant. Petit ver luisant, qui n'ébloût que les louches d'esprit, puis qu'il n'éclaire que les propres vers qui le

qui ne flate point. Ch. I. 9
devorent en secret. Onde tous-
jours grondante; parce qu'elle s'é-
coule tousjours. Quoy? tous ces
beaux riens, & toutes ces belles
Chimeres auront de la vanité?
ces apparences trompeuses s'éra-
bliront icy bas avec souveraineté:
ce ne sera donc qu'en desir, ou
qu'en songe: car de quelque écor-
ce dorée qu'elles soient revestues,
la corruption en est la forme, &
la poudre la matiere.

Je m'étonne que l'Homme soit
capable de se méconnoistre, jus-
ques au point d'oublier ce qu'il
estoit, lors qu'il n'estoit pas en-
core ce qu'il est maintenant,
lors qu'il jouit de la clarté du jour,
& ce qu'il doit estre de necessi-
té au Couchant du Soleil de sa

vie. Oüy , sans mentir, je m'en étonne , puis que toutes les choses créées luy peuvent servir de Miroir , pour y contempler à découvert la verité de ses miseres.

Les Cieux , quoy que roulans d'un branle tousjours égal dans les mesmes espaces de leur carriere, ne laisse pas de vieillir , & leur vieillesse nous represente au naturel, nostre decadence. Que les astres luisent d'un éclat aussi beau que le premier jour de leur creation , comme ils sont attachez dans les cercles des âges , dont le mouvement continüel est limité , ils s'approchent peu à peu du dernier occident , où leur lumiere doit estre éteinte , les pas

qui ne flate point. Ch. I. 11

de leur course nous font aussi voir
le chemin de nostre vie , puis que
le Temps nous conduit tous en-
semble , quoy que diversement , à
nostre fin. Le Feu , si avide qu'il
se devore soy-mesme, ne trouvant
plus d'aliment pour se nourrir :
N'est-ce pas un miroir de la lam-
pe de nostre vie , que la mesche
allumée éteint dès-lors que l'huil-
le de l'humeur radicale luy man-
que ? L'air qui se corrompt à tou-
te heure , n'est-ce pas encore une
image de nostre corruption ? L'eau
n'a pris sans doute , un corps dia-
phane , que pour représenter la
fragilité de nostre nature ? & sa
glace liquide tousjours roulante,
nous fait voir en fuyant nostre na-
ture fuyarde. La Terre ne nous

ſçauroit mieux dépeindre ce qu'elle fait, ſi nous ſommes aujourd'huy de meſme matiere, & demain de pareille forme. Quel plus beau Miroir que celui des fleurs où nous pouvons voir en un jour tout le cours de noſtre vie ? car au lever du Soleil ; leurs boutons representent noſtre enfance : à midy ces meſmes boutons épanouis, noſtre jeuneſſe, & ſur la fin du jour, eux-meſmes encore tous flétris, noſtre dernier âge. Je ne veux pas parler de toutes les autres eſpeces de Creatures animées, ſi chacune en ſoy, comme vivante, eſt une image de la mort ; il me ſuffit d'en conſerver le ſouvenir, & de vous en laiſſer la penſée.

qui ne flatte point Ch. I. 13

Que vous diray-je de la Furtune
ne, des Grandeurs, des Richesses,
& de toutes ces glorieuses quali-
tez de valeur, de beauté, & de
milles autres encore qui s'éva-
noïssent avec nous? Cette aveu-
gle Deesse a un Miroir sous ses
pieds, dont la figure ronde nous
represente tout à la fois, & son in-
stabilité & son inconstance. Pour
les Grandeurs & les Richesses, les
cendres de ceux qui les ont possé-
dées, sont de nouvelles glaces de
Miroir qui ne flatent point, où
nous pouvons voir dedans, la va-
nité de leur jouïssance & celle de
leurs propriétaires. Ces autres
qualitez de beau & de vaillant,
sont de mesme nature que les
ames sensibles & vegetales qui

meurent avec le sujet qu'elles animent, sans laisser d'ordinaire un seul souvenir seulement pour marque qu'elles ont esté autresfois, & ensuite de ces veritez, sçauriez-vous trouver un plus fidelle Miroir que celui de nous-mesmes, si chaque partie: mais que dis-je? chaque action, & si chaque soupir est un portrait animé de mort? de sorte, que nous respirons continuellement dans des abois éternels, sans pouvoir disposer d'un seul instant, pour donner de l'intervalle à cet exercice.

Comment est-il possible que l'homme se méconnoisse, ayant de si fidelles Miroirs devant ses yeux, où en tout temps il peut voir à découvert la verité de sa nature, pé-

qui ne flatte point. Ch. I. 15
trie dans la corruption , formée
parelle & détruite encore par el-
le-mesme ? Chose étrange ! il
ne scauroit voir dans le Monde
que des Images d'inconstance,
& il n'aprehendera point le chan-
gement : Tout ce qui frapera
son oreille , ne resonnera que
du bruit de sa fuite , & il ne
pensera jamais à sa retraite. Enfin,
ses autres sens & ses esprits n'au-
ront pour objet que celui de la vi-
cissitude continuelle de toutes les
choses , & il demeurera ferme &
constant dans sa vanité, tandis que
la Mort en ruine les fondemens ;
De sorte que dans l'opinion trom-
peuse où il est , de posséder toutes
choses, il perd la possession de soy-
mesme , pour avoir trop songé à

ses plaisirs : sa vie se passe comme un longe , mais sans retour : Il faut que je vous dise une de mes pensées.

Je ne scaurois jamais comprendre la raison de ceux qui se plaignent de la Fortune du Monde , & de tous les plaisirs de la vie. Celuy-cy reprochera à cette folle Déesse ses tromperies , sans considerer que luy-mesme s'est trompé , d'ajouter foy à une Déesse qui n'en eût jamais : il s'avisera encore de luy reprocher de l'avoir tousjours conduit dans des chemins raboteux & semez d'épines , comme si suivant un Aveugle , on ne se mettoit pas en hazard de courre le mesme danger que luy ; celuy-là fera de nouvelles plaintes contre le Monde,

qui ne flate point. Ch. I. 17

Monde , détestant ses douceurs ,
maudissant ses charmes , & l'a-
pellant mille fois pipeur : Mais
quoy , on diroit à ouïr toutes ses
plaintes , que le Monde ne fait que
naître ; je veux dire, qu'il est nou-
vellement créé , que personne ne
le connoist encore , & qu'à peine
ses premieres ruses commencent à
se découvrir. Quelle folie ! n'est-
ce pas se piper soy-même , d'avoir
commerce avec un trompeur ? Or
le Monde n'a jamais porté ny d'au-
tre nom , ny d'autre titre. Pour-
quoy se nourrir donc de ses dou-
ceurs , si leur amertume empoi-
sonne sensiblement les Ames ? Que
si ses charmes sont assez puissans
pour tenter la Rai'son, ils sont trop
foibles pour la vaincre , pour vi
B

que nostre volonté n'y consente pas : de maniere, qu'on demeure convaincu de tous les crimes dont on le veut accuser.

Quelle aparance de se mettre en Colere entre les plaisirs qu'on a receus ; si nous leur donnons nous mesmes & l'estre & la forme ? Les pensées conçoivent les delices, & la volonté les fait naistre. Ce sont des ouvrages, dont nos imaginations forment les especes, & dont nos desirs font la metamorphose ; les changeant en des objets sensibles qui sont marquez du sceau de nostre malice. Qu'on abhorre donc les plaisirs au lieu de les accuser, qu'on deteste leur vanité, au lieu de se plaindre de leur tromperie. Que s'ils sont criminels, ils

qui ne flatte point. Ch. I. 19

portent la tache de leurs Peres , & s'ils sont complices de nostre perte , nous ne les faisons naistre que pour les faire mourir.

Qu'on cesse, dis-je, de se plaindre de la Fortune , si le Miroir de son bandeau , & celui de ses ailes nous represente au naturel , & sa legereté , & nostre folie.

Qu'on ne mette plus en avant que le Monde est la cause de nostre ruine : Si nous marchons à toute heure sur la poudre & sur la cendre de ceux qui se sont repentis trop tard de l'avoir suivi. Pour la volupté , c'est une vaine idée, à qui nos passions donnent un corps, afin de servir d'objet sensible à nostre brutalité. De maniere qu'elle ne peut agir , que par nos mou-

Bij

vemens , tirant sa vigueur de nôtre force , & son pouvoir de nôtre souveraineté : ce qui nous rend doublement coupables de chercher des excuses à nos pechez, au lieu de les publier, puis que les regrets plutôt que les excuses nous en peuvent absoudre.

Saint Jean Chrysostome touché de la compassion de nos malheurs, s'écrie dans l'étonnement de nôtre foiblesse : O Monde ! combien en as tu trompé ? mais c'est ton métier , & ta profession : ô Fortune ! combien en as tu fait cheoir ? mais à l'heure mesme que je vous parle de cette volage , elle est occupée à ses trahisons, & donne de l'exercice à ses tyrannies : O plaisirs confits en douceurs & dé-

qui ne flate point. Ch. I. 21
trempez en amertume ! combien
en avez vous emprisonné ? mais
leur venin est si commun, que toute
la Terre en est infectée. Quel
remede à tous ces maux ? il n'en
est point d'autre que celui de se
mirer dans le Miroir de ses cendres.
Miroir tousjours pendu à la
ceinture, & qui ne flate point: Miroir,
dont la glace plus fragile que
celle de cristal, nous fait voir encore
que tous les objets du Monde
sont faux, fors que celui de
nostre pourriture : Miroir qui
nous represente plus vivement
dans nostre portrait que nous-
mesmes: Miroir; dont les especes
d'ombre & de chimere nous font
voir en effet ce que nous ne sommes
qu'en aparence.

B iij

Miroir tout miraculeux , qui
conserve les especes d'un Rien,
pour les rendre sensible à nostre
connoissance : Miroir tout divin,
qui metamorphosant nos corps en
ombres , nous represente toutes-
fois si au naturel , que les plus ar-
rogans ne sçauroient se méconnoi-
stre : Miroir enfin que la Grace a
enchanté de ses divins charmes,
afin qu'en se mirant dedans , on
puisse resister à ceux des apas du
Monde.

Ie m'étonne grandement de ce
qu'on nous presche que la connois-
sance de nous-mesmes est fort dif-
ficile , puis qu'en tout temps , en
tous lieux , de tous les costez , &
de toute sorte de façons , nous ne
sommes rien du tout : ou si par un

qui ne flatte point. Ch. I. 23
excez de flaterie & de vanité, j'em-
prunte quelques noms pour ex-
primer au vray ce que nous som-
mes, ce ne peut-estre que ceux de
la bouë & de la fange, dont la
puanteur en oste le doute aux plus
incredules.

En quoy consiste donc la peine
d'étudier à se connoistre, si les
plus ignorans y peuvent passer
Docteurs dans l'Ecole de nos mi-
seres ? où gist la difficulté de par-
venir à cette connoissance, si le
seul vent de nos soupirs emporte à
tous momens la poudre infectée,
dont nous sommes formez ? où est
cette peine, dis-je encore, si nos
sens & nos esprits ne peuvent
avoir d'autre objet en l'admira-
tion des plus belles choses du

B iiij

Monde, que celui de l'inconstance, aussi inseparable de leur nature, qu'elle est propre à nostre condition; & quelle peut-estre cette difficulté, si nous ne sommes capables d'action, que pour nous détruire? Il faut rompre l'écorce.

Je veux croire que chacun sçait d'où il vient, & où il va; que son corps n'est qu'un ouvrage de sa pourriture, & que les vers en attendoyent la proye, comme un aliment qui leur est affecté; mais il est important de considerer que ces veritez, quoy que sensibles, sont mises le plus souvent en oubli, & que le deffaut de memoire, marque celui de la connoissance. Qui songe à son Neant, méprise toutes choses, & la vanité ne nous sçau-

qui ne flatte point. Ch. I. 45
roit surprendre durant l'intervalle
de ce Songe. L'Homme apprend
bien , pendant qu'il est sous la
puissance de cette belle & douce
mort , qu'il est mortel ; mais il
perd à son réveil ces riches con-
noissances , & il ne pense plus à la
nécessité de mourir. Il oublie fa-
cilement cette science , & les intri-
gues qu'il fait , étouffent ce beau
corps de lumière , d'où vient qu'en
perdant ainsi le souvenir de sa con-
dition , il perd aussi la connoissan-
ce de soy-mesme.

Souvenez-vous que vous estes hom-
me , disoit le Page tous les
matins à Philippe de Macedoine.
Ce grand Monarque se faisoit
éveiller tous les jours aux nouvel-
les de la Mort, de peur d'estre char-

mé par les douceurs trompeuse^s
de la vie : Les Grandeurs l'environnent de toute parts , pour luy faire oublier sa bassesse; mais n'entendez-vous pas ce bel air qu'il fait chanter sur le ton de ses miseres ? La pompe & la magnificence de ses richesses veulent l'éblouir de leur éclat , afin qu'il ne pense jamais à la pauvreté qui luy est propre & naturelle : mais vous voyez comme il se fait éveiller au bruit de cette verité, pour en conserver tousjours la memoire : *Sire, souvenez - vous que vous estes Homme* : ô combien de mysteres sont compris en ces paroles! en voicy l'allegorie.

Grands Roys , souvenez-vous que vous estes sujets à beaucoup

qui ne flatte point. Ch. I. 27

plus de miseres que vous n'avez
de sujets en vostre Empire. Grands
Monarques , souvenez - vous que
de toute la grande étenduë de vos
terres , il ne vous en reste pas un
pied seulement , tant les vers sont
jaloux de vostre gloire. Grands
Princes , souvenez-vous que vos
sceptres & vos couronnes sont de
si foibles marques de vostre Gran-
deur , que la Fortune s'en joüe, le
Temps s'en mocque , & le Vent en
emporte la poudre. Souverains
Arbitres de la vie des hommes ,
souvenez-vous qu'encore que vous
soyez par dessus les Loix , que celle
de mourir est inviolable & qu'elle
est au dessus de vous.

La Fable est belle , sur la resolu-
tion que prirent les Fleurs & les

Plantes, d'élire un Roy & une Reyne. Comme le nombre des vois fit l'élection, le Soucy fut déclaré Roy des Fleurs, & l'Espiné la Reyne des Plantes; mais qu'il y a de serieuses veritez cachées sous cette feinte!

Est-il rien de plus beau dans tous les Parterres du Jardin de la Nature, que la fleur du Soucy? son tein tousjours doré de la couleur du Soleil, nous surprend & nous ébloüit si doucement, que l'œil égaré dans l'admiration de sa beauté nouvellement épanouïe, a de la peine à retirer ses regards d'un objet si agreable.

Mais cueillez-le, & parez-vous en, sa senteur vous produira mille foudris dans l'Ame, pour

qui ne flate point. Ch. I. 29

un seul , que vous en tenez à la main ; car vostre humeur devient tout à coup chagrine & melancolique , à force d'avoir esté infectée d'un si beau fumier. La Royauté en est de mesme ; son Sceptre , & sa Couronne sont de nouvelles fleurs de Soucy , dont l'éclat & la beauté également ravissantes attirent à leur admiration l'Ame par les yeux ; mais si on les prend à la main , ou qu'on en vueille parer sa teste , on se trouve plein de soucis , pour en estre couvert : que si vous en doutez , demandez-le à Seleucus , & il vous répondra , que le premier moment de son Regne , fut le dernier de son repos. L'Espine a emporté aussi la Royauté. *Qui*

ne l'aimeroit avec la Rose ? ô que
toutes deux ont de puissans at-
traits pour tenter également , &
le cœur , à les desirer , & la main
à les cueillir ! mais c'est en vain
que la Nature a donné des armes
à la Jalousie de l'Espine , pour ser-
vir de défense à sa fleur , puis que
ses pointes sont autant d'apas qui
nous piquent d'Envie , plutôt que
de Crainte. Tout le Monde en
veut faire des bouquets : mais
l'Espine demeure , & la Rose se
flétrit.

Disons donc aussi que la Royau-
té est une belle Espine accom-
pagnée de la Rose : je veux dire
de beaucoup de contentemens de
mesme nature : toutes deux en-
semble ont de grands charmes

qui ne flatte point. Ch. I. 31

pour nous donner de l'amour & de l'enviemaïs l'Épine de la Couronne demeure, & la Rose des plaisirs se flétrit. O que le fardeau de cette Grandeur est pesant ! & si vous ne me croyez pas, enquez vous-en à ce puissant Roy Mithridates, il vous redira plusieurs fois qu'il n'a jamais soupiré, que de la pesanteur de ces Couronnes. Sire, souvenez-vous que vous estes Homme ; mais dequoy peut-il s'enorgueillir ? seroit-ce de la grandeur de son Empire ? c'est un bien étranger qui ne se laisse posséder que par la vanité, puis que ses honneurs, & ses plaisirs n'ont rien de plus propre. Estre grand Terrien, c'est avoir beaucoup de fumier à vendre, & peu de profit à faire ? Sire,

Souvenez - vous que vous estes Homme ; quelle pourroit estre son ambition , seroit-ce de conquerir tout le Monde : qu'en fera-t'il apres l'avoir conquis , si c'est une boule de neige , que le Temps fait fondre peu à peu , en la faisant rouler sans cesse.

Sire , Souvenez - vous que vous estes Homme ; quels seroient ses desseins ? pretendoit-il des Autels & des Temples ? quels Sacrifices pourroit-on faire à une victime que la Mort tient continuellement aux abois ? Offriroit-on de l'encens à un fumier ? & voudroit-on faire d'un cloaque , un Idole ? La pensée choque le sens-commun. Sire Souvenez - vous que vous estes Homme : Que - scauroit-il faire avec sa puissance

qui ne flaté point. Ch. I. 33

puissance absolüe: une petite pierre le fait broncher, un festu le peut aveugler, une ombre, un atome, un rien, sont capables de le reduire à rien du tout; n'est-ce pas vn objet de pitié plutôt que d'envie? Grands Rois, ce sont des veritez trop importantes, pour en perdre le souvenir. Vous avez beau morquer le Ciel d'un sourcil herissé, la seule imagination de ses foudres vous tient en alarme: Vous avez beau fouler la terre d'un pied dédaigneux, celle dont vous estes formez, sera bien-tost foulée, apres que les vers en seront saouls: Souvenez-vous que vous estes Homme, & que tous les objets de Richesse & de Grandeur, qui vous environnent, sont de mesme nature.

C

Je que vous. Vous mourez à tous momens , & tout se pourrit après vostre mort. Quand je me représente vos testes couvertes d'une riche Couronne , je m'imagine que c'est un petit point enfermé & clos dans sa circonferance , dont les lignes aboutissent à ce centre de corruption ; lignes de la grandeur , qui se terminent tousjours à ce point de la bassesse.

Si je vous considere avec le Sceptre à la main ; il me vient en pensée de voir vn mauvais arbre planté sur une mauvaise terre , l'arbre se desseiche, & se reduit en poudre, & la terre demeure ce qu'elle estoit tousjours. Que je vous contemple assis sur vos Trônes , parez de vos

qui ne flate point. Ch. I. 35

plus riches ornemens; je m'imagine de voir un Iupiter en peinture, tenant la foudre en sa main : car vous estes si foibles avec toute vostre puissance absoluë, que si vous avez la temerité de lever la teste seulement pour regarder le Soleil, vous en pleurez en mesme temps, afin d'expier de vos larmes, le crime de vostre arrogance.

Grands Roys, souvenez-vous donc, que vous n'estes grands qu'en misere. Souverains Monarques, souvenez-vous que vostre Empire n'est que servitude, puis que vous estes Sujets à tous les malheurs de vos Sujets : Puissans Princes, un coup de vent deffie vostre pouvoir absolu : Sacrées Majestez; je vous salue aujourd'huy de ce nom, mais

C ij

demain je changeray de termes, & vous appelleray squeletes & carcasses, afin que tout le monde vous connoisse, en disant la verité. Je veux changer de ton. Que les Poëtes sont ingenieux en leurs resveries ! ils nous racontent que l'Inconstance estant bannie du Ciel, descendit en terre, avec dessein de se faire peindre, & que sur le refus que les Peintres en firent, elle s'adressa au Temps, qui apres l'avoir considerée en tous ses visages, se servit du visage de l'Homme pour toile d'attente, où l'ayant representée au naturel, tout le Monde la prit pour l'homme mesme ; puis qu'en effet ce n'estoit qu'une mesme chose : ô la belle verité decouverte par une Fable ! Qui veut donc

qui ne flat point. Ch. I. 37

voir maintenant l'Image de l'Inconstance, qu'il en considere les lineamens sur son propre visage. Notre front qui se ride à tous momens, n'est-ce pas le sien mesme? Nos yeux qui à force de s'vser à toute heure, nous demandent des Lunettes, ne sont-ce pas aussi les siens? Nos joüies qui se laissent cheoir, ne different en rien des siennes. Enfin, nos seuls visages sont les seuls Miroirs qui ne flatent point. Que répondrons-nous toutesfois à l'objection de cette verité, que ce qu'on voit de l'homme, n'est pas l'homme? si son visage comme un mauvais horloge, marque faux, le portrait de l'Inconstance, est imaginaire. Mais est-il rien de plus volage que l'esprit de l'hom-

C iij

me; c'est une giroüette à tous vents;
& voila encor les premiers traits
du visage de l'Inconstance: ne faut-
il pas de necessité comparer son
humeur changeante à elle-mesme;
si l'on en veut donner un exemple;
& ce sont encore de nouveaux li-
neamens qui nous representent la
legereté. Enfin, ses pensées, ses de-
sirs, & toutes les passions de son
Ame, ne sont que des objets de vi-
cissitude, capables de toute sorte
d'impressions. De sorte que dans la
perfection du portrait de l'Hom-
me, l'Inconstance se trouve parfaite-
ment dépeinte. Allons plus avant:
Les resveries des Poëtes sont assez
serieuses pour nous servir d'en-
tretien. Cesont encore eux-mes-
mes qui nous representent un

qui ne flatte point. Ch. I. 39

Achilles immortel en toutes les parties de son corps, fors qu'en celle du Talon. Grands Roys, je vous prendray si vous voulez pour des Achilles, & publieray encore que vous estes invulnérables comme luy, fors que du Talon: Mais de quelque forte trempé que soyent vos Armes, à quoy vous servent-elles avec ce notable défaut? Cetre seule tache ternit tout l'éclat de vostre gloire. La Nature a beau vous avoir esté prodigue, & de ses faveurs, & de ses graces, elle ne vous a rendu immortels qu'à demy: Toutes vos aparences sont divines, mais le dedans gaste rout. Chaque partie est un Talon, par où la mort vous peut surprendre. Diray-je donc que vous estes des

C iiij

Achilles ? qui me croira, si vostres servent de but aux traits de la Fortune ? de vous prescher invulnérables, une petite égratigneure me pourroit donner un démenty. La Vérité plus puissante que la Flatterie, me contraint de vous appeler par vostre nom ; car en vous représentant que vous estes hommes, je vous fais voir au naturel tous les malheurs qui accompagnent vostre vie.

Tu as beau faire des Panegyriques à la louange de l'homme, ô Mercure Trismegiste ! & soutenir hardiment que c'est un grand miracle. Il faut donc que ce soit un miracle de misere, puis que la Nature ne produit rien de si miserable que luy. Et toy, Pytagore, qui

qui ne flate point. Ch. I. 41

as eu l'effronterie de nous persuader que l'Homme estoit un Dieu mortel ; si tu eusses fait l'anatomie de sa carcasse , la puanteur de son fumier t'eût bien - tost forcé à changer de langage. Platon , tu raisones bien sur ce sujet , sans y penser , lors que d'un effort d'esprit & d'éloquence , tu nous veux obliger de croire , que l'Homme est de la race des Dieux : veritablement puis que tes Dieux sont de terre, la cause se rapporte à l'effet ; car l'Homme est de mesme matiere. Plotin , tu n'as pas mal rencontré aussi , lors que tu as dit en faveur de l'Homme , que c'étoit un abrégé des merveilles du Monde ; parce que si toutes ses merveilles jadis si fameuses , ne

font plus que cendre & que poudre, l'Homme en peut estre l'exemple avec beaucoup de raison. O que David est bien plus sçavant en la connoissance de nostre condition ! lors qu'il compare l'Homme non seulement à la poudre, mais à la poudre qui s'envole, pour nous faire voir encore que ce peu qu'il est, s'enfuit toujours pour n'estre rien du tout.

Mais que je suis aise, Seigneur, de n'estre que poudre, afin de voler vers le Ciel ; car la Terre m'est à mépris ! que je suis satisfait de n'estre que Cendre, pour pouvoir conserver dans mon Ame, quelque étincelle du feu de vostre amour ! Quelle gloire & quel contentement encore d'estre de-

qui ne flate point. Ch. I. 43

voré par les vers , puis que vous vous appelez un ver : Rongez, Seigneur, rongez , & mon cœur, & mes entrailles ; je vous les offre en proye , & redonnez-m'en de nouveaux , qui ne vous offensent plus. Je sçay bien que ma vie s'enfuit peu à peu : mais que sa fuite m'est agreable , puis que vous en estes l'objet ! Je voy bien que mes jours s'écoulent , & se passent d'une course contintielle : mais quelle consolation de se sentir mourir à toute heure pour revivre éternellement ! ô Veritez que vous avez d'appas pour consoler les Ames les plus affligées ! Je reviens à mon sujet. On lit des Prestres Gentils, qu'ils écrivoient des Lettres tous les ans à leurs Dieux sur les cen-

dres des Sacrifices qu'ils faisoient
au plus haut du Mont Olympe : &
je veux croire que c'estoit à des-
sein qu'elles fussent mieux re-
ceues, estant écrites sur ce papier
d'humilité. Tirons maintenant la
verité de cette feinte : Ecrivons
tous les jours au Ciel, sur le pa-
pier de nos cendres, en confessant
que nous ne sommes autre chose;
& faisons que nos soupirs soient
les fidelles Messagers de ces Let-
tres, comme les seuls témoins de
nostre cœur. Je me cacheray, Sei-
gneur, sous les cendres, afin que ta
Justice ne me trouve pas, disoit
David : quel Rideau ! cette Justi-
ce Souveraine qui se fait jour dans
les Enfers, ne peut penetrer la cen-
dre, pour y trouver dessous un pe-

qui ne flate point. Ch. I. 45

cheur : Non , non , car ce voile a la vertu de renvoyer les rayons de cette lumiere vangeresse , dans la source qui les produit.

Souvenez-vous , que je ne suis rien , Seigneur , que vous m'avez fait de rien , & qu'à tous momens, vous pouvez me reduire à quelque chose de moins encore, s'écrie Iob dans ses malheurs. Il ne trouve point d'autre invention pour appaiser la douce colere de son Dieu , que de luy représenter sa grandeur infinie , & à mesme temps celle du pitoyable estat où il est reduit. Pourquoi prendriez-vous les armés contre moy , Seigneur , poursuit-il ? Si le vent de vostre parole me peut défaire , de mesme qu'il m'a fait : Souvenez-

vous, Seigneur, que je ne suis que ce que la benigne influence de vos divins regards permet que je fois ; car dès le moment que vous cesserez de me regarder, je cesseray de vivre.

Parons donc de cendres nostre corps de poudre ; & couvrons d'une nouvelle terre, la nostre, pour faire des remparts à l'épreuve des foudres du Ciel. Ne voyez-vous pas comme sa Justice toute-puissante trouve des limites dans la confession de nostre neant ? Nous ne pouvons rien craindre, en publiant que nous ne sommes Rien. Le Tonnerre a beau gronder, l'ysope le morgue dans sa bassesse. La Crainte & l'Humilité se faussent toujours compagnie.

qui ne flatte point. Ch. I. 47

L'unique moyen de triompher de toutes les choses, c'est de vaincre son ambition. Seigneur, à peine oserois-je croire que je suis, si vôtre seule Providence n'estoit l'appuy de mon estre; mais puisque vostre bonté m'a tiré des abysses du neant, que vostre grace me fasse conserver tousjours le souvenir de mon origine. Avant le temps je n'estois rien, avec ce Temps je ne suis rien encore: mais quel bonheur de n'estre rien du tout, sçachant que vous estes toutes choses: car si je me cherche vainement en moy mesme, ne me suffit-il pas que je me trouve en vous? Je veux donc oublier jusques à mon nom, & ne penser jamais qu'à la chimere de mon estre, puisque

comme vne chimere , il passe & s'évanoüit : La seule consolation qui me reste , c'est qu'en passant, vous demeurez seul ferme & stable : de sorte que sans fin vous estes la fin de ma carriere ; & sans bornes vous limitez l'étenduë de ma course , comme l'unique objet & de mon repos , & de ma felicité.

Que l'Amour de Dieu paroist à son jour , d'un éclat tousjours adorable dans l'ouvrage de l'homme ! ne diroit-on pas qu'il ne l'a fait de terre , que pour pouvoir épandre dessus la semence & de ses benedictions , & de ses graces ? ô-heureuse Terre , qui cultivée soigneusement , peut produire les fruits d'une felicité eternelle !

Vante

qui ne flatte point. Ch. I. 49

Vante-toy, ô homme! de n'estre
que terre, puis que le Ciel arro-
se la terre continuellement: que si
d'un œil irrité il élance aucunes-
fois sur elle la foudre, elle mesme
en fournit la matiere. Vis tousjours
dans l'innocence, & tu ne sçauras
que c'est que de crainte: occupe
toy sans cesse à mesurer la pro-
fondeur de l'abisme de ton neant,
& quoy que tu n'envoyes jamais
le fonds, ta peine ne sera pas inu-
tile, parce qu'en te cherchant dans
ta bassesse, tu te retrouveras tous-
jours beaucoup plus grand que tu
n'es pas.

Le Soleil, ce bel astre du jour, qui
d'un regard continuel contemple
toutes les choses créées, ne peut
faire reflection de ses rayons, pour

D

se voir soy-mesme, comme si la Nature sa Mere eût apprehendé en le faisant si beau, que la glace de sa lumiere ne se fût metamorphosée en un feu d'amour, pour le rendre amoureux de son propre éclat.

Mais l'entendement, ce Soleil de nos Ames, a une faculté avec laquelle il peut bien contempler hors de soy toutes choses, & r'appeller encore la mesme puissance pour se considerer soy-mesme. Ce qui rend l'homme capable non seulement de la meditation des malheurs du Monde; mais aussi de celle des afflictions, & des peines qui l'accompagnent inseparablement dans le Tombeau. On lit de Moyse, que Dieu luy commanda de bâtir le devant du Taberna-

qui ne flate point. Ch. I. si
de tout de Miroirs , afin que ceux
qui se presenteroient devant son
Autel se mirassent en le priant. O
le beau miroir ! Mortels il se faut
mirer dans la glace de vos cendres,
si vous voulez que vos vœux soient
exaucez.

Dieu nous a enseigné une belle
façon de prier. *Donnez-nous au-*
jourd'huy nostre pain quotidien : Mais
pourquoy, Seigneur, ne nous appre-
nez vous à vous demander du
pain, pour demain, aussi bien que
pour aujourd'huy ? ô que la raison
en est belle ! c'est parce que la vie
n'a point un demain assuré : en-
core est-ce un excez de grace de
luy pouvoir demander le pain de
nostre nourriture pour toute une
journée, puis que chaque moment

D ij

peut estre celuy de nostre mort.
Que cette verité te serve encore
de miroir, Lecteur, si tu veux
que tes prieres penetrent les
Cieux. Ce n'est pas tout de sça-
voir que ton corps n'est qu'un co-
losse de fumier qui se traine d'un
lieu à autre, par un dernier effort
d'une vie tousjours languissante; il
te faut représenter aussi que châ-
que instant peut terminer la cour-
se de ta pénible carriere, & que cer-
te prompte retraite te contraint de
dire un adieu pour jamais à toutes
les choses du Monde que tu che-
rissais le plus: pensées seules di-
gnes d'un bon esprit. Je mangeray
la cendre comme le pain, dit le
Royal Prophete: mais comment
est-il possible de se nourrir des

qui ne flate point. Ch. I. 53

cendres ? Je conçois la pensée. Il entretenoit son esprit du souvenir des cendres de son corps , & cette seule verité serroit d'objet à son imagination, pour assouvir l'appetit de son Ame: Seigneur, donnez moy & le mesme goust , & la mesme envie , pour ne me repaistre jamais que de poudre, & de cendre, me resouvenant tousjours que je ne suis autre chose. O doux souvenir de ma pourriture , puis qu'il peut servir d'un éternel aliment à mon esprit ! ô precieuse memoire de mon neant , puis qu'elle peut assouvir l'appetit de mon cœur ! Que ce soit ce pain quotidien , Seigneur , que vous m'avez appris à vous demander , afin que tous mes desirs soient rassasiez de cette chere

D. iij

nourriture. Je me trouve dans mon égarement.

Après avoir pensé diverses fois à l'imbécillité, & à la foiblesse de l'homme, je suis contraint de m'écrier avec S. Augustin, qui est-ce qu'il y peut avoir de plus fragile en la nature ? si nous estions de verre, poursuit-il, nostre condition en seroit bien meilleure ; car un verre conservé soigneusement peut durer long-temps ; & qu'elle peine que l'homme se donne à se conserver, & sous quelque abri qui se mette à couvert de l'orage, il se rompt & se casse de luy-mesme. Que répondez-vous à ces veritez, grands Princes ? vous avez beau faire les arrogans ; la fragilité du verre ne peut souffrir

qui ne flatte point. Ch. I. 55

de comparaison avec celle de vô-
tre Grandeur , & quel fondement
à votre Vanité: si le seul vent de vos
sôûpirs vous peut faire faire nau-
frage sur la mer de vos propres
larmes , quels surnoms prendrez-
vous pour vous faire méconnoî-
tre ! Celuy d'immortel ne vous re-
vient pas , puis que chaque partie
de vostre corps sert de but aux
traits de la Mort ; celuy d'invinci-
ble ne vous seroit aussi nullement
propre , puis qu'à la moindre at-
teinte de malheur , vous estes plus
dignes de pitié que capables de
défense. De vous faire appeller
Dieux , vos idolâtres vous immo-
leroient à leur risée. Foulez aux
pieds les Couronnes , si vous en
voulez estre couronnez justement.

D iiij

Vous ne scauriez vous rendre dignes , que des honneurs que vous méprisez ; car la gloire ne consiste pas à la posséder , mais à la mériter ; & l'unique moyen de l'acquiescer , c'est de n'y prétendre rien. Que la Coutume des Locriens au couronnement de leurs Roys est remarquable ! il brûloient devant eux une poignée d'étoupes , pour leur représenter l'instabilité de leur Grandeurs , & l'avidité du temps à les détruire : en effet toutes les Grandeurs de la Terre ne sont qu'une poignée d'étoupes , dès lors que Darius en veut faire son thresor, le malheur y met le feu , & les réduit en cendres : & comme il portoit encore dans le cœur l'envie de les rendre

qui ne flatte point. Ch. I. 57

immortelles , un nouveau feu se prend à ses entrailles , par un ardeur de soif qui le brûle , afin de consommer tout à la fois , & l'effet , & la cause ; tant il est vray que la gloire du Monde s'évanouït comme la fumée. Grands Roys , si vous voulez bastir un Trône de grandeur , à l'épreuve du Temps , & de la Fortune , jetez-en le fondement sur celuy de vos miseres ; l'humilité prend son essor dans la bassesse toutes les fois qu'elle veut voler dans les Cieux.

O que l'humilité de S. Iean Baptiste est admirable ! on luy veut donner des tiltres de souveraineté, en le prenant pour le Messie ; mais representez - vous , comme d'un effort d'amour & de respect , il se

precipice de cœur & de pensée
dans l'abyfme de fon Neant , pour
pouvoir admirer dans la vue de fa
bafleffe , la Grandeur & la Maje-
fté fur le Trône de fon Maiftre.
Je ne fuis qu'une voix qui frappe à
vos oreilles , pour entrer dans vos
cœurs.

Voix qui éclate en fa naiffance;
mais qui fe paffe & fe perd auffi-
toft. Quelle humilité ! eft-il quel-
que chofe qui foit moins que la
voix ? c'eft une bouffée de vent,
qu'un nouveau emporte je ne fçay
où , puis que tous deux fe perdent
en l'air , apres avoir efté quelque
temps agitez de leur violence. Ce
n'eft rien dans l'aparence que cét
Echo des deferts ; mais c'eft en
effet le nom propre de ce grand

qui ne flate point. Ch. I. 59

Prophete : cependant qu'on le louë, il est si petit à ses yeux qu'il a vn regret extrême de ne pouvoir se rendre invisible comme la parole, tant il craint d'estre pris pour celuy duquel il se juge indigne de delier la courroye de ses souliers.

Seigneur, que ne sommes-nous aussi qu'un peu de vent enfermé dans une poignée de terre ? à quoy peut-on nous comparer, sans nous donner de la vanité ? Il est vray que nous sommes l'ouvrage de vos mains ; mais toutes les autres choses créées partagent avec nous ce mesme titre. Que si vostre bonté a voulu advantager nostre nature de beaucoup de graces particulieres, propres & affectées à el-

le seule, ce sont autant de témoins qui nous convainquent de ne les mériter pas, puis que l'ingratitude en est la plus ordinaire reconnaissance ; De sorte que comme nostre vie n'est que péché & le péché qu'une privation, on peut soutenir que nous ne sommes autre chose, & conséquemment rien du tout.

Mais que je suis orgueilleux, Seigneur, toutes les fois que je pense que vous m'avez créé de terre : car c'est un précipice qui m'attire tousjours à soy, par un droit de propriété, dont je ne puis me défendre. Toutes choses cherchent le repos dans leur élément : ô que je suis heureux d'estre contraint de le chercher dans celui

qui ne flate point. Ch. I. Et
de la poudre & de la cendre, dont
vous m'avez formé ! la Terre de-
mande la mienne ; & mon corps,
comme un ruisseau separé de sa
source, s'enfuit peu-à-peu vers
cette mesme source d'où il a tiré sa
premiere origine. Ce qui m'em-
pesche de porter plus haut ma pen-
sée.

J'ay beau m'élever au dessus de
mon centre, l'effort de ma volonté &
la violence de ma cheute ne sont
qu'une mesme chose. Je panche
tousjours du costé de ma foiblesse,
& la pesanteur de mes miseres
l'emporte sur l'arrogance de mon
ambition. O heureux defaut ! &
plus heureuse encore la condition
qui me tient enchainé au fumier de
mon Origine, puis que les liens de

cette douce servitude font autant de Miroirs qui me representent que je ne suis rien, toutes les fois que jem' imagine d'estre quelque chose. Changeons de ton, sans changer de sujet.

Mes Dames, souvenez-vous que vous mourez à toute heure, voyez-vous dans ce Miroir qui ne flatte point, il vous represente au naturel & le visage que vous avez aujourd'hny, & celuy que vous aurez demain. Que si vous vous admirez sous ce faux visage tout plein d'atraits & de douceurs, sçachez que c'est celuy de la Mort qui se cache sous ces belles aparences, afin que sa veuë ne vous offense pas. Il est vray, sans doute, que vous avez de beaux cheveux, &

que ne flate point. Ch. I. 63

que vostre teste est aussi belle que celle de la Mort est laide ; mais vous ne prenez pas garde , qu'elle vous les arrache peu-à-peu tous les jours , & qu'elle fait blanchir ceux qu'elle vous laisse , afin que vous les arrachiez vous-mesmes.

Il est vray , vos yeux ont de l'éclat, & l'on ne voit des siens que la place hideuse , où la Nature les avoit assis ; mais vous ne considerez pas comme vne action continue , elle ternit l'éclat de cette beauté , pour faire éclipser ces petits soleils imaginaires.

Il est vray , vostre tein est de lis, & vostre bouche de roses , & l'on ne voit rien sur sa face que des épines de ces fleurs ; mais representez-vous qu'elle fait flétrir ce tein

de lis , & que le vermeil de cette bouche de roses , ne dure que fort peu de temps. Que si vous differez aujourd'huy d'elle en quelque chose , vous luy ressemblerez demain en tout. Je vous laisse à mediter ces veritez.

L'Homme est un fidele Miroir, qui represente au naturel toutes les choses qui luy sont opposées. Si on le tourne du costé de la Terre, on n'y voit dedans que des objets de poussiere & de cendre ; mais si on le tourne du costé du Ciel , on y admire des beautez & des graces purement divines. En effet si on considere l'Homme dans sa condition mortelle , à peine peut-on trouver de l'arrest en cette consideration , puis qu'il n'est autre chose

qui ne flate point. Ch. I. 65

chose qu'une Chimere, dont chaque moment détruit peu-à-peu la forme, pour la reduire à son premier Neant. A n'en point mentir, l'Homme n'est qu'une bouffée de vent, puis qu'il ne vit d'autre chose, qu'il ne se remplit d'autre chose, & qu'il ne meurt que par sa privation. Que si vous tournez la medaille, je veux dire le Miroir de son Ame, du costé de son Createur, on n'y voit rien que des dons de gloire & d'immortalité, que des graces d'une liberté souveraine, & des faveurs d'une volonté absolüe: le Ciel & les Astres paroissent dans sa glace; non pas par une reflection d'objet; mais plustost par une vertu divine, procedant de la nature

E

de sa cause. Allons à la fin.

Il me semble que ce Page revient encore aujourd'huy dans la chambre de Philippe de Macedoine, & que tirant le rideau du lit de ce Prince, il luy dit à son ordinaire : Sire, éveillez-vous, & souvenez-vous que vous estes Homme : Mais pourquoy l'éveiller ? si c'est pour le faire songer à la mort, le sommeil en est l'Image : Alexandre se connoissoit mortel au dormir : & en effet, ceux qui ont dit que le sommeil estoit le frere de la Mort, tirent leurs raisons de leur ressemblance.

Esveillez-vous donc, grands Rois, non pas pour penser que vous estes mortels, puis que vostre sommeil en est le fidele portrait ; mais

qui ne flatte point. Ch. I. 67

plustost pour apprendre que vous
estes creez pour l'immortalité: Sou-
venez - vous que vous estes Hom-
mes : je ne veux plus dire sujets à
toutes les miseres de la terre : mais
plustost capables de toutes les felici-
tez du Ciel : Souvenez-vous que
vous estes Hommes : je ne veux plus
dire le jouët du Temps , & le but
de tous les traits de la Fortune ;
mais plustost les Vainqueurs des
Siecles & de toutes sortes de
malheurs. Souvenez-vous que vous
estes Hommes : je ne veux plus di-
re conceus dans la corruption , en-
fantez , élevez & détruits par elle-
mesme ; mais plustost conceus en
la grace del'Evangile , vivans de
son Esprit saint , & mourans pour
la possession des biens & des heri-

E ij

tages destinez pour les Eleus. Sou-
venez-vous que vous estes Hom-
mes : je ne veux plus dire esclaves
du Peché , pensionnaires de la
Chair & du Monde ; mais plustost
libres de la liberté des Enfans de
Dieu , qui vivez de la vie de son
Esprit , & qui triomphez heureu-
sement de l'impieté du Siecle. Sou-
venez-vous que vous estes Hom-
mes : je ne veux plus dire le por-
trait de l'Inconstance , l'objet de
toute sorte de disgraces , & la pâ-
ture des vers ; mais plustost l'Ima-
ge de Dieu , le sujet de toute sor-
te de biens, & l'aliment de l'Eterni-
té. Souvenez-vous que vous estes
Hommes : je ne veux plus dire faits
de boïe , animez de malheur , &
metamorphosez de nouveau en

qui ne flatte point. Ch. I. 69
pourriture ; mais plustost faits de
la propre main de Dieu , animez
de sa Bonté , & rachetez par sa
Grace.

Je m'étonne de ce qu'on appelle l'Homme un petit Monde , puis que la moindre de ses pensées peut marquer son étendue au delà de mille Mondes. Il est vray qu'il a esté fait de terre ; mais le Maître qui l'a fait , s'estant peint au milieu de cet ouvrage , comme un autre Phidias , le rend plus admirable que les Cieux. Qu'on ne dise pas que la plus grande partie des Creatures a beaucoup plus de prerogatives que luy ; les Cieux , les Astres , & tout ce que la Nature a de plus precieux , n'ont aucune sorte de rapport ny de conve-

E iij

nance à sa Grandeur : en voicy la preuve.

Je veux que la mer fasse admirer également l'étendue de son empire & la vertu de sa puissance, la moindre larme de repentir que l'Homme répand , est mille fois plus admirable , puis qu'elle remonte jusques à la source de la Grace qui la produit , & conséquemment au delà des Cieux. Je veux que l'air remplisse tout , & que la Nature immense ne souffre point de vuide en l'Univers , le cœur de l'Homme le porte infiniment plus haut , ne pouvant jamais trouver le terme de ses desirs , si son Createur mesme qui en est la juste mesure , n'en est le centre. Je veux que le feu tousjours

qui ne flate point. Ch. I. 71

avide & tousjours ambitieux échelle le Ciel en aparence d'une action continuelle , par les violens efforts , mais inutiles , de ses élans ; la plus petite étincelle du feu de l'Amour divin, dont l'Homme peut estre embrasé , est si pure & si noble, qu'on ne sçauroit concevoir un exemple de sa perfection. Je veux que les Cieux diaphanes n'ayent point d'autre matiere que celle de leur forme , & qu'ils se rendent aussi admirables dans leur simplicité, que dans leur rapide course , l'esprit de l'homme est infiniment plus excellent en sa nature , & beaucoup plus noble en ses actions , puis qu'il agit sans s'émouvoir , mais d'une maniere si divine que ses pen-

E iiiij

sees le portent par tout , sans le
faire jamais changer de lieu. Que
le Soleil encore tout merveilleux,
soit en soy-mesme , soit en ses
effets , ne produise en effet que
des merveilles, le Soleil de la Rai-
son , dont l'Homme est illuminé,
est plus riche & plus precieux,
puis qu'il n'agit jamais que divi-
nement , quand il répond aux
mouvemens de la Grace celeste :
La vertu des autres Creatures ve-
getatives & sensitives est affe-
ctée inseparablement au corps de
l'Homme. De sorte qu'il contient
dans un degré d'éminence par des-
sus toutes les Creatures du mon-
de, plus de perfection luy seul, que
toutes ensemble : & je diray bien
davantage , l'Homme a des puis-

qui ne flate point. Ch. I. 73

sances de disposition pour s'élever si haut par son humilité, que les Anges mesmes seront au dessous de luy.

Que si je veux encore peser l'Homme dans la balance de la Croix de son Sauveur, & le regarder par le prix du Sang, dont il a esté racheté, qu'elle des Creatures, ou plustost que des Anges luy osera disputer la prééminence?

Grands Roys, Souvenez-vous que vous estes Hommes: mais plus admirables en vostre Empire, que la Mer en son étenduë. Souvenez-vous que vous estes Hommes: mais capables d'épurer l'air de vos soupirs, quoy que ces soupirs ne soient faits d'autre chose. Souvenez-vous que vous estes Hom-

mes : mais mille fois plus nobles
que le feu , puis que vos cœurs
doivent estre consommez de ces
mesmes divines flammes dont les
Seraphins brulent incessamment.
Souvenez - vous que vous estes Hom-
mes : mais plus parfaits que les
Cieux , puis qu'ils n'ont esté
créés que pour verser sur vos
têtes leurs benignes influen-
ces. Souvenez - vous que vous estes
Hommes : mais plus merveilleux,
sans comparaison , que le Soleil,
puis que vostre Raison est un di-
vin flambeau , qui ne peut jamais
souffrir l'Eclypse , que par
l'opposition de vostre malice vo-
lontaire. Souvenez - vous que vous
estes Hommes : mais destinez à
commander à toutes les creatu-

qui ne flat point. Ch. I. 75

res. Souvenez-vous que vous estes Hommes : mais pétris de la main du Tout-puissant, formez à son image, & rachetez de son sang. Que peut-on dire davantage ?

Jusques à quel point de Gloire m'avez-vous élevé, mon doux Sauveur, en vous rabaisant jusques à la sepulture ? Apres m'avoir formé de Terre ; vous avez pris la mesme forme, pour me ressembler en toutes choses, vous dis-je, mon Dieu, dont la Grandeur infinie ne peut souffrir l'admiration seulement des Seraphins, qu'au travers le voile de leurs soumissions ordinaires : Quel prodiges de bon-heur ! Faites donc, s'il vous plaist, Seigneur, que je m'estime du prix que vous m'avez

racheté & que de la sorte , je ne
vive plus qu'en vous aymant, pour
mourir un jour de mesme : que je
sois humblement orgueilleux , afin
que portant les traits de vostre res-
semblance, je vous suive tousjours
ne pouvant vous imiter : c'est de-
quoy je vous prieray à toute heu-
re , jusques à ce que vous ayez
exaucé mes vœux.

J'avoüe maintenant , ô Mercu-
re Trismegiste ! que tu as raison
de publier que l'Homme est un
grand Miracle , puis que Dieu
mesme a voulu épouser sa condi-
tion , pour nous faire voir dans
nos miseres les miracles de son
Amour.

Je confesse Pithagore, que tu n'as
pas eu moins de sujet de soutenir

qui ne flate point. Ch. I. 77
que l'Homme est un Dieu mortel,
puis que hors de cette douce ne-
cessité quil l'assujetit au tombeau, il
y a mille qualitez en luy toutes im-
mortelles.

P'eusse esté de ton avis, Platon,
lors que tu preschois que l'Homme
est de la race des Dieux, puis qu'un
ouvrage si rare & si parfait, ne
pouvoit sortir que d'une main
Toute-puissante: je veux dire que
ce Ruisseau d'admiration ne pou-
voit proceder que d'une source
adorable.

Je suis, enfin, de ton opinion,
Plotin, & dorénavant je di-
ray par tout avec toy, que l'Hom-
me est l'abregé des merveilles du
Monde, puis que tout l'Vnivers
ensemble, n'a esté créé que pour

son service , & pour son plaisir.

Grands Roys , je veux que vous soyez un portrait animé de l'inconstance , la perfection de vostre nature gist en ce deffaut de vos Armes ; car cette vicissitude que Dieu a renduë inseparable de vostre condition , est une pure grace de sa bonté, puis que vous ne vieillissez que pour vous exempter peu à peu de la tyrannie des Aages ; puis que vous ne mourez à toute heure , que pour acquerir l'Immortalité , où son amour vous appelle & vous a destinez.

Oheureuse inconstance ! si en changeant sans cesse nous nous aprochons du point de nostre souveraine felicité , dont les fondemens sont inébranlables ! ô chere

qui ne flate point. Ch. I. 79

vicissitude ! si roulant sans intervalle dans la poudre de nostre Origine , nous nous aprochons peu à peu de ces Siecles de gloire , qui sont au delà du Temps , & qui marquent nostre fin , & le commencement de nostre nouvelle vie : ô glorieux trépas , s'il se termine à ce cruel instant qui nous separe de l'Immortalité !

Il est vray , je le confesse encore, Grands Roys , que vous estes sujets à tous les malheurs de vos peuples ; mais quel bon-heur , si ces infortunes font autant de chemins differens qui vous conduisent au Port ? Je veux que vous ne soyez que pourriture en vostre naissance , que misere en vostre vie , & qu'une nouvelle infection

à vostre mort , toutes ces veritez vous sont autant d'attributs d'honneur , puis que vous vous dépouillez de vostre fumier dans la sepulture , pour vous parer des ornemens de la Grace , de la Felicité , & de la Gloire qui apartiennent en propre à vos Ames , comme créées pour la possession de tous ces biens.

Qui pourroit mesurer la Grandeur de l'Homme , si celuy qui n'a ny bornes, ny limites , en a voulu estre luy-mesme le Compas ? Voulez-vous connoistre son pouvoir ? écoutez le commandement que Josué fait au Soleil de s'arrester au milieu de sa carriere : Voulez-vous des témoins de sa force ? Samson vous presente tous les Philistins

qui ne flate point. Ch. I. 81

Philistins ensevelis sous les ruines
du Temple, dont il fait écrouler
les fondemens : Demandez-vous
des assurances de son courage ?
Iob vous en offre autant qu'il a de
playes sur son corps : Enfin, de-
sirez-vous voir des preuves de
son bon-heur ? le Ciel a beau-
coup moins d'Estoilles que de Fe-
licité à luy donner. Quel nom
luy donnerons-nous maintenant
qui soit capable de comprendre
toute sa gloire ? Il n'en est point
d'autre que celui d'Homme. Pi-
late a beau le tourner en risée de-
vant les Juifs, il leur fait voir un
Dieu sous le visage d'un homme.
Que le Monde expose à la lumie-
re les miseres de l'homme ; son
visage déterré est tousjours ani-

F

mé d'un esprit divin qui ne peut
jamais changer de nature. On a
beau déchirer son écorce, le de-
dans est à l'épreuve des coups de
la Fortune, aussi bien que des at-
teintes de la Mort : l'Homme de
Terre peut retourner en Terre;
mais l'Homme du Ciel s'envole
tousjours dans les Cieux. Cet hom-
me volage & inconstant, pestry &
formé de poussiere, avec l'eau de
ses propres larmes, peut se resou-
dre en mesme matire; mais l'Hom-
me ferme & constant créé d'une
main Toute-puissante demeure
ineffablement le mesme, comme
incapable d'alteration.

Eveillez-vous donc, Grands
Rois, non pas pour vous souve-
nir de la mort; mais plutôt pour

qui ne flate point. Ch. I. 83

vous représenter que vous estes
immortels , puis que la Mort n'a
point d'empire sur vos Ames qui
font la plus grande , comme la
plus noble partie de vous - mes-
mes.

Éveillez-vous encore , Grands
Monarques ; non pas pour songer
à cette nécessité qui vous attire à
toute heure dans le Tombeau ;
mais plustost pour considérer que
vous vous en pouvez exempter , si
vos actions sont aussi sacrées que
vos Majestez.

Grands Princes , éveillez-vous
& permettez-moy encore une fois
de vous représenter , *Que vous*
estes Hommes , le Chef d'œuvre
des Oeuvres de Dieu , puis que
ce divin Ouvrier s'est à la fin luy-

F ij

mesme metamorphosé en son ouvrage.

Ceux qui ont mis en avant que l'Homme estoit un nouveau Monde , ont trouvé de beaux rapports , & de grandes convenances de l'un à l'autre pour le prouver : car la Terre se trouve dans la matiere dont il est formé : l'eau dans ses larmes , l'air dans ses soupirs , & le feu dans son amour ; le Soleil dans sa Raison , & les Cieux dans ses imaginations : mais la Terre subsiste , & il s'évanoüit , ô le doux évanoüissement , puis qu'il se perd en soy-mesme , pour se trouver en son Createur ! mais la terre demeure stable , & sa poudre s'envole : ô l'heureux vol , puisque l'Eternité en est la visée !

qui ne flate point. Ch. I. 85
mais l'eau s'enfuit , & revient
quelquefois sur ses pas , & l'Hom-
me au contraire , assis sur le pan-
chant de sa ruine , roule insens-
iblement , sans intervalle , dans le
Tombeau qui luy sert de prison : ô
la chere ruine ! ô la douce captivi-
té ! puis que l'ame y recouvre sa
premiere liberté , & que cette Se-
pulture ne sert que de fournaise
pour épurer son corps. Quoy que
l'air se corrompe ; il ne se détruit
pas , & la corruption de l'Hom-
me , en détruit la matiere : ô glo-
rieuse destruction , puis qu'elle
sert d'une nouvelle disposition
pour le rendre immortel ! Le feu
a beau devorer toutes choses , il
se conserve tousjours , pour redui-
re en cendres tout le Monde : &

F. iij

L'Homme se sent devorer par le Temps, sans pouvoir jamais luy resister : ô utile impuissance, puis qu'il trouve son triomphe dans sa défaite ! Le Soleil se fait tousjours admirer dans son éclat ordinaire : & la Raison de l'Homme s'affoiblit dans le Cours des âges : ô agreable foiblesse, puis que le Temps ne la blesse, que pour mieux établir son Empire dans l'Eternité ! mais enfin, les Cieux ont beau vieillir en leur course vagabonde, ils paroissent les mesmes aujourd'huy, qu'il estoient il y a mille ans ; & l'Homme à tous momens differe de luy-mesme, & chaque instant luy dérobe quelque chose de son estre : ô délicieuse inconstance, puis que tous ses

qui ne flate point. Ch. I. 87
changemens sont autant de lignes
qui aboutissent au point de son
centre !

Que la Fable de Narcisse est my-
sterieuse ! les Poëtes nous veulent
persuader, qu'il devint amoureux
de luy-mesme, en se mirant dans
une fontaine : mais je m'étonne
qu'on puisse devenir amoureux
d'un fumier ; quoy qu'il soit cou-
vert, ou de neige, ou de fleurs.
On ne sçauroit former un visage
sans yeux, sans nez, ny sans bou-
che, & chacune de ses parties,
fait un corps de miseres, & d'infe-
ction, comme en estans toutes
pleines.

Cette Fable nous vent represen-
ter une plus belle verité, puis
qu'elle invite l'Homme à se mirer

F iiii

dans la fontaine de ses larmes, afin de devenir amoureux de soy-mesme, non pas de ces traits de poussiere & de cendre, dont son visage est formé, mais plustost de ces beautez, & de ces graces, dont son Ame est ornée, & qui toutes ensemble ne font qu'un ruisseau, qui le conduit à l'admiration de la source dont il a pris son origine.

O que David estoit un subtil Narcisse; lors qu'il fit un Miroir de ses pleurs, pour devenir amoureux de soy-mesme! il s'aimoit si fort dans sa repentance, qu'il y passoit & les jours & les nuits, avec des delices & des ravissemens nonpareils.

Que si Narcisse fit naufrage dans

qui ne flatte point. Ch. I. 89

la Fontaine de son amour, ce grand fut sur le point de s'abîmer dans la mer de ses larmes ; car leur glace liquide le representoit si beau, qu'il brûloit du desir de se noyer.

Mes Dames , mirez-vous dans ce Miroir , puis que vous estes si esclave de l'amour propre : vous voulez estre belles , à quelque prix que ce soit , en voici le moyen : le Miroir de vos larmes ne flatte point , contemplez y dedans la beauté de cette grace que Dieu vous fait de pleurer vos vanitez ; c'est le seul ornement qui vous peut rendre admirables. Tous ces Miroirs trompeurs que vous portez pendus à la ceinture , ne vous representent que des feintes beautez , dont l'artifice est l'ouvrier.

& la cause , plûtost que le naturel
de vos visages. Seriez-vous Ido-
lâtres de la terre que vous foulez;
vos corps ne sont que de poussie-
re : que si vous voulez qu'ils soient
de chair , où trouveray-je des ter-
mes pour en exprimer la puante-
ur : laissez à la Mort sa conquête,
& aux vers leur heritage ; & cher-
chez-vous dans cette origine
d'immortalité dont vostre Ame
procède , afin que vos effets se ra-
portent à la noblesse de cette cau-
se : c'est le plus utile conseil que je
vous scaurois donner.

Grands Roys , je vous fers de
Page ce matin , pour vous éveil-
ler , & pour vous représenter que
vous estes hommes , je veux dire,
sujets à la mort, & conséquemment

que ne flate point. Ch. I. 91

destinez à servir de proye aux
vers , de joüet aux vents , & de
matiere pour former un objet
d'horreur & d'étonnement à tous
vos semblables. Songez un peu
que vostre vie se passe comme un
songe , pensez un peu que toutes
vos pensées sont vaines , & confi-
derez à mesme temps comme le
vostre se passe & s'enfuit. Vous
estes grands , mais pourtant cette
necessité de mourir vous égale au
plus petit de vos Sujets : Vos
puissances sont redoutables ; mais
un Ciron s'en mocque. Vos Ri-
chesses sont sans nombre : mais le
plus miserable des hommes en
emporte autant que vous dans le
Tombeau. Enfin tous les plaisirs
de la vie, font une partie de la vo-

stre : mais ce sont autant de roses,
dont les épines vous demeurent
dans cet instant de la Mort. L'hor-
reur qui vous environne , chasse
vos Grandeurs , la foiblesse qui
vous possède , rend inutiles vos
puissances absolues , & en la seule
chemise qui vous reste sur le dos,
tous vos trefors y sont compris : ne
sont-ce pas des veritez assez im-
portantes , pour interrompre vô-
tre sommeil ?

Je vous éveille donc pour vous
représenter une dernière fois , que
vous estes hommes , mais desti-
nez à occuper la place de ce mau-
vais Ange , dont l'orgueil a creu-
sé les abîmes de l'Enfer ; que vous
estes hommes , mais beaucoup
plus considerables par l'Empire de

qui ne flaté point. Ch. I. 73

vostre Raison , que par celuy de
vostre Regne ; que vous estes
Hommes , mais capables d'acque-
rir tout les felicitez du Ciel , si
celles de la Terre vous sont à mé-
pris ; que vous estes Hommes, mais
appelez l'heritage d'une gloire
éternelle , si vous ne pretendez
rien à celle du Temps ; que vous
estes Hommes enfin , mais les
Images vivantes d'un infini , &
d'un Tout-puissant. Clairs ruis-
seaux d'immortalité , remontez
donc à vostre source eternelle :
beaux rayons d'un Soleil sans éclip-
se , rejoignez-vous au corps de sa
celeste lumiere : Parfaits crayons
de la Divinité , unissez-vous à elle
mesme : la Terre a beau trembler
sous vos pieds , vos volontez sont

les clefs de la porte de ses abismes:
que l'eau par un second deluge l'a-
bisme encore , vos esperances ne
sçauroient faire naufrage; que l'air
remplisse tout , il se trouve tous-
jours du vuide en vos desirs : que
le feu devore tout , l'objet de vos
esperances est au dessus de ses flâ-
mes : que les Cieux épandent en
foules leurs malignant influences
icy bas, vos Ames sont à l'abry de
leurs atteintes: que le Soleil en at-
tirant les vapeurs , en forme les
foudres à vostre ruine , vous estes
sous la protection de celuy qui en
dispense les flâmes. De sorte qu'au
lieu de vous nuire , tout vous fait
hommage. La Terre vous porte ;
l'eau vous desaltere ; l'Air vous
fait respirer ; le Feu vous chauffe;

1 qui ne flate point. Ch. I. 95
le Soleil vous éclaire ; & le Ciel
vous attend ; les Anges vous ho-
norent ; les Démons vous crai-
gnent ; la Nature vous obeït ; &
Dieu mesme se donne à vous, pour
vous obliger au reciproque : n'est-
ce pas posséder par avance toutes
les felicittez que vous sçauriez es-
perer ? Je vous desie de souhaiter
davantage.

Eveille-toy, Lecteur, & que ta
conscience & ta misere, chacune à
son tour, te servent de Page tout
les matins, pour t'apprendre que tu
est Homme : je veux dire, un por-
trait animé de mort plutôt que de
Vie, puis que tu ne sçais rien faire
que mourir : Mais en mourant
sans cesse dans la foule des maux &
des peines, qui sont affectées à ta

condition : considere aussi que tu
est créé pour posseder une Eternité
de vie & de bon-heur, & que tous
ces biens infinis sont exposez,
comme un but d'honneur & de
gloire, aux traits de ta volonté:
car si tu veux le Paradis est à toy:
quoy que l'Enfer t'attende, si tu
continuës dans tes crimes: mais si
tu meurs au peché, pour ne plus
vivre qu'à la divine grace, le Fir-
mament sera ton partage, tous ses
biens seront de ta succession, &
Dieu seul ta souveraine felicité.



qui ne flete point. Ch. II. 97



L E M I R O I R

qui ne flete point.

CHAPITRE II.



Sprits arrogans, cœurs
ambitieux, faites silen-
ce, & prêtez l'oreille au
cry public de ce He-
raut, qui d'une voix ani-
mée d'effroy, aussi bien que de
compassion & de verité, publie hau-
tement à la veüe du Ciel & de la
Terre, & en presence d'un Monde
de peuples, que ce grand Saladin
superbe vainqueur de l'Asie, & Mo-

G

narque de tout l'Orient, n'emporte
dans le Tombeau pour fruit de ses
victoires, qu'une seule chemise qui
couvre le fumier de son corps: & que
la Fortune encore ne luy laisse ce
suaire, que pour le donner aux vers.

Royz absolus, Puissances Sou-
veraines, que répondrez-vous à
ces discours, puis qu'ils s'adressent
à vous? Je me doute bien que la
honte, la confusion & l'étonne-
ment vous noient la langue, &
que l'objet sensible de vos propres
malheurs, vous touche sensible-
ment, pour vous arracher mille
sôûpirs du sein. Le plus grand Mo-
narque de la Terre devient tout à
coup si petit, qu'on ne le trouve
plus, non pas mesme dans ses mise-
res: car le vent commence d'em-

qui ne flate point. Ch. II. 99

porter la poudre dont il estoit formé. Le plus puissant Roy du Monde est reduit en un tel point de foiblesse, qu'il ne scauroit resister aux vers, apres avoir vaincu, & subjugué des Nations entieres. Le plus riche Prince de l'Orient, tire vanité d'emporter une seule chemise dans la Sepulture. Que pourriez-vous répondre à ces veritez ? Ce fameux Saladin, l'effroy des hommes, la valeur de la Terre, & la merveille de l'Univers, s'estime si heureux & si avantage de la Fortune, de ce qu'elle luy laisse un vieux haillon pour couvrir sa pourriture, qu'il fait publier cette faveur à son dé trompe, au milieu de son armée, afin que personne n'en puisse plus douter. Quel-

G ij

les peuvent estre vos pretentions?
Je veux que vous soyez aussi puis-
sans que Xerxes , sur un Trône
tout d'or massif , couvert d'un
Ciel éclatant de pierreries; & que
de quelque costé que vous tour-
niez vos regards , vous ne voyez
que des objets humiliez devant
vos Majestez Royales : vous ne
paroissez jamais assis sur ces Trô-
nes de gloire & de magnificence,
que pour prendre congé de l'as-
semblée , comme un homme qui
est sur le point de partir à tou-
te heure ; puis qu'il meurt à
tous momens : de sorte , que tou-
te cette pompe qui vous accom-
pagne , & qui fait l'ombre de ce
grand éclat , dont vous estes en-
vironnez , s'évanouit avec vous,

qui ne flatte point. Ch. II. 101

& tous ceux qui en sont les admirateurs & les Idolâtres, courent un mesme sort, estant de mesme nature.

Je veux dire que le bruit de vôtre gloire ne souffre point de vuide, non plus que l'air : que vostre nom soit aussi connu que le Soleil , & plus redoutable que la foudre ; ce bruit de renommée est un son de cloche qui resonance du bruit de sa perte , pour advertir tous ceux qui en doutent ; & ce nom si fameux & si redoutable, ne trouvant point de memoire icy bas à l'épreuve des Siecles , s'ensevelit à la fin luy-mesme dans le neant de son origine.

Je veux encore que tout l'or des Indes ne fasse qu'une partie de

G iij

vos Richesses , & que tous les hommes ensemble possèdent moins de trefors que vous seuls : quels avantages pensez-vous remporter sur le plus misérable du monde, pour en tirer vanité ? Ne jouit-il pas du mesme Soleil qui vous éclaire ? N'a-t'il pas le mesme usage des élemens , dont vous vous servez ? que si vous avez par dessus luy un éclat d'habits , & mille autres choses inutiles qui sont tout à fait étrangères à la vertu, comme des biens imaginaires, dont la seule apparence est l'unique fondement : Il vous peut répondre avec Seneque, que de quelque couverture que l'homme cache la honte de sa nudité, il passera pour bien vestu devant les Sages du Siecle,

qui ne flate point. Ch. II. 103
& venant au point, un homme a
tousjours assez de quoy pour suivre
son chemin, & pour achever son
voyage le surplus est un fardeau
de Soucis qui se metamorpho-
sent en Ronces, lors que la Mort
nous en vient décharger: D'ail-
leurs les Richesses ne consistent
qu'en l'opinion, quoy que leurs
tresors soient palpables & sensi-
bles: un homme est riche à l'égal
de ce qu'il le croit estre, & quoy
qu'il n'ait rien du tout, cette gra-
ce dont il est comblé, de trouver
son repos dans ses miseres, vaut
beaucoup plus que tout l'or du
Monde.

Quelle difference pensez-vous
qu'il y ait entre les Riches & les
Pauvres? Les uns & les autres

G iiii

sont également pelerins & voyageurs , tous ensemble vont en un mesme lieu , que si les Riches passent par le plus beau chemin , ils rencontrent en mourant toutes les Espines des Roses qu'ils ont foulées ; on ne peut aborder le port de la Sepulture , sans estre agité tost ou tard , de l'orage des malheurs qui nous accompagnent : & il me semble que c'est une consolation bien grande de souffrir de bonne heure les maux qu'on ne peut éviter.

Riches , que vous estes misérables , si les biens de la Terre sont vos uniques tresors ! Riches , que vous estes malheureux , si vos felicités ne sont que d'or & d'argent ! Riches , que vous faites pitié dans

qui ne flate point. Ch. II. 105
vos Grandeurs , si vous n'avez
d'autres titres que ceux de vos
Seigneuries ! Riches, que vous estes
effroyables à l'heure de la mort;
puis que la misere où vous estes
nais, vous accompagne dans la Se-
pulture !

Il est vray ; que l'air de la Re-
gion que vous habitez est fort
tempéré ; que les saisons en sont
belles , & les terres fertiles : mais
vous ne considerez pas qu'en vi-
vant , vous soupirez tout cet air
que vous respirez : que ce beau
temps qui vous rit , vous entraîne
en fuyant , à la saison des larmes ;
& que bien-tost le fumier de vos
corps rendra la terre qui vous rece-
vra , plus fertile que vos campa-
gnes.

Les Riches du Monde , n'ont fait que passer avec les Siecles qui les ont fait naistre. Vous estes nais en celuy-cy ; celuy-cy mesme s'en va , & vous tire apres luy , avec tout le reste des hommes , sans sçavoir qui vous estes , ny de quelle façon vous estes vestus. vous avez beau posseder un nombre infiny de tresors , il faut tousjours marcher, & se lever aussi matin que les autres: que si vous faites les paresseux , & que vous dormiez trop long-temps , la Mort vous vient enfin éveiller & interrompre vôtre repos d'une inquietude éternelle ; que direz-vous à cela ? La Fable de Mydas comprend en soy d'importantes veritez. Apollon luy accorde tout ce qu'il demande , il

qui ne flat point. Ch. II. 107

assouvit l'apetit de son ambition
démefurée, par la vertu qu'il don-
ne à son attouchement, de pou-
voir convertir en or toutes choses.
Le voila bien riche pour un jour;
ses mains font de nouvelles pier-
res Philosophales, qui font chan-
ger de nature & de prix aux me-
taux les plus grossiers, & les plus
impurs. Il se voit entouré dans
un moment d'un si grand nom-
bre de trefors, qu'il commence
d'apprehender la jouissance des
biens qu'il desiroit avec tant de
passion; de la crainte il vient à l'é-
tonnement; lorsque pressé de la
faim, toutes les viandes qu'il tou-
che de ses mains, de ses levres,
ou de sa langue, se metamorpho-
sent en or. Estonnement insepara-

ble d'une douleur mortelle , causée du semblable regret de n'avoir pû borner son ambition que du desir de sa perte.

Riches , Vous estes de nouveaux Midas , puis qu'avec tous vos tresors , vous n'importunez jamais le Ciel d'autre chose que d'en augmenter le nombre, à quoy vous destinez tous vos soins , toutes vos veilles , & tous vous travaillez , mais ne faites plus des vœux : vous voila enfin exaucez. L'éclat de vos Richesses m'éblouit , les Grandeurs , & les Magnificences font une partie de votre train ; voyons pourtant le revers de la medaille.

A force de souhaiter l'or & l'argent , ces tresors vous demeurent

qui ne flatte point. Ch. II. 109

pour assouvir en mourant l'appetit
deregé de l'ambition de vostre
vie. Les Richesses, dis-je, vous
environnent de tous costez, apres
les avoir si passionnément souhai-
tées : Mais en ce dernier instant,
leur possession est le plus funeste
objet qui se peut presenter à vos
pensées : & toutesfois, c'est la seu-
le nourriture qui vous reste, dans
la faim qui vous tourmente inces-
samment ; comme si pour punition
d'une partie de vos crimes, le Ciel
permettoit que les instrumens de
vos plaisirs, soient ceux-là mesmes
de vos supplices, considerant la
grandeur de vos miseres par celle
de vos inutiles tresors : car à pre-
sent il faut mourir, & quoy que
vous emportiez avec vous ce desir

d'emporter dans le Tombeau vos Richesses ; elles demeuvent dans vos coffres pour servir de témoins à vos heritiers de la vanité de leur jouissance.

Les vers à soye , qui ont tant de peine à tirer des petits filets dorez de leurs bouches , pensent s'établir un abry d'honneur à l'épreuve de toute sorte d'atteintes : & au contraire , ils en ourdissent la trame de leur ruine. De mesme en est-il des Riches du Monde , qui d'une industrie ingénieuse employent tous leurs efforts à jeter de solides fondemens icy bas d'une vie Immortelle ; & toutes leurs actions ne se scauroient terminer qu'à une fin contraire à celle de leurs desseins, puis qu'ils cherchent l'Eter-

qui ne flate point. Ch. II. III

nité dans les cercles des Aages
tousjours roulans, & le repos dans
l'instabilité perpetuelle de toutes
les choses du Monde. Tellement
qu'ils se mettent en peine pour
souffrir beaucoup, & tous leurs
soins & tous leurs travaux ne sont
que de nouvelles semences de sou-
cis, qui mourans dans leurs jar-
dins, renaissent dans leurs Ames
pour ne mourir jamais. Voila la
fin de leur journée.

Tresors, à quoy me servez-
vous, s'il faut que j'entre tout nud
dans la sepulture? Plaisirs, que de-
viennent vos douceurs, si mes der-
niers soupirs ne sont qu'amertu-
me? Grandeurs de la vie, à quoy
m'estes vous propres, si vous ne
pouvez m'exempter des miseres de
la Mort?

Seigneur, je suis assez riche, puis
que je sers d'objet de pitié à vostre
Providence adorable, dont la bon-
té trop libérale me fournit tous les
jours assez de nourriture pour les
passer. Que puis-je souhaiter da-
vantage ? de quelque costé que je
prenne mon chemin, pour aller à
la mort, je ne sçaurois jamais per-
dre de veüe les Cieux, qui sont les
portes de vostre Palais. De sorte,
que si quelque chose me manque,
je n'ay qu'à y fraper de mes re-
gards, vous y estes tousjours aux
écoutes, pour secourir le misera-
ble. Vous me secourrez donc, Sei-
gneur, s'il vous plaist, de vos gra-
ces ordinaires, & puis que l'espe-
rance meurt apres moy, je cesse-
ray d'estre, plutôt que je cesse
d'esperer

qui ne flate point. Ch. II. 113
d'espérer en vous. Ce sont les
plus fortes résolutions de mon
Ame.

On lit des enfans d'Israël,
qu'ayant reçu de Dieu une infini-
té de richesses à la sortie de la Mer-
Rouge, par le naufrage de leurs
ennemis, ils firent de leurs trésors
des Idoles, & joignans de la sorte
l'Idolâtrie à l'ingratitude, ils dres-
serent des Autels à leur brutalité,
puis que sous le relief d'une beste
brute, ils représenterent leur
Dieu.

Mais laissons-là les enfans d'Is-
raël, & parlons des Peres de Ba-
bylone; je veux dire de ces Mau-
vais-Riches du Monde, à qui Dieu
fait tant de graces en les comblant
de tant de biens. Ne sont-ils pas

H

tous les jours convaincus d'idolâtrie, dans leur méconnoissance? Si les coffres de leurs trefors, sont les Idoles de leur Temple, plus bestes que les brutes dans leurs malice volontaires. Ils offrent de l'encens à leurs brutales passions, & ne pouvant leur ériger que des Autels secrets dans leurs Anes, il y sacrifient à toute heure mille soupirs d'une ambition insatiable. De sorte que le Dieu du Ciel passe dans leur esprit pour un Dieu imaginaire, cependant que le Veau d'Or est le Dieu de leur creance & de leur Religion.

Disons hardiment que tous les objets de nos passions sont des Veaux d'Or, puis que nos cœurs en deviennent idolâtres, Celuy.

qui ne flate point. Ch. II. 115

cy soupirera d'amour pour les Grandeurs , aussi bien que pour sa Maistresse , avec dessein de hazarder mille vies, à la conquestes de leurs vaines fecilicitez, & voila son idolâtrie , faisant son Dieu de ces chimeres d'honneur , qui s'évanouissent comme un songe , au réveil de nostre raison.

Celuy-là perdra tout à coup , le repos où il est , d'une vie tranquille, pour chercher un nouveau repos, purement imaginaire , dans la masse de ses tresors. Que si le Ciel exauçant ses vœux à dessein de le punir , donne quelque favorable succez, & à ses soupirs, & à ses veilles , il devient idolâtre, en effet, des biens qu'il n'adoroit encore qu'en esperance , & se rend à la fin luy-

Hij

mesme malheureux , pour avoir
souhaité trop ardamment les feli-
citez qui n'en portent que le nom,
& dont l'usage & la possession sont
aussi dangereuses fut la Terre que
les écueils de la Mer.

L'un aura le cœur blessé , & l'A-
me atteinte d'un nouveau trait
d'ambition , & comme tous ses de-
sirs & toutes ses pensées se termi-
nent à l'objet de ses desseins , il
n'est jamais en santé , puis que la
fièvre de sa passion est continuë.
Je vous laisse à considerer de quel
raisonnement il peut estre capable
durant la maladie de son esprit :
toute sorte de chemins luy sem-
blent également beaux pour le
conduire au port où il a aspiré ,
n'ayant d'autre visée que celle

qui ne flate point. Ch. II. 117
d'acquérir à quelque prix que ce
soit , le bien dont il est en queste:
& c'est de ce bien dont il fait son
Idole , apres avoir immolé hon-
teusement les plus beaux jours de
sa vie , aux soucis de les posse-
der.

L'autre établira son repos dans
le tracas du Monde, tournant son
esprit à tous vents , pour estre à
l'abry des orages de la Fortune
Aveugle , il suit cette Déesse aux
yeux bandez ; volage, il n'aspire
qu'apres les faveurs de cette divi-
nité inconstante, dont il est secre-
tement idolâtre ; mais si par ha-
zard elle l'éleve bien haut , il
n'y a plus de hazard en 'sa cheute,
les loix de cette nécessité sont in-
violables , & l'on en peut éviter

H iij

la rigueur , si on en évite la servitude. Tellement qu'après s'estre cherché long - temps dans les Grandeurs de la Terre , il se retrouve dans les Miseres où il est né , sans posséder rien de propre, que l'usage d'une bouffée de vent, qui entre une dernière fois dans ses entrailles , pour en arracher le dernier soupir , & ainsi il devient luy - mesme la victime de l'Idole de ses passions , sans épurer ce sacrifice de sa vie , de la fouillure des offrandes qu'il a faites sur les autels de sa vanité : Voilà la funeste issue de ce dedale , où tant de Monde prend plaisir de s'égarer.

O que celui-là est riche , Seigneur , qui a vostre amour & vostre crainte pour trefor ! ô que ce-

que ne flate point. Ch. II. 119

luy-là est heureux qui n'a pour objet de felicité que le mépris de celles du Monde ! ô que celuy-là est content , qui pense tousjours aux delices éternels ! Avoir beaucoup de richesses pour cent ans , n'est-ce pas posséder au bout du terme un bien qui n'a jamais esté ? Goster avidement les douceurs de toute sorte de prosperitez durant le regne d'une longue vie, n'est-ce pas desja mourir peu-à-peu de regret de les abandonner, puis qu'en fuyant , elle nous entraînent dans la sepulture ? Soupirer continuellement de joye en la presence de mille plaisirs , n'est-ce pas preparer dans son sein , la matiere d'autant de douleurs , puis que chaque contentement est une disposi-

H iiij

tion au martyre par la privation
nécessaire & infaillible de ses dou-
ceurs, dont mesme en les goûtant,
il nous menace ? Avoir enfin tou-
tes choses à souhait , n'est ce pas
posséder toutes les choses inutiles,
si le Monde n'a autre chose à nous
offrir , les richesses que la Fortune
donne & oste quand elle veut , ne
sçauroient jamais enrichir un
Homme : Il faut qu'il cherche son
tresor dans les ruines de sa con-
science pour le mettre à l'abry du
Temps : car autrement il court le
mesme hazard de tous les biens
qu'il possède : je veux dire en les
perdant , de se perdre avec eux.
Les prosperitez de la Terre sont
encore de nouvelles fleurs du Jar-
din , belles à l'œil , & de bonne

qui ne flate point. Ch.II. 101

senteur ; mais on a beau les cueil-
lir & en faire des bouquets, en les
tenant on ne tient rien ; parce que
leur fragilité les rend si glissan-
tes, qu'elles s'échappent & de nos
yeux & de nos mains : & quoy que
leur fuite soit lente, un seul jour en
est la durée. Les plaisirs du Mon-
de sont de mesme nature. Je veux
qu'ils ayent quelque chose d'a-
gréable pour charmer nos sens :
on n'oseroit se vanter de les posse-
der, quoy qu'on en jouisse, dau-
tant qu'ils s'écoulent & s'éva-
nouissent sans cesse de nos yeux,
comme l'Onde, tousjours fuyarde :
leur regne a de si courtes limites,
que chaque moment en peut estre
le terme ; les solides contente-
mens ne se trouvent que dans le

Ciel , & l'unique moyen d'en goûter par avance les douceurs , c'est d'y penser continuellement ; car ayant tousjours l'esprit arresté à la meditation d'un objet si delicieux, nos pensées en attirent la joye dans nos Ames. Je reviens à ma premiere proposition.

Que le plus grand Monarque du Monde , apres avoir possédé toutes choses à souhait , & mené mille fois la Fortune en triomphe sur les terres de son Empire , se trouve enfin tout nud en chemise au bout de sa carriere , pour servir de proye aux vers , & de jouiet aux vents. Sans mentir , il faut estre bien insensible , pour n'estre pas touché de l'effroy de ces veritez.

Grands Roys , si vous n'avez

qui ne flate point. Ch. II. 123

d'autres Mines d'Or plus precieuses que celles des Indes , vous mourez aussi pauvres que vous estiez en naissant , & comme les larmes ont esté les premiers témoins de vostre misere, les soupirs seront les derniers de vostre pauvreté, emportant ce regret dans la sepulture d'avoir possédé toutes choses, & de vous trouver en estat de ne jouir de rien.

Grands Roys , si vous n'avez d'autres marques de souveraineté, que celles de l'étendue de vos terres , le tribut que vos sujets vous rendront à la fin de la journée sera bien petit, puis que les longs espaces de vostre Empire seront limitiez de sept pieds.

Grands Roys , si vous n'avez

d'autres trefors que ceux de la rente de vos Domaines , tous les biens sont faux , & le regret de leur privation veritable. Que si vous en doutez encore , consultez l'oracle muet des cendres de vos ancestres , & la verité vous répondra pour eux , qu'ils n'ont jamais eurién de plus propre que la misere , & que de toutes les richesses dont ils ont jöüy durant leur vie, ils n'en ont pü acheter à l'heure dela mort , que le suaire où ils sont envelopez.

Grands Roys , si vous n'avez d'autre Pierre philosophale que celle de la conqueste que peut faire vostre valeur , toutes vos Grandeurs & vos Richesses seront encloses dans les bieres , où

qui ne flatte point. Ch. II. 125
vous serez ensevelis : car tout ce
que la Fortune vous donnera au-
jourd'huy , la Mort vous l'ostera
demain ; & le jour d'apres , on
vous peut mettre au rang des plus
miserables du Monde. Je veux en-
core changer de ton.

Que cette passion d'amasser des
tresors est une maladie contagieu-
se en ce siecle où nous sommes !
Tout le Monde veut estre riche,
comme si le Paradis s'achetoit à
deniers-contens , & que le com-
merce de nostre salut fût une ban-
que publique , où le plus avare
se rendist le plus heureux. Chacun
fait parade de ses felicitéz, au poids
de ses richesses , ne pouvant estre
jamais content qu'à l'égal de ce
qu'il est riche.

Celuy-là tirera vanité d'avoir dix mille arpens de bois , dont le revenu nourrit ses passions & entretient ses plaisirs. Tellement qu'il ne considere pas que ces arbres ne sont chargez que du fruit de ses miseres , & que de tous ensemble il n'emportera que le tronc d'un seul qui servira bien-tost de bierre à sa carcasse. Voila en quoy consiste le profit de ses rentes, apres en avoir fait le compte.

Celuy-ci ne sera riche qu'en prairies , & changeant son foin en Or , qui n'est que Terre , il remplira ses coffres ; mais le fou qu'il est , ne pense pas que sa vie est un pré , que son corps en est le foin, le Temps le Faucheur, lequel à son exemple fait trafic public de la

qui ne flaté point. Ch. II. 127

mesme marchandise , changeant
peu-à-peu le foin de son corps en
terre : N'est-ce pas estre fin , pour
tromper le Marchand ?

L'un ne fera riche qu'en mai-
sons , tant aux Champs qu'en la
Ville , & tirant vanité du nombre,
aussi bien que de la magnificence
de ses Palais , il croira que ce sont
autant d'abrys à l'épreuve des
coups de la Fortune , & des fou-
dres du Ciel. Quelle folie de s'e-
stimer heureux d'avoir beaucoup
de cabanes sur la Terre pour se
mettre à couvert , & de la pluye
& du Vent , durant la courte jour-
née de la vie ! la pluye cesse , le
vent se passe , la vie meurt , & l'o-
rage de mille regrets éternels le
viennent accueillir , sans pouvoir

jamais découvrir , de l'esperance
seulement, un port de salut. N'estre
riche qu'en maisons , c'est estre
riche en châteaux de papier & de
carte , où les petits enfans logent
leurs petits soucis.

A quoy nous sert-il d'estre bien
logez , si chaque heure du jour
peut-estre celle de nostre depart ?
On se met en peine de faire bastir
des maisons de plaissance ; mais les
plaisirs s'en vont & nous aussi , &
ces maisons demeurent pour té-
moins de nostre folie ; & pour des
objets sensibles de tristesse , & de
douleur, dans cette cruelle necessi-
té où nous sommes reduits de les
abandonner.

Il faut considerer qu'on est né
pour estre Voyageurs & Pelerins ,
&

qui ne flate point. Ch. II. 129

& que comme tels , on est contraint de marcher tousjours droit au giste de la Mort , sans jamais s'arrester , & sans pouvoir trouver du repos dedans le repos mesme. A quoy donc tous ces magnifiques Palais ; si la sepulture est nostre seule retraite ? A quoy tout ce grand nombre de maisons , si nous sommes tousjours en chemin & tousjours en action de terminer nostre voyage ? ô que celuy-là est bien logé , qui loge son esperance en Dieu , & qui jette les fondemens de sa demeure dans l'Eternité ! une bonne conscience est la plus belle maison qu'on sçauroit avoir.

L'autre aura tous les tresors dans le grand nombre de ses Na-

vires, trafiquant à tous vents; malgré les orages & les tempestes; mais donnons un calme perpetuel à ses desirs: imaginons-nous, comme luy, qu'il pêchera, avec les rets de sa fortune, toutes les perles de l'Océan. Que peut-il faire à la fin de ses dentées? s'il les troque, il ne sçauroit tirer que de la marchandise de mesme prix; s'il les vend, il ne fait que changer de la terre blanche épurée, avec de la jaune, que le Soleil purifie aussi dans les Mines. Que fera-il maintenant de cette nouvelle marchandise ou de cet or? le voila tousjours en peine de se décharger de tant de fardeaux. Si l'o. estoit potable, il s'en pourroit nourrir quelque temps; mais puis que

qui ne fiate point. Ch. II. 131

Mydas ne l'a sçeu faire dans le Fable, il n'en viendra pas à bout dans la verité. Il faut donc qu'il veille jour & nuit à la garde de ses richesses; il a beau faire sentinelle, la Mort les luy vient dérober, puis qu'en sortant du monde, elle les luy oste. Quelle apparence que les tresors de la Mer, puissent rendre un homme riche, si la possession de tout le Monde ensemble ne le sçauroit faire! Cent mille Navires sont cent mille jouëts du vent, & cent mille objets du naufrage. Je veux qu'ils arrivent au port, la vie de leur Maistre est tousjours parmy les écueils: car c'est un nouveau Navire qui ne sçauroit prendre terre qu'au rivage de la sepulture, & je vous laisse

I ij

à penser quel danger il peut cour-
rir , si l'orage de la passion d'ava-
rice l'y jette , les moins clairs-
voyans peuvent prévoir sa perte, &
les plus judicieux la croiront in-
faillible. Voila enfin un homme
bien riche d'avoir voulu épuiser
par son ambition les abysses de
l'Océan , puis qu'il se trouve au
bout de sa carrière , dans ceux des
Enfers , ayant une Eternité de
maux , pour recompense d'un sie-
cle de peines , qu'il a souffertes du-
rant la vie.

Seigneur , si je veux estre riche
en bois , que ce soit en celuy de la
Croix , & que ses fruits d'oréna-
vant soient mes revenus & mes
rentes. Si je veux trafiquer en
prez , que la meditation du foin de

qui ne flatte point. Ch. II. 133

ma vie en soit l'unique profit. Si
je m'occupe à bastir des maisons,
que ce soit pour mon Ame , plû-
tost que pour mon corps : & que
de la sorte , mes bonnes œuvres en
soient les pierres , & la pureté de
ma conscience le fondement. En-
fin , si je veux courir les Mers pour
aller à la conquête de leurs trefors,
que mes larmes en soient les on-
des, mes soupirs les vents, & vôtre
Grace l'unique objet de mes ri-
ches.

Rendez-moy riche , Seigneur ,
s'il vous plaist , par le mépris de
tous les trefors de la terre , & ap-
prenez ce secret langage à mon
cœur , de ne parler jamais que de
vous en ses desirs , d'autre que de
vous en ses esperances , puis qu'en

I iij



vous seul gist le comble de 'sa par-
faite felicité , & de son souverain
repos.

Je ne sçauois comprendre le
dessein des esprits curieux , qui
vont chercher la pierre Philoso-
phale dans l'Hôpital , où un nom-
bre infiny de leurs compagnons
sont morts de regret d'avoir si mal
employé leur temps. Ils mettent
tout ce qu'ils ont à la recherche de
ce qui n'a jamais esté , & brûlans
d'un desir d'acquérir du bien , ils
reduisent le leur en cendres , &
leurs poulmons aussi , à force de
souffler , sans tirer d'autre recom-
pense à la fin de leurs travaux , que
celle de connoistre leur folie ; mais
le Soleil se couche , la chandelle
s'éteint , la Mort tire le rideau , le

qui ne flatte point. Ch. II. 135

lit de la sepulture est préparé , il faut entrer dedans , à la sortie de tant de peines inutiles: à quoy leur sert-il de connoistre qu'ils sont foux , s'ils n'ont plus le temps de se faire sages ?

Qu'elle cruelle maladie d'esprit, de sacrifier & son corps & son ame , dans un funeste alambic, pour nourrir une vaine ambition, dont l'appetit déréglé ne se peut jamais assouvir ! N'est-ce pas prendre plaisir d'attiser le feu qui nous consume ? brûler tousjours en ce Monde du desir d'estre Riche , sans pouvoir rien acquerir , & brûler encore éternellement dans les Enfers , sans pouvoir éteindre l'ardeur de ces flâmes vengeresses , n'est-ce pas ourdir soy - mesme la

I iij

trame d'un sort le plus malheureux
qui fut jamais ?

Mais tirons du neant cette Pierre philosophale, & faisons en present aux cœurs les plus ambitieux. Je veux que des miracles de leurs metamorphoses, ils nous fassent voir les merveilles d'une nouvelle Galere d'argent, pareille à celle qui portoit Neron au Capitole : Je veux qu'ils pendent au bout d'une éguille, comme Semiramis, le prix d'un million d'or : Je veux qu'à l'exemple d'Atabalipa ils pavent des sales de saphirs : Je veux qu'en imitant Cyrus, ils entourent leurs Iardins de perches d'or : Je veux que les Driades de leurs fontaines soient de mesme matiere, suivant les magnificences de Cesar : Je

qui ne flate point. Ch. II. 137

veux qu'ils fassent ériger avec Pompée un Amphitheatre tout couvert de lames d'or : Je veux qu'ils bastissent un autre Palais d'Yvoire , comme un autre Menelaüs , ou un Louvre de Cristal, pour y recevoir un nouveau Drusus : Je veux encore que ce Louvre soit orné de buffets de perles, pareils à ceux de Scaurus ; de cofres d'un mesme prix que celui de Darins. A quoy peut aboutir à la fin tout cela ? quel doit estre le revers de toutes ces medailles ? le hâle du Temps , & les rayons du Soleil, ont fait fondre cette Galere d'argent , les admirateurs se sont évanouïs avec son propriétaire : Rome mesme à couru un pareil sort , & quoy qu'elle subsiste en-

core, ce n'est que de nom seulement; ses ruines portent aujourd'hui le deuil de la mort de sa gloire. Cette aiguille si précieuse de Semiramis, n'a pu s'exempter du trépas, quoy qu'elle fust inanimée : Je veux dire, que dans son insensibilité, elle a receu des atteintes de cette vicissitude, qui altere & détruit toutes choses, puis qu'elle ne paroist plus à nos yeux. Toutes ces salles pavées de Saphirs, n'ont fait que passer : quoy que l'Art les eût enchaînées dans ces beaux ouvrages. Elles ont eu autresfois de l'éclat, comme le Soleil ; mais cet astre jaloux de leurs feux, a refusé à la fin sa clarté à leur ruine même, tellement qu'elles se sont évanouies dans l'obscurité. Ces jardins en-

qui ne flate point. Ch. II. 139

turez de perches d'or , ont eu divers Printemps , comme les autres pour les faire naistre : mais il n'a falu qu'un seul hyver pour les faire mourir. Ces Driades qui enrichissoient ces belles fontaines , se sont enfuyes sur leurs ondes , & à peine nous en reste-t'il encore le souvenir. Ce superbe Amp'itheatre de Pompée ne s'est pu éterniser dans la memoire des hommes; encore ne sçait-on pas dequoy on parle , quand on parle de luy. Ce Palais d'Yvoire de Menelaüs, passe pour Fable dans les Histoires, à force d'estre ensevely dans les abîmes du neant. Ce fameux Louvre de Cristal , ayant esté choqué par le Temps , s'est rompu & brisé en tant de pieces , que leur poudre

seulement ne subsiste que dans l'Idée confuse des choses qui ont esté. Tous ces buffets de perles, & tous ces coffres de si grand prix ont paru comme un éclair; mais la foudre de l'Inconstance les a reduits en cendres, & leur memoire ne se conserve dans la nostre, que comme celle d'un songe; puis qu'en effet ce n'est rien du tout.

Que si les precieuses merveilles des Siecles passez n'ont fait que passer avec leurs Admirateurs, & leurs propriétaires; n'est-il pas croyable que ces riches avares courent un mesme sort, avec tous les tresors de cette pierre philosophale? & au bout de leur carriere, quelle devise pourroient-ils prendre que celle-là mesme de Saladin,

qui ne flate point. Ch. II. 141

puis que de toutes leurs richesses,
il ne leur resteroit en mourant que
celle d'une chemise? L'ay esté, dit ce
grand Monarque, & voila tout.
Quoy, Riches du Monde, prenez
vous tant de peine à établir vostre
gloire icy-bas, pour vous persua-
der à la fin de la journée, que vous
avez esté seulement? Vn atome a
les mesmes avantages que vous;
car cette puissance creatrice que
nous adorons, après l'avoir tiré
des abismes du Neant, le fait sub-
sister en la Nature. Je veux que
vous ayez esté le plus grand de la
Terre, la belle lumiere de vos
jours s'est éteinte pour jamais. Le
Soleil de vostre gloire s'est éclipsé
dans un Occident éternel, & le
sort mesme qui ordissoit la trame

unamur

de vos Grandeurs , avec celle de vos vies , gist dans le Tombeau de vos Cendres , pour vous faire voir que ce sont les seules reliques prophanes , que vostre ambition nous a pû laisser.

Vous avez donc esté autresfois le seul favory de la Fortune , aussi bien que Demetrius. Mais , vous & luy n'estes plus rien maintenant , non pas mesme une poignée de cendres: car à moins d'une puissance infinie , on ne sçauroit reünir en un corps les brins de la poudre dont vos carcasses estoient formées. Voila en quoy consiste aujourd'huy le fondement de vostre gloire passée. Vous avez donc esté autresfois de mesme que Saladin, le seul Monarque de l'Orient , &

qui ne flaté point. Ch. II. 143
avez possédé comme luy des tres-
sors sans ombre, & des honneurs
sans exemple : mais comme luy
aussi, vous n'avez fait que passer,
& comme luy encore, vous n'avez
sceu cacher vostre pauvreté que
sous un suaire, dont les vers se
sont repus, pour la faire voir à
tout le Monde.

Enfin, vous avez esté autresfois
la merveille de vos jours : mais
vous estes l'horreur de celui-cy ;
car la seule pensée du fumier de
vos cendres, m'infecte l'esprit,
tant j'en ay delicat : & je laisse le
desi aux incredules d'en vouloir
estre plus fort témoins : Mais don-
nons des adjournemens person-
nels, & ne troublons point le re-
pos des Cimetieres.

Je veux que vous soyez en ce
mesme instant lque je vous parle,
& si riches, & si heureux, que vous
ne scachiez plus que souhaiter de
la Fortune : & que de la sorte, elle
mesme se trouve en estat de n'a-
voir plus rien à vous offrir: Si faut-
il que vous consideriez où vous
estes, qui vous estes, & quels sont
les biens que vous possédez : vous
estes dans le Monde, où toutes les
choses s'enfuyent, & c'est en
fuyant que vous lisez ces veritez
que je vous adresse : Je veux dire,
que vous habitez la mesme Terre
dont vous estes formez ; & conse-
quemment que vous logez sur vos
Sepultures, dont les portes s'ou-
vrent à tous momens. De dire qui
vous estes, je suis honteux, en
vous

qui ne flatte point. Ch. II. 145

vous appelant de vos noms propres , de vous représenter vos miseres. La corruption vous conçoit, l'horreur vous enfante , le sang vous nourrit , & l'infection vous accompagne dans la biere. Les tre-fors dont vous jouïssiez, ne sont que des Chimeres de Grandeur , & que des Phantômes de Gloire, dont en vivant vous faites l'épreuve , & dont en mourant vous con-noissez la verité.

A quoy vous peuvent donc servir vos felicitéz presentes , si presentement vous n'en jouïssiez pas? car en ce mesme instant , un autre qui vient de passer , vous en a dérobé une partie : & celtuy-cy mesme en vous avertissant du larcin de ses compagnons , ne laisse pas

K

de vous voler , aussi bien qu'eux ;
& comme tous ensemble en veu-
lent à vos vies , de mesmes qu'à
vos contentemens , en ravissant
ceux-ci , ils entraînent les autres.
Or quelle apparence de vous esti-
mer heureux pour des felicitéz
passées , & dont vous n'avez joiüy
qu'en mourant ? Que si la condi-
tion vous en est agreable , il faut
tousjours s'arrester au bout de la
carriere ; Et c'est là où je vous at-
tens , pour contribuer à vos regrets
inutiles , autant de sentimens de
pieté ; prenons une autre route,
sans nous égarer.

Que cette fameuse Reine d'E-
gypte estoit ingenieuse à decevoir
de bonne grace son Amant ! elle
faisoit attacher des poissons morts

qui ne flatte point. Ch. II. 147

à l'hameçon d'Antoine, toutes les fois que l'envie luy prenoit de pêcher, afin de luy donner du plaisir par ses agreables tromperies.

Ne pouvons-nous pas dire que l'Ambition en fait de mesme : car lors que nous voulons jeter nos hameçons dans ce vaste Ocean des vanitez du Monde, Nous ne peschons que des choses mortes, ou plûtoſt inanimées, dont la conquête ne vaut pas un moment de tout le temps que nous employons à la faire.

Quand j'aurois toutes les plus belles charges du Monde, chargées sur mon dos : Je veux dire, quand j'aurois acquis tous les honneurs, dont la Fortune peut chatoüiller une ame ambitieuse, en ferois-je

K ij

plus grand de corps ? ma saison de troistre est passée: en aurois-je l'esprit plus excellent ? ces objets sont trop foibles , pour enrichir mes pensées. En deviendrois-je plus vertueux ? la vertu ne cherche point de satisfaction hors d'elle-mesme : En serois-je plus estimé du Monde ? c'est une gloire de vent , qui ne fait que passer: quel bon-heur ? quel contentement ? ou quelle utilité m'en pourroit revenir ? Il faut se détromper. Tous les honneurs ne peuvent estre qu'à charge à une Ame innocente; d'autant que ce sont de continüels objets de vanité qui émeuvent nos passions , & qui nous servent d'aliment dans leur violence , pour nous porter à toute sorte d'extré-

qui ne flatte point. Ch. II. 149

mitez. Et apres tout, cette neces-
sité de mourir, qui fait un accident
inseparable à nostre condition,
ternit l'éclat de cette vaine gloire,
qui nous environne. On n'ose son-
ger dans les miseres de la Mort,
aux grandeurs de la vie, & comme
on est tous les jours sur le point de
partir : on se trouve souvent affli-
gé de ces biens qu'on possède, puis
qu'on mesure desja la profondeur
de la cheute, par la hauteur du lieu
où on est élevé.

Celuy qui trouve à sa porte la
Fortune, ne trouve point de clou
pour arrester sa Rouë : mais si d'un
costé, elle se plaist à ruiner des
Empires, à détruire des Royau-
mes, & à faire precipiter ses Fa-
voris; La Mort d'un autre, ne par-

K iij

donne à personne ; elle altere le
temperamment de toute sorte
d'humeur ; elle pervertit l'ordre
de toute sorte d'abitudes , & non
contente encore d'abatre tous ces
grands Colosses de vanité , qui
veulent passer pour des merveilles
dans le Monde: Elle apelle au par-
tage de leur ruine les Elemens,
afin d'en ensevelir la matiere dans
ses premiers abîmes , où elle a
marqué la place de leur Tom-
beau.

Que peut-on donc trouver de
constant dans le Monde, si la Con-
stance n'y est pas ? le Temps , la
Fortune , la Mort , nos passions ,
& mille autres pierres d'achope-
ment , ne nous parlerons jamais
que de nos miseres : & nous souf-

qui ne flate point. Ch. II. 151

frirons avec Alexandre qu'on nous appelle immortels ? Nos prosperitez, nos grandeurs, & nos delices mesmes, nous diront en passant, ce mot à l'oreille, qu'il ne s'y faut point fier ; & pourtant, nous ne soupirons jamais qu'apres elles: ce sera donc à la fin, du regret d'avoir jetté au vent tant de vains soupirs, pour des chimeres de douceur, dont le souvenir ne peut estre que plein d'amertume.

Vains honneurs du Monde, vous ne me tentez plus ; vos apas sont puissans; mais trop foibles pour me vaincre. Je me mocque de vos Couronnes de Lauriers, il en croist plus dans mon Iardin, que vous ne m'en sçauriez donner : Si vous m'offrez de l'estime & de la reputa-

K.iiij

tion parmy les hommes ; que voudrez-vous que je fasse de ces presents : le Temps en devore tous les jours de semblables & plus précieux encore. Je méprise tous les biens qu'il me peut oster. Trompeuse Grandeurs de la Terre , cessez de me poursuivre, vous ne m'atteindrez jamais ; vos charmes ont donné quelque atteindre a mon cœur , mais non pas à mon Ame; vos douceurs ont touché mes sens, mais non pas mon Esprit. Qu'avez-vous à m'offrir qui me puisse satisfaire : le Temps & la Fortune vous prêtent tous les Sceptres , & toutes les Couronnes que vous louiez ; & comme vous n'en estes pas les propriétaires , il les ostent, quand ils veulent, & non pas quand

qui ne flate point. Ch. II. 153

il vous plaist. Or je ne veux pas des Sceprres pour une heure , ny des Couronnes pour un jour ; si j'ay envie de regner , c'est au delà du Temps , afin d'estre à l'abri de l'inconstance des Siecles. Ne vous ennuyez pas de me suivre.

Ce Monde est une masse de Cire , sur laquelle on peut marquer toute sorte de caracteres ; mais non pas empescher que le Temps n'en efface les traits à toute heure. Esprits ambitieux, vous avez beau faire le crayon de vos desseins , sur cette toile d'attente , les ans effacent tout , les Siecles emportent tout , & le souvenir de vos folies n'est immortel , que dans vos Ames par le regrer Eternel qui vous en demeure.

Scipion fit dessein de conquérir Carthage , & apres en avoir jetté le projet sur la terre , il prit le corps de cette Ombre pour voir les effets de ses desirs : mais ne peut-on pas dire maintenant que les trophées de sa valeur ont esté jettez en relief dans cette masse de Bouë , dont le monde est composé ; puis que toutes les marques en sont effacées ? Carthage mesme , quoy qu'elle n'eût point de vie, n'a pû éviter sa mort. Le Temps l'a ensevelie si profondément sous ses ruines qu'on cherche inutilement la place de son Tombeau : le vous laisse à penser si son vainqueur a pû resister aux efforts de cette tyrannie. Si Alexandre eût envoyé ses pensées dans le Ciel , pour y

qui ne flate point. Ch. II. 155

chercher un nouveau Monde aussi bien que ses desirs dans la terre, pour luy trouver , il n'eût pas perdu son temps ; mais , comme il s'amusoit à graver l'Histoire de son ambition , & celle de ses triomphes sur la mesme masse de bouë qu'il avoit conquise ; il écrivoit sur l'onde : D'où vient que tous les caracteres qu'il y a formez , sont effacez. Les Royaumes qu'il a conquis , ont perdu jusques à leur nom , & du triomphant il ne nous en reste que l'idée d'un songe, puis qu'on demande tous les jours des cautions à sa memoire , des merveilles qu'elle nous presche de luy.

Ne faut-il pas encore avouer, que de toutes les conditions ou

Pon peut estre élevé sans l'aide de la Vertu, ou par la Nature, ou par la Fortune, il n'en est point de plus malheureuse que celle de Favori, ny de plus miserable que celle de Grand? Cette inconstante Déesse a mille faveurs à prêter, & rien à donner que des licols, des poignars, du poison, & des precipices. Il fait beau voir Annibal mandier son pain à la veüe de Scipion, après luy avoir disputé le prix de l'Empire du Monde: N'est-ce pas un objet digne de compassion, de considerer Nicias à genoux devant Gilippus, pour luy demander la vie, avec celle des Atheniens, apres avoir commandé aux Vents sur la Mer, & à la Fottune sur la Terre, dans un

qui ne flate point. Ch. II. 157

Regne souverainement absolu ?
Qui n'aura les mesmes sentimens
de pitié, en lisât l'Histoire de Cras-
sus, lors que par un excez de mal-
heur il survit & à sa gloire & à sa
reputation, estant contraint d'as-
sister aux funerailles de sa renom-
mée, & de subir la Loy de ses en-
nemis, en attendant que la Mort
le tire de servitude ? N'aurez-
vous point de regret de voir escla-
ve sous la tyrannie des Roys d'E-
gypte, ce grand Agesilaus, dont la
valeur estoit la seule merveille
de son Siecle ? Que direz-vous du
sort déplorable de Cumenés, à qui
la Fortune ayant offert si souvent
des Empires, ne luy donne à la fin
que des chaisnes, pour mourir en
captivité.

Vous voyez , à quel prix on achete les faveurs de cette Déesse, si la douceur d'une vie heureuse se produit dans l'orage d'une Mort infortunée: vous pouvez juger aussi en mesme temps de quelle nature sont les Grandeurs, si le plus Grand, au lever du Soleil , se trouve à la fin du jour , le plus miserable : le ve ux que la Fortune ne s'en mesle pas , à quelle extremité de misere pensez-vous qu'un homme se trouve reduit à l'heure de son depart ? Toutes ces Grandeurs , quoy que presentes , sont comme des felicités passées : il ne jouït plus des biens qu'il possède ; les douleurs tant seulement luy appartiennent en propre ; & de quelque magnificence qu'il soit environ-

qui ne flatte point. Ch. II. 159

né , cet objet ne porte plus l'Image que d'une pompe funebre: son lit est desja pris pour la Sepulture , & les draps pour le suaire , où il doit estre envelopé : de sorte que s'il croit encore estre Grand , ce n'est qu'en misere , puisque tout ce qu'il voit : & tout ce qu'il goûte ne luy persuadent autre chose.

Faites ressusciter dans vos pensées , Alexandre , & reduisez-le en mesme temps aux abois , puis confidez-le en cet estat déplorable , où il se trouve reduit sur sa funeste couche ; à quoy luy peuvent servir , toutes les Grandeurs de sa vie passée , si elles sont passées avec elle ? Je veux que toute la terre soit à luy ; Vous voyez

comme le petit fardeau de celle de son corps , pese si fort à son Ame, qu'elle est sur le point de succomber sous le faix. Je veux que toute la gloire du Monde luy appartienne en propre ; il ne jouit de rien que de ses miseres. Je veux encore , que tous les Hommes ensemble soient ses Sujets ; cette Souveraineté absolüe ne l'exempte pas de la servitude ses peines. Je veux que du seul bruit de sa parole , il fasse trembler la Terre , il ne laisse pas de trembler luy-mesme au bruit de ses derniers sôûpirs : Je veux enfin que tous les Roys du Monde luy rendent hommage , il est tousjours tributaire de la Mort.

O | Grandeurs , puis que vous fuyez sans cesse , qu'estes-vous
autre

qui ne flaté point. Ch. II. 161

autre chose qu'un peu de vent : & ferois-je idolâtre d'un peu d'air agité , & qui ne s'emeut que pour s'évanouir & se perdre ?

O ! Grandeurs , puis que vous ne faites que passer , quel nom vous donneray-je , que celui d'un Songe ? Hé quoy ! passeray-je ma vie à vostre suite, en songeant toujours ?

O ! Grandeurs , puis que vous dites Adieu à tout le Monde , sans vous arrester un seul moment, Adieu donc , vos appas n'en ont point pour moy, vos douceurs sont ameres à mon goust , & vos plaisirs ne m'en sçauroient donner. Je ne sçaurois courir apres ce qui fuit : Je ne puis avoir de l'amour pour les choses qui se passent : &

L

comme le Monde n'en a point d'autre, il y a long-temps que j'ay dit Adieu à luy-mesme. Il m'avoit beaucoup promis ; & quoy qu'il nem'ait rien donné, je n'ay rien à luy reprocher, me trouvant encore trop riche de son avarice.

Les hommes du Monde veulent nous persuader qu'il est impossible de trouver le repos : c'est à dire, une ferme affliette d'Esprit, où l'on puisse estre content dans sa condition, sans souhaiter jamais autre chose : & de moy, je juge qu'il n'est rien de si aisé, si on veut laisser à la raison sa puissance absolue : Quelle impossibilité y peut-il avoir à regler ses volonteés à celles de Dieu ? & quelle contradiction à vivre sur la terre, des pures bene-

qui ne flatte point. Ch. II. 163

dictions du Ciel ? quelle plus grande richesse sçauroit souhaiter un homme, que celle de pouvoir subir les Loix de son fort, sans murmurer, & sans se plaindre ? Si les richesses ne consistoient qu'en or, qu'en diamans, qu'en perles, ou qu'en autre chose de mesme prix, ceux qui n'en ont pas, se pourroient dire misérables ; mais chacun porte avec soy son tresor dans sa conscience, & qui vit sans reproche, vit heureusement, & qui pourroit se plaindre d'une vie heureuse ?

Que si pour rencontrer ces felicitez dans la vie, on juge maintenant qu'il y faille trouver aussi, de nécessité, un grand nombre de richesses ; c'est se rendre esclave de

L ij

son opinion , & abonder en son propre sens , & condamner la raison pour estre d'un party contraire. Je sçay bien que l'on est porté naturellement à s'aymer soy-mesme plus que toutes les choses du Monde , & que cet amour procede de la passion de nos interets , recherchant avec beaucoup de soin , & autant de peines , tout ce qui peut contribuër à nos contentemens ; & comme les richesses semblent en estre les nourrisles , on peut tirer cette consequence , que sans elles on ne sçauroit vivre en repos. Mais d'abord , il est necessaire de distinguer cet amour en naturel & en brutal , & croire qu'avec la lumiere de la raison , nous pouvons épurer les sentimens du

qui ne flat point. Ch. II. 165

premier, jusques au point de le rendre innocent, sans nous départir de nos interets, & consequemment de la recherche de nos plaisirs, leur donnant pour objet l'établissement de nostre repos, dans le mépris de toutes les choses du Monde, qui le peuvent détruire.

Pour cet amour brutal, qui en nous éloignant de Dieu, nous separe de nous-mesmes, la passion en devient si forte par nostre foiblesse, que sans une grace toute particuliere, nous vieillissons dans cette maladie d'esprit, de contenter nos sens plutôt que d'obeir à nostre raison, faisant un nouveau Dieu, des tresors de la Terre; mais à la fin, ces Dieux abandonnent nos corps aux vers, & nos Ames aux

Lij

Demons, & pour toute richesse les plus grands ne peuvent acheter qu'une superbe sépulture. N'est-ce pas un grand avantage, & une belle consolation?

Soutenons hardiment qu'on peut trouver le repos de la vie en toute sorte de condition, avec la seule richesse d'un esprit docile, & résigné à prendre le temps, comme il vient & comme Dieu l'envoie, sans raisonner jamais avec sa Providence: il n'est point d'affliction, dont nostre esprit ne nous puisse donner le soulagement: il n'est point de mal, dont luy-mesme ne soit capable de nous fournir le remede. Vn homme, quelque miserable qu'il soit, peut trouver son contentement dans ses mise-

qui ne flatte point. Ch.II. 167

res , s'il vit pour son Ame plutôt
que pour son corps. Dieu nous fait
naître où il veut , & de quels pa-
rens il luy plaist. Si la pauvreté de
la naissance nous accompagne jus-
ques à la mort , il l'a ainsi ordon-
né, que pouvons-nous faire autre
chose que le laisser faire ? se peut-
on dire malheureux , en obeissant
de bonne grace à ses souverains
Decrets ?

O qu'il est bien plus aisé de por-
ter le fardeau d'une grande pau-
vreté , que celui d'un nombre in-
finy de richesses ! car un homme
extrêmement pauvre ne pense ja-
mais à rien de plus important,
qu'à trouver le moyen de passer sa
vie dans les austeritez où il est ha-
bitué, sans avoir envie d'autre for-

L iij

tune , comme éloignée également & de sa connoissance , & de son pouvoir , en quoy il peut se dire heureux ; mais un homme grandement riche , ne songe qu'à éterniser la durée de ses jours , quoy que le songe en soit inutile , au lieu de les laisser écouler en repos. De sorte , que n'estant capable de passion que pour aymer la vie, il pense toujours à vivre & jamais à mourir ; mais la Mort vient sans y penser, & luy ostant tout, jusques à la chemise, le contraint de confesser dans les abois, que les richesses ne sont utiles que pour les mépriser , puis que par le mépris qu'on en fait on peut devenir le plus riche du Monde.

O que c'est un sensible plaisir d'estre bien riche , disent tousjours

qui ne flatte point. Ch. II 169

les Hommes du Monde ! mais je
voudrois sçavoir en quoy consiste
ce contentement , & quelle satis-
faction on peut avoir , de posséder
beaucoup de trefors, sçachât qu'un
nombre infiny de nos compagnons
sont reduits à un dernier point de
pauvreté ? les uns dans l'Hôpital
où ils gisent sur la paille , accablez
de mille douleurs ; les autres à un
coin de ruë , où un peu de fumier
leur sert à tous & de lit & de mai-
son ; ceux-là dans des cachots , où
l'horreur & l'effroy , la faim & le
desespoir tyrannisent également
leurs ames infortunées : ceux-ci
dans quelque desert, où le malheur
les aura exilez , pour rendre leurs
maux sans remede , comme éloi-
gnez de toute sorte de secours.

Quoy ! avec la connoissance de ces veritez , on pourra goûter avidement les vaines douceurs des richesses du Monde , il faut manquer ou de raison, ou de pieté, & consequemment estre tout à fait brutal, ou tout à fait insensible. J'auray cent mille écus de rente, & tout ce revenu ne servira qu'à nourrir mon corps & ses plaisirs, sans considerer que cent mille ames soupirent tous les jours sous le pesant fardeau de leurs miseres , & on m'estimera heureux pour estre riche de la sorte ? ô que les tresors qui produisent ces felicitez sont dangereux !

Est-il possible que les Grands du Monde ne pensent pas au milieu de leurs festins à l'extrême pauvreté d'un nombre infiny de person-

qui ne flaté point. Ch. II. 171

nes, & qu'en eux-mesmes, ils ne raisonnent secrettement de la sorte? Quoy, en cet instant où nous assouvissions l'appetit de nos sens, de tout ce que la nature a produit de délicieux pour leur entretien, un million d'Ames & beaucoup plus encore, sont reduites à cette extrémité de misere, de n'avoir pas une seule miette de pain; & en cette serieuse pensée, quel goust peuvent-ils trouver dans les viandes les mieux apprestées: dans quelle douce sauce, cette importante consideration ne mesle-t'elle pas un peu d'amertume? Que si leurs esprits s'éloignent de ces meditations, & qu'ils s'attachent à des objets plus agreables; mais moins utiles: ô que le dessert de leurs festins est de

dure digestion! Qui ne sçait aymer son prochain , n'a point d'amour pour soy-mesme.

Sans mentir , toutes les fois que je confidere dans la condition exempte de necessité , où Dieu m'a fait naistre , & où sa bonté encore , qui n'est autre chose que luy-mesme , me fait vivre dans la veüe à la misere , où la plus grande partie du Monde est reduite : Je ne puis jamais me lasser de benir cette Providence adorable , qui me fait voir du port la tourmente , dont tant d'esprits sont agitez. Quelle grace pour moy toute extraordinaire , de me voir à l'abry de tant de maux , dont tant de personnes sont affligées ! Par quel moyen ay-je pû meriter , avant la

qui ne flate point. Ch. II. 173

creation de toutes choses , que ce
souverain Createur m'ait tiré des
abysses du neant pour me don-
ner l'Estre ; & un Estre encore
de Grace , me faisant naistre dans
un Siecle d'or , dans un Royaume
Chrestien , dans une Ville Catho-
lique , pour estre instruit & élevé,
comme j'ay esté dans la seule Reli-
gion , où l'on peut trouver son sa-
lut , & avec tous ces bien-faits
encore, m'élever au dessus des ten-
tations de la pauvreté & de la mi-
sere ?

Ne sont-ce pas des faveurs tou-
tes pures , qui demanderoient le
terme d'une Eternité à cet Eter-
nel , qui me les a départies , pour
pouvoir parvenir à quelque peti-
te reconnoissance ? Le plus mise-

nable du Monde , en quoy differe-
roit-il de moy pour le merite d'une
partie de ces mesmes graces qu'il
ne possede pas , puis qu'avant le
temps , luy & moy n'estoient rien
du tout , & que de toute Eternité
Dieu m'en a fait present , dans sa
prescience , plutôt qu'à luy ?

Il faudroit au moins que depuis
le premier moment que je suis ca-
pable de raisonner , j'eusse em-
ployé tous ceux de ma vie passée
en la meditation continuelle de
tant de bien-faits, dont je ne sçau-
rois trouver la raison qu'en trou-
vant le fond des abysses de cette
misericorde infinie , à laquelle je
demeure infiniment obligé. Et en
un mot , pour venir au point , ne
dois-je pas , dans la venue de cette

qui ne flate point. Ch. II. 175
preferance, cōtribuër de tout mon
pouvoir au secours de celuy-là
mesme qui ne possède pas tout
mon bon-heur, afin d'en meriter
au moins une partie, sous la fa-
veur des merites de ce grand Dieu,
qui seul donne le prix aux bonnes
actions que sa grace me fait faire?
Puis-je refuser d'estre charitable
à celuy qui ne me demande du
bien que pour me rendre digne de
celuy que j'ay receu du Ciel? I'au-
ray toutes choses à souhait dans
mes plaisirs, & la Mort mesme
sera sourde à ces plaintes au plus
fort de ses peines: neluy donne-
ray-je pas quelque sorte de con-
solation, ou par devoir, ou par pi-
tié, y estant obligé par de tres-
puissantes raisons?

Grands du Monde , vous estes plus miserables que les miserables mesmes au milieu de vos felicitez, si le recit de leurs maux ne vous donnent quelque atteinte. Vous avez les richesses par dessus eux ; mais Dieu ne vous les a données que pour soulager leur pauvreté ; aussi bien , quoy qu'elles soient à vous , elles prendront congé de vous à la veille de vostre départ, & si vous en emportez quelque chose , ce ne sera que les interests de ce que vous leur aurez presté.

Grands du Monde , que vostre sort est digne de compassion , plutôt que d'envie , si vous n'avez d'autre Paradis que celui de vos richesses !

Grands

qui ne flatte point. Ch. II. 177

Grands du Monde, que la source de vos contentemens tarira bien-tost , si vos seuls trefors l'ont fait naistre !

Grands du Monde , que vos prosperitez seront de courte durée, quand un siecle en termineroit le cours , puis qu'à la fin du terme il faut mourir éternellement ; mais mourir dans une peine tousjours vivante. Representez-vous souvent ces importantes pensées & tournez le fûillet pour en lire d'autres.

Quand je pense au grand nombre des Empereurs, des Roys, des Princes, des Seigneurs, qui ont gouverné le Monde, & des batailles qu'ils ont données , pour sa conqueste, depuis le moment de sa creation,

M

je demeure tout confus, ne pouvant trouver ny bornes ny mesure en cette pensée. Combien de divers maistres pourroit-on s'imaginer que le Monde a eu, & combien de fois encore il a esté conquis, partagé en divers Empires, en divers Royaumes, & en autāt de Seigneuries ? Or le monde a tousjours demeuré en mesme place, & toujours le mesme ; mais ses Empereurs ses Roys, ses Princes & ses Seigneurs se sont évanouïs l'une à la suite de l'autre : & toutes leurs conquestes ne leur ont jamais servy que de sujets de passe-temps, puis que tous leurs combats & toutes leurs batailles n'avoient autre prix de victoire que la mesme terre où leur gloire & leurs corps demeurent

qui ne flate point. Ch. II. 179
également ensevelis.

O le beau jeu d'enfant, de s'amuser à conquérir un petit point, dans les limites duquel tout l'Univers est renfermé ! Demandons à Alexandre qu'est-ce qu'il a fait du butin de sa conquête, apres avoir tout emporté, il n'a rien eu; & de luy-mesme, il ne nous en reste rien encore. Ambition, voila le revers de ta medaille.

Seigneur, conservez-moy toujours, s'il vous plaist cette humeur, où je me trouve maintenant de mépriser toutes les choses du Monde, & luy-mesme avec passion. Donnez-moy un cœur volage & inconstant, afin qu'il change sans cesse d'amour, jusques à ce qu'il soit assujetty sous le doux Empire

M. ij

de la vostre. Rendez, rendez encore mon esprit inquiet jusques à ce qu'il ait trouvé son repos en vous seul, puis que les fondemens en sont inébranlables. Je donneroie pour rien toutes les pretentions que j'ay sur la Terre, n'y pretendant rien du tout. Le Ciel est mon but & ma visée.

Comment estoit-il possible que la gloire de tous ces braves Romains pût parvenir au point, où la Renommée de Rome mesme n'asceu atteindre? Quelle folie! ils cherchoient l'Immortalité dans l'inconstance des Siecles, où la Mort seule estoit en regne: car ils assistoient tous les jours aux funeraillies de leurs compagnons de renommée, & apres avoir veu leurs

qui ne flate point. Ch. II. 181

corps reduit en cendre , ils contemploient encore d'un mesme œil leurs ombres, je veux dire leurs statues metamorphosées en poudre, & leur reputation servoit de vent pour les emporter dans un nombre infiny d'abîmes , puis que comme le vent , n'estant autre chose , elle s'enfuyoit avec ces Monceaux de ruines , si loin des yeux de la memoire , qu'à la fin on n'y pensoit plus.

En effet, tous les grands hommes du Monde voyoient enterrer à chaque moment l'esperance de ce vain honneur, dont leur ambition estoit tousjours en peine de faire la conquête , & pas un pourtant ne rebroussoit chemin , comme s'ils tiroient vanité de leurs erreurs , on

M iij

que la folie en fût hereditaire.

Cesar avoit veu mourir Pompée, & avec luy toute la gloire de son renom. Pompée avoit veu ensevelir dans le tombeau du Temps & de l'oubly, la renommée de ce grand Scipion, dont la valeur plus redoutable que la foudre, avoit fait trembler la Terre si souvent : Scipion à son tour avoit veu l'Epitaphe que le desespoir, la honte & le malheur avoient gravé en lettres d'or sur la sepulture d'Annibal: Et Annibal avoit pû apprendre à connoistre l'inconstance de son siecle, avât que d'en faire l'épreuve, dans les infortunes & dans les miseres qui sont inseparables de nostre condition, & toutesfois ils ont tous bronché l'un apres l'autre à une

qui ne flate point. Ch.II. 183

mesme pierre d'achopement.

Je ne suis pas venu en Perse, à la conquête des tresors, disoit Alexandre à Parmenion, prends toutes les richesses, & laisse m'en toute la gloire. Mais apres avoir bien calculé, tous deux ensëble, ils n'ont rien eu du tout. Ces richesses ont demeuré dans le Monde à qui elles apartenoient en propre, & cette vaine gloire a veu mourir son amant, sans se laisser jamais voir. De sorte qu'apres tant de conquêtes, les vers ont conquis ce grand Monarque, & comme le fumier de ses cédres n'a point de raport avec ce nom si fameux d'Alexandre, qu'il portoit autresfois, on n'ose parler de ce qu'il a esté, voyant ce qu'il est à cette heure: je veux dire

M iij

que ses Miseres presentes effacent
tous les jours le souvenir de ses
Grandeurs passées.

Eprits ambitieux , quand vous
conquerriez mille Mondes, comme
celuy-cy, vous n'en seriez pas plus
riches pour toutes ces conquestes:
la Terre est tousjours Elle mesme,
elle ne change jamais de nature,
tous ses honneurs ne valent pas
une seule larme de repentance,
toute sa gloire n'est point du prix
d'un soupir de contrition : le veux
que le bruit de vostre Renommée
se fasse entendre aux quatre coins
de l'Vnivers, celle de Saladin qui
en a fait le tour, ne l'a pû exempter
des malheurs de la vie, ny des miseres
de la mort. Apres avoir renfermé
dans ses coffres toutes les ri-

qui ne flatte point. Ch. II. 175
chesses de l'Orient, il s'est trouvé si
pauvre encore, qu'à peine a-t'il pû
emporter avec luy, une seule che-
mise.

Embaumez l'air que vous respirez
de mille senteurs: mangez l'or, cou-
chez dans l'Yvoire, nagez dans les
Grandeurs, & qu'enfin toutes vos
actions n'éclatent qu'en magnifi-
cence, le dernier moment de vostre
vie sera le luge de tous ceux qui
l'on précédé: vous ne sçauriez dire
en mourant de quel prix est cette
vaine gloire du Monde, dont vous
avez esté idolâtres; & apres vôtre
mort, vous ressentirez les peines
d'un regret éternel, n'ayât plus l'oc-
casion de vous repentir utilement.

Croyez-moy, tout n'est que va-
nité, honneur, gloire, richesse,

louïange, estime; tout cela n'est que fumée durant la vie, & rien du tout apres la mort. Les Grands du Monde, ont fait un peu plus de bruit que les autres en passant; mais ce bruit a cessé, leur lumiere est éteinte, leur memoire ensevelie, & si l'on parle d'eux encore quelquesfois, on répond par un branlement de teste qu'on n'en doit plus parler, pour marque que le Temps en a imposé des loix de silence. Cherchez vostre gloire en Dieu, & vostre honneur dans le mépris de celui de la Terre, si vous voulez eterniser vostre renommée dans l'Eternité des siècles. Je n'ay rien à vous dire apres ces veritez.

qui ne flatte point. Ch. III. 187



L E M I R O I R

qui ne flatte point.

CHAPITRE III.



Le beau triomphe que
celuy de la Mort! ô la bel-
le victoire que celle de
nous mesmes ! Vous
voyez comme ce grand
Monarque triomphe aujourd'huy
de cette superbe triomphante: apres
avoir heureusement vaincu ses
passions, il entre dans son Empire
par la porte du Tombeau, afin de
regner durant sa vie, comme un

homme qui meurt à tous momens.
Il celebre luy-mesme ses funeraill-
les , & se fait traîner en triomphe
dans sa sepulture , pour apprendre
à mourir generalement. Quelle
gloire , d'imposer des loix à celle
qui les donne à tout le Monde !
Quel courage d'attaquer & de com-
batre celle à qui personne n'a sçeu
resister encore ! & quelle force de
dompter celle-là mesme qui ne flé-
chit jamais ! avec quelle voix peut-
on chanter dignement les merveil-
les de cette victoire ? Ce n'est pas icy
le triomphe d'Alexandre, lors qu'il
fait son entrée dans Babylone ,
monté sur un char aussi riche que les
Indes, & plus éclatans que le Soleil.

On ne voit en celuy-ci d'autre
richesse que celle du mépris qu'on

qui ne flate point. Ch. III. 189
en doit faire, n'y d'autre éclat que
celuy de la Vertu.

Ce n'est point le triomphe de
Cesar, lors qu'il se fit traîner au
Capitole par quarante Elephans,
apres avoir gagné vingt-quatre
batailles. On ne voit en celuy-cy
qu'une pompe funebre; mais si
glorieuse, que la Mort mesme y
sert de trophée.

Ce n'est pas le triomphe d'Epa-
minondas, où l'éclat de la magni-
ficence faisoit honte à celuy du
jour, quoy qu'il en fut luy mesme
le flambeau. Les merveilles qui
paroissent en celui-cy, portent le
deuil de la Mort de celles du Mon-
de, puis qu'il ne se peut rien voir
de plus admirable.

Ce n'est pas le triomphe d'Aure-

lian , où toutes les Graces sont menées en servitude , avec la Reine Zenobie. On ne voit point d'autre captif en celuy-cy que le Monde , avec toutes ses Vanitez , & sa défaite est la plus riche couronne du vainqueur.

Ce n'est pas le triomphe de cette pompeuse Reine d'Egypte , entrant dans la Ciicle , où elle se fit admirer dans une Galere , dont jamais homme ne sceut dire le prix : on ne contemple en celuy-cy que l'industrie plus que mortelle d'un seul pilote; puisque du milieu des orages & des tempestes du Monde , il rameine heureusement au port le Navire de sa vie , quoy qu'il ne soit qu'en chemin de s'en aprocher.

qui ne flate point. Ch. III. 191

Enfin , ce n'est pas le triomphe de Sesostris , dont quatre Roys trainoient le superbe chariot : les passions sont seules esclaves de celuy-cy , & comme la Mort y paroist vaincuë , l'honneur en demeure immortel , aussi bien que le nom du Triomphant.

Redisons donc encore, ô le beau triomphe que celuy de la Mort ! ô la belle victoire, que celle de nous mesmes ! l'unique moyen de se vaincre , c'est d'ensevelir son ambition, avant qu'on ensevelisse son corps , & de preparer soy-mesme son Tombeau , afin que le souvenir continuël du trépas , serve de temperament , & de moderation aux delices de la vie.

On lit de Paul Emile, que reve-

nant à Rome tout chargé de Lauriers , apres la fameuse victoire des Perses , il y fit son entrée de Triomphe avec tant de pompes & tant de magnificences , que le Soleil s'éleva plusieurs fois avec ce dessein d'en contempler les merveilles.

Pompée voulant étaler au jour, tous les superbes presens que la Fortune luy avoit faits en ses dernieres conquestes , entra pour la troisième fois en Triomphe dans la ville de Rome , où le bruit de sa valeur fit autant d'Idolâtres que d'Admirateurs , gagnant les Cœurs , & conquerant les Amies aussi bien que les Royaumes & les Provinces : Il semble que la gloire qui l'accompagnoit en cette actiō,
eût

qui ne flate point. Ch.III. 193

eut ce defaut , de ne pouvoir estre dignement connuë de ceux-mesmes qui en avoient esté les témoins, comme surpassant de beaucoup tout ce qu'on en pouvoit dire.

On voyoit marcher devant son char de parade un Eschiquier, composé de deux pierres precieuses, dont la beauté les mettoit hors de prix: Mais toutesfois, il me semble que leur éclat eût esté à son jour, si par un sentiment de prevoyance , touchant l'inconstance de sa Fortune , il eût fait graver dessus l'Histoire de ses malheurs. On admiroit ensuite une statuë de la Lune , sous le nom de Diane : je m'étonne que cet image de changement & de vicissitude , ne luy

N

fit prévoir le détour de cette rouë:
Je veux dire, l'orage qui devoit
succeder au calme de son bon-
heur. Il faisoit porter encore un
grand nombre de vases d'or, sans
penser jamais que la Mort en rem-
pliroit bien-tost une partie du fu-
mier de ses cendres. Vne monta-
gne toute d'or aussi se faisoit voir
ensuite, sur laquelle il y avoit tou-
te sorte d'animaux, & beaucoup
d'arbres de mesme matiere; & cet-
te montagne estoit entourée d'une
vigne, dont l'éclat doré ébloüissoit
les yeux de tous ceux qui en con-
temploient les merveilles. Ce su-
perbe triomphant estoit l'Orphée,
qui au son de la Lyre de sa renom-
mée attiroit cette montagne, ces
animaux, ces arbres, cette vigne;

qui ne flate point. Ch. III. 195

mais comme Orphée aussi la Fortune le destinoit en proye à la fureur des Bacchantes, je veux dire, des Eunuques, qui devoient le mettre à mort. Trois statuës d'or, celle de Iupiter, celle de Mars, & celle de Pallas venoient apres: c'estoient ses Dieux, & sa Déesse: quel secours pouvoit-il attendre de ces Divinitez, qui ne subsistoient qu'en leurs statuës, & dont le portrait n'avoit point d'original: On admiroit encore trente guirlandes d'or & de perles; mais ces Couronnes estoient trop pesantes pour sa teste; d'où vient qu'elle succomba sous le faix. Vne Chapelle d'or suivoit apres, dediée aux Muses, sur laquelle il y avoit un grand Horloge de pareille matiere, &

N ij

comme l'aiguille tournoit tous-
jours , ne devoit-il pas considerer
que l'heure de son Triomphe com-
mençoit à passer , & que celle de sa
deffaite sonneroit bien-tost , sui-
vant les loix de vicissitude , où le
Destin a assujetty toutes choses ?
Sa statuë d'or, enrichie de diamans
& de perles , dont luy-mesme ne
sçavoit pas le prix , non plus que
celuy qui les avoit mis en œuvre,
marchoit en son rang : & à la fin
cet ombre fut plus heureuse que
son corps , comme n'ayant jamais
esté attaquée que par le Temps , là
où l'autre fut vaincu par le mal-
heur. Le grand Pompée paroif-
soit assis sur le mesme Trône , où
la Fortune imposoit ses loix à tout
le Monde ; car le char de son

qui ne flate point. Ch. III. 197

triomphe estoit si superbe en richesses, si magnifique en rareté, si éclatant en merveilles, toutes nouvelles, & non jamais veuës, que le ravissement surprenoit les esprits, les élevant tout à coup del'admiration à l'extase, sans leur donner le loisir de faire reflexion sur toutes ces veritez; mais ce char de triomphe rouloit tousjous; & quoy que le Triomphant demeurast assis en sa place, sa bonne Fortune rouloit de mesme; de sorte, qu'en allant au Capitole, il s'approchoit peu à peu du rivage, où sa vie & son bon-heur furent également ensevelis.

Enfin, pour comble de gloire, on lisoit en lettres d'or les noms propres des conquestes qu'il avoit

Nij

faite. Le Royaume du Pont, l'Armenie, la Capadoce, la Paphlagonie, la Medie, la Colchide, les Hiberiens, les Albaniens, la Size, la Cilicie, la Mesopotamie, la Phœnicie, la Palestine, la Judée, l'Arabie, & les Corsaires de toutes les Mers : Qui peut se comparer à ce superbe vainqueur ? & toutes-fois, le diray-je ? Apres avoir conquis & subjugué la plus grande partie de la Terre, la Fortune ne luy permet pas seulement d'expirer dessus, & la Mer plus infidelle encore, luy prepare le naufrage au milieu du port.

Quel rapport, & quelle convenance peut-il y avoir maintenât de ce triomphe si somptueux, si superbe, & si magnifique, avec celuy-

qui ne flat point. Ch. III. 199
cy, dont je vous fais voir l'Image,
où la Bassesse, l'Humilité, & la
Misere tiennent le premier rang,
& occupent les plus hautes places.
La difference en est grande verita-
blement: Mais toutesfois cette in-
égalité est glorieuse, puis qu'elle
emporte avec soy le prix de la ver-
tu, dont Pompée a méprisé la con-
queste: Il faisoit admirer en son
trionphe la beauté de ces deux
grandes pierres precieuses: mais
les pierres de marbre qui paroif-
soient en celuy-cy, estoient d'une
autre estime, parce que la pruden-
ce les mettoit hors de prix, en les
mettant dans l'employ où elle les
avoit destinées. Que s'il expose en
veüe des vases d'or, des monta-
gnes, des animaux, des arbres, des

N iiij

vignes , & des statuës de mesme
matiere : Ce cercueil couvert de
noir , qui sert d'ornement à cette
pompe funebre , contient beau-
coup plus de tresors encore , puis
que le mépris de tout ensemble y
est gravé dedans. Il faisoit parade
de sa statuë d'or enrichie de per-
les , & ce Monarque tire vanité de
n'en avoir point , faisant voir dans
le portrait de soy-mesme , l'origi-
nal de ses miseres. Ce superbe
vainqueur avoit mille guirlandes,
& autant de Couronnes d'or , pour
un nouveau Trophée , & celuy-cy
se couronne de Cyprés , durant sa
carriere , pour meriter les Palmes
qui l'attendoient au bout. Enfin,
Pompée est l'Idole des cœurs &
des Ames , & son Char de triom-

qui ne flate point Ch. III² OI

phe sert d'Autel , où il reçoit les vœux & les sacrifices de tout le Monde : & celuy-cy au lieu de faire des Idolâtres durant le regne de sa Grandeur, s'immole soy-mesme à la veüe du Ciel & de la Terre: Mourant desja dans ses funeraillies, & se laissant comme ensevelir par l'objet continüel qui luy demeure , & de la Mort & du Tombeau. Que si Pompée se vante une dernière fois , d'avoir conquis un nombre infiny de Royaumes , ou tout le Monde ensemble : Celuy-cy n'ayant jamais eu d'autres ennemis que ses passions , n'a point recherché d'autre gloire que celle de les vaincre , & dans leur défaite on se peut dire vainqueur des vainqueurs; car les Cou-

ronnnes de ce Triomphe ne craignent point le hâle du Soleil, ny l'inconstance des Siecles. Il faut passer plus outre.

Isidore & Tranquille assurent, que pour remporter la gloire du Triomphe, il falloit vaincre cinq mil de ses ennemis, ou gagner cinq victoires, comme on dit de Cesar. Il falloit encore le consentement du Senat, & le vainqueur devoit estre vestu de Pourpre, & couronné de Laurier, tenant un sceptre à la main; & de la sorte, il estoit conduit dans le Capitole de Jupiter, où quelque fameux Orateur faisoit le Panegyrique de ses proüesses.

Quelle plus belle allegorie pouvons-nous faire de ces veritez

qui ne flate point. Ch. III. 203
prophanes, que celles de la Victoire
que nous devons emporter sur
nos sens, dont la défaite est neces-
saire à nostre Triomphe: ce sont
les cinq victoires qu'il faut ga-
gner, si l'on veut acquerir des tro-
phées, dont la gloire ne relève, ny
du Temps, ny de la Mort.

Ce consentement du Senat est
l'autorité de nostre Raison, qui
seule donne le prix, & l'estime à
nos actions; & c'est d'elle que nous
pouvons aprendre les moyens,
en luy obeissant de commander
à nos passions: & par la conqu-
este de cet Empire, triompher de
nous mesmes, qui est la plus belle
victoire du Monde.

Ces Sceptres & ces Couronnes,
sont autant de marques de Sou-

veraineté qui nous demeurent en propre , apres avoir assujetty tous ces fiers ennemis. Le Ciel est ce Capitole , où nos bonnes œuvres nous conduisent en triomphe , & où la voix des Anges sert d'Orateur , pour publier la gloire de nos Armes, dont la renommée demeure éternelle.

Ces grands Capitaines Romains qui faisoient l'amour à la Vertu, sans la connoistre , ont recherché l'honneur & la gloire dans la défaite de leurs ennemis : mais ils n'en ont jamais sçeu trouver mesme les ombres , comme estans inseparables de leurs Corps : d'où vient qu'ils en ont formé de diverses chimeres , pour repaistre leur fantaisie trop avide de ces objets

qui ne flatte point Ch. III. 205
trompeurs. Ce n'est pas que la gloire ne consistast à vaincre; mais c'estoit leur ambition, qu'ils devoient combattre, puis qu'elle leur déroboit tousjours l'honneur du Triomphe.

Quel honneur eût remporté Cesar, quand il eût joint à ses trophées celui de la servitude de Cleopatre? il eût fait voir une Reine captive, qui l'avoit autrefois assujetty sous son Empire. Si le sort de la guerre luy avoit acquis cette Princesse; le sort de l'amour l'avoit livré luy-mesme entre ses mains; de sorte que la mort de Cleopatre immortalisa la gloire de Cesar.

Asdrubal, selon Justin, triompha quatre fois dans Carthage; mais ce

fameux Theatre d'honneur, où la gloire mesme avoit paru si souvent sur son Trône, sert à la fin de trophée à un nouveau vainqueur: De sorte qu'il en a enseveli tout à coup la memoire, avec le nom de ceux qui avoient représenté le personnage de triomphant.

Aujourd'huy Memphis est triomphante, & demain cette Superbe est reduite en servitude: aujourd'huy le bruit de sa gloire fait trembler tout le Monde; & demain les passās la cherchent de son propre terroir, & ne la trouvent pas: ô le beau Triomphe! ô l'épouvātable défaite!

Quels détours continüels de rouē! Marcellus se fait voir au point du jour, sur un magnifique Char de Triomphe, & au couchant du mes-

qui ne flate point. Ch. III. 207
me Soleil, sa gloire & sa vie termi-
nent également leur carrière. Je
veux dire qu'en un clin d'œil, la
Fortune luy oste toutes les couron-
nes de Laurier, qu'elle luy avoit
données, & ne luy laisse en mou-
rant, que le regret & la honte d'a-
voir trop vécu

Marius triomphe diverses fois;
mais de quels orages n'est point
accueillie la Navire de sa Fortune?
Le voila maintenant élevé sur le
plus haut Trône de l'Honneur:
mais si vous tournez la teste un
moment, vous le verrez en che-
mise ensevely sous la bouë d'un
Cloaque, où la lumiere du jour
l'importune, ne pouvant souffrir
que le Soleil soit témoin de ses
malheurs: Le voila, dis-je, dans

un comble de Grandeur & de Souveraineté, dont l'éclat ébloüit tout le Monde ; mais attendez un moment , & vous entendrez l'Arrest de mort qu'on luy prononce.

Que le triomphe de Luculle fut pompeux & celebre ! il y fit admirer la magnificence de cent Galeres toutes armées par les proïes. Mille chariots chargez de picques , de halebardes , & de corselets , dont le bruit du choc resonnoit si haut, qu'il effrayoit les Admirateurs, quoy qu'ils celebraßent la Feste de sa Victoire. Le nombre des vases d'or , & des autres Ornaments de triomphe estoient sans nombre. La Statuë de Mitridates d'or massif de six pieds de haut, avec le pavois tout couvert de pierres,

qui ne flate point. Ch. III. 209

rieres , ser voit encore de nouveau trophée : & de cette gloire, tout le Monde en estoit adorateur ; car la renommée du vainqueur avoit fait diverses fois le tour de l'Univers.

Mais quelle honte apres tant de gloire : mais quelle infamie apres tant d'honneur? Luculle victorieux de tant d'Empires , se trouve à la fin assujetty sous celuy de ses plaisirs. Sa valeur a fait par tout des Esclaves , & ses passions l'ont mis du nombre : tellement qu'apres avoir rehaussé l'éclat de la beauté de Rome , par ses beaux faits-d'armes, dignes de l'admiration de tous les Peuples, il en ternit le lustre par ses excessives débauches. C'est en vain qu'on cherche Luculle triom-

Q

phant , puis qu'on ne le trouve plus que dans la défaite de sa reputation, à laquelle il survit , pour se rendre doublement misérable.

On lit d'Epaminondas , que retournant victorieux des Leuctres, il receut à regret le present de l'honneur du triomphe que le Senat luy avoit ordonné , apprehendant tousjours le détour de la rouë: d'où vient que le lendemain de sa feste , il prit le dueil , pour se preparer de bonne heure à souffrir le changement de la Fortune.

On remarque dans l'Histoire de Demetrius, qu'entrant en triomphe dans Athenes , le Peuple jettoit des fleurs , & un nombre infini de boules d'or dans les ruës, pour marque d'une publique Ré-

qui ne flate point. Ch. III. 211

jouissance ; mais quel signe de vicissitude & de changement pouvoit estre plus aparent que celuy que representent les fleurs , puis qu'il n'est rien de plus fresse en la nature qu'elles ? Ces boules faisoient voir aussi par leurs figure ronde & tousjours mouvante , que la gloire dont elles estoient le symbole & le hieroglyphique , ne pouvoit estre ferme , selon que la verité le publia bien-tost elle-mesme par un soudain changement , qui rendit déplorable le sort du vainqueur.

Considerez un peu sur ce mesme sujet quel détour a fait la boule de l'Empire , depuis que le premier Monarque la laissa cheoir en mourant. N'est-il pas croyable qu'elle a couru diverses fois toute

O ij

la Terre, & sa figure nous apprend avec l'inconstance, qui est naturelle & propre à toutes les choses créées, qu'elle roulera incessamment de l'un à l'autre Pole, sans s'arrester jamais, puis que son cœtre est de n'en avoir point; car tant que le Monde durera, la vicissitude continuelle en fera le fondement. Et quel moyen de trouver une assiete solide sur la Terre, qui soit à l'abry de l'inconstance, puis qu'elle regne souverainement & necessairement, comme estant essencielle à tout ce qui subsiste icy bas ?

Tertulien nous assure qu'au triomphe des Romains, il y avoit un homme à gages, qui crioit tout haut au triomphant : *Souviens-toy que tu es Homme.* Pline passe plus

qui ne flate point. Ch. III. 213

avant encore , & nous dit, qu'on avoit accoustumé de mettre un anneau de fer au doigt du vainqueur, en signe de servitude: comme si l'on eût apprehendé qui se fût échapé à soy-mesme par un excez de vanité dans ce comble d'honneur, où il se voyoit élevé au dessus de ses compagnons : & sur ce mesme sujet, un grand nombre d'Historiens ajoutent qu'au tour du chariot du triompant, il y avoit deux hommes, dont l'un portoit une teste de Mort , & l'autre l'Image d'un Paon , criant tousjours , *Souviens-toy que tu est Homme.*

Certes, la Vanité a de grandes prises sur nous , dés-lors que nous sommes élevez à quelque éminent degré d'honneur : & quoy que nos

O iij

teste soient celles-là mesmes des
Morts, comme mourans sans cesse;
& nos miseres ces Images de Paon,
qui ne se peuvent soutenir que sur
la laiddur de leurs pieds; l'aveugle-
ment est si grand, & cet amour
propre si extrême, qu'on en de-
meure ébloüi, pour estre trop
éclairé, & on devient esclave de
foy-mesme, à force de s'aimer avec
trop de passion. Les grandeurs &
les prosperitez ne se laissent jamais
posseder, que pour prendre en
mesme temps possession de nous-
mesmes: & comme elles ont des
apas pour nous charmer, & des
douceurs pour nous ravir: Il faut
implorer le secours de la grace, si
l'on veut s'échaper à leur agreable
Tyrannie, & rien que la fuite & le

qui ne flate point. Ch. III. 215
mépris ne nous peuvent donner des
armes , pour leur resister ; Reve-
nons tousjours au point.

Nous lisons de Iudas Machabée,
que retournant victorieux de Ga-
lilee , le peuple fut le conduire au
Temple , par un chemin tout ta-
pillé de fleurs.

Abraham , apres avoir vaincu
cinq Rois , fut receu en triomphe
dans Salem , nommée maintenant
Hierusalem.

Iudith, reçoit l'honneur du triom-
phe , par la défaite d'Holoernes, &
tout le Peuple de Bethulie , chargé
de Palmes , pour luy faire des Cou-
ronnes , s'écrie en sa faveur : voicy
la gloire de Hierusalem , & la joye
de toute sa Nation.

Ioseph se fait voir aussi en triom-

O iiii

phe sur le Char de Pharaon, lequel luy met son Anneau Royal au doigt, luy donne son collier, & le fait reconnoistre publiquement, pour la seconde personne d'Egypte.

David triomphe de Goliath, avec une magnificence digne de sa victoire, & les filles chantent à sa gloire : *Saül en a tué mille, & David dix mille.*

Mardochée triomphe à son tour, monté sur le cheval du Roy Assuere, & un Heraut publie ses loüanges, en ces termes : *Ainsi sera honoré celuy que le Roy voudra honorer.*

Tous ces triomphes sont dignes d'admiration, je l'avouë : mais celui de nous-mesmes est digne d'estonnement, comme ayans à com-

qui ne flatte point. Ch. III 217

batre nos passions, & consequem-
ment les plus doux ennemis du
Monde. Je dis les plus doux, puis
qu'ils ne se deffendent qu'avec des
armes, dont la blessure nous fait
souvent soupírer de joye, plútoít
que de douleur.

Certes, la victoire de la Raison
sur toutes les puissances de nos
Ames merite seule l'honneur du
tríomphe, & quelque avantage
qu'on remporte sur ses ennemis,
c'est tousjours estre vaincu, si nos
vices ne le sont pas. Je poursuis
mon dessein.

Ceux qui ont étably le Trône
de la Vertu, en ont jetté les fonde-
mens sur la ruine des passions, pour
nous témoigner qu'on ne pouvoit
estre Vertueux avec elles, & après

avoit tenté divers moyens à dessein de les vaincre, je n'en ay point trouvé encore de plus puissant que celui de la Meditation de la Mort: Que si quelqu'un en doute, l'expérience en est utile.

Comment est-il possible qu'un homme se laisse maistriser à une passion de vengeance, s'il songe à celle que ses crimes peuvent attirer à tous momens sur sa teste, comme estant à toute heure en estat de mourir? Il entendra tous les jours gronder à ses oreilles la foudre de la Justice Divine, par le bruit continüel de ses soupirs, qui l'avertissent des aproches du trépas. Quel courage peut-il avoir de se vanger, estant sur le point de souffrir le tourment d'une

qui ne flatte point. Ch. III. 219
vangeance éternelle ?

Vindicatif, veux-tu éteindre le feu de ta colere? taste-toy le poulx, & considere que cette petite fièvre lente, dont tu est agité, te conduit peu à peu dans la sepulture.

Qui scauroit estre ambitieux en songeant à la mort, puis qu'il faut tout quitter avec la vie ? Consultons le sort de ces esprits arrogans qui se sont amusez à conquerir les Grandeurs de la Terre. Quel a esté, enfin, leur partage au bout de la carrière ? Ils n'ont eu que des regrets inutiles d'avoir si mal employé leur temps, se trouvant aussi pauvres avec tous leurs tresors, que s'ils estoient nait les plus misérables du Monde. Ambitieux, veux-tu guerir du mal de ta passion ?



songe à toutes les heures du jour
que celle que tu entends sonner
peut-estre ta dernière.

Qui pourroit soupirer d'un
amour prophane apres un objet de
poussiere & de cendre , s'il pensoit
souvent qu'il n'est fait d'autre chose ,
& que cette matiere infectée &
corrompue ne cherche plus que les
abysses de la sepulture , pour s'y
cacher dedans son fumier ? En effet ,
qui voudroit donner en proye
sa chair aux plaisirs , s'il consideroit
que les vers en font desja leur
curée ? La meditation de la Mort
sert de temperament à toutes sortes
de delices , & si on est capable
d'amour en cette pensée , ce ne
peut estre que de son salut , puis
que l'objet en est éternel, & tout le

qui ne flatte point. Ch. III. 221

bien du Monde perissable. Amans infortunez cherchez le soulagement de vos passions impudiques dans l'Anatomie du sujet, dont vous estes idolâtres, assistez à sa mort, songez à la vostre, & vous voila gueris.

Quel Mauvais-Riche auroit de l'amour pour ses tresors, s'il consideroit que la Mort les luy dérobe tous les jours, en le faisant mourir sans cesse, & qu'à la fin du terme de sa vie, il n'emporte rien que le bien, on le mal qu'il a fait, pour en estre recompensé ou puni; mais d'une gloire ou d'un supplice, dont l'Eternité seule doit terminer la durée? Avarès, l'unique moyen de ne l'estre plus, c'est de faire celebrer vos funerailles par vos pen-

sées, & songer souvent, non pas au compte de vos richesses; mais à ce-luy que vous devez rendre un jour de leur jouissance, puis que vostre salut en dépend.

Qui feroit enfin, son Dieu de son ventre, recherchant, avec passion toutes les délices qui peuvent char-rouïller les sens du goust, s'il se representoit les miseres du corps qu'il prend tant de peine à nourrir, & la rigueur des loix inviolables qui destinēt sa proye aux vers, & le reste du fumier aux vents? Cette consideration feroit capable de luy faire perdre l'apetit & l'en-vie à mesme temps de nourrir si delicatement sa carcasse. Ames toutes de chair, comme ne vous repais-sant d'autre chose, il n'est point

qui ne flate point. Ch. III. 223

d'invention pour changer de nature que celle de vous ouïr mourir par le bruit de vos soupirs de vous voir mourir par les rides qui naissent tous les jours sur vos visages, & de vous sentir mourir par ces battemens de pouls, qui marquent cette fièvre continuë, dont vous estes mortellement atteints. C'est un remede éprouvé, & l'experience n'en est point dangereuse.

Ne peut-on pas soutenir avec beaucoup de raison, que la seule pensée de la mort est capable de guerir nos Ames du mal de leurs passions, en leur donnant, & le moyen & la force de triompher d'elles-mesmes ? Que si vous en desirez voir un exemple, representez-vous celui que je vous ay

proposé au commencement du Chapitre. Quelle merveille! qu'un grand Monarque qui peut tenir à gage la volupté dans sa Cour avec toutes les delices qui l'accompagnent, celebre luy-mesme ses funerailles au milieu de sa carriere, commençant à regner par la fin de son regne, puis que l'objet luy en est tousjours present devant les yeux: Ses passions l'attaquent; mais il les combat: elles luy livrent le combat; mais il les mene en triomphe & les ensevelit toutes ensemble dans le Tombeau qu'il se fait preparer. Considérez un peu la Gloire qui reluit en cette Action.

On lit des Roys d'Arabie, qu'ils triomphoient sur des Dromadaires:
des

qui ne flate point. Ch. III. 225

des Roys de Perse, sur des Elephans:
de ceux de Thrace, sur des Taureaux:
des Romains, sur des chevaux : Et
l'on remarque toutesfois de Neron
qu'il se fit traîner en triomphe par
quatre Iumens hermaphrodites, Ca-
mille par quatre Chevaux blancs,
Marc-Antoine par quatre Lions, Au-
relian par quatre Cerfs, Cesar par
quarante Elephans, & Eliogabale par
quatre Chiens.

Les Poëtes nous assurent encore
que le char triomphant de Bacchus
estoit traîné par des Tygres, celui de
Phaeton par des Poissons, celui de
Thetys, par des Dauphins, celui de
Diane par des Cerfs, celui de Venus
par des Cygnes, celui de Junon par
des Paons.

Tous ces objets de pompe, & de ma-
P.

gnificence , dont les Histoires & les Fables veulent éterniser la vanité, n'ont fait que passer pourtant , & quoy que le souvenir nous en demeure, c'est une memoire de Chimere & de Phantôme, puis qu'elle ne nous presche que la ruine & le neant de ce qui a esté autresfois. O le beau Char que celuy de nous-mesmes, lors qu'il est traîné par les passions esclaves & assujetties sous l'Empire de la Raison! Il n'est rien de si glorieux, il n'est rien de si magnifique: car ces Dromadaires, ces Elephans, ces Taureaux, ces Chevaux, ces Iumens, ces Lions, ces Cerfs & ces Tygres, ne sont que des bestes brutes qui en traînent le plus souvent d'autres, comme se laissant emporter à la vanité, qui seule les reduit à cette brutale servitude. Tour-

qui ne flatte point. Ch. III. 227
nons vilage d'un autre costé.

Sabéllicus en ses Enneades , nous veut persuader que les Chrestiens d'Ethyopie portoyent en leurs Processions de grands vases pleins de cendre, pour faire voir la fragilité de nostre nature; mais ne pouvons-nous pas dire avec trop de raison, que nous sommes des vases de Terre pleins de cendre ? Et quel objet plus sensible se peut-il presenter devant nos yeux pour voir la verité de nos miseres, que celui du nous-mesmes ? La Terre nous produit , c'est elle qui nous sert de Nourrice & de Sepulture encore, comme si elle estoit honteuse que le Soleil prêtast sa lumiere à nos malheurs.

Faisons donc tous les jours des Processions mortuaires, & visitons à tou-

P ij

te heure de pensée nostre tombeau;
comme le lieu où nos corps doivent
faire une si longue demeure. Cele-
brons nous-mêmes nos funerailles &
invitons à cette pompe funebre
l'Ambition, l'Avarice, la Colere, la
Luxure, la Gourmandise, & toutes
les autres passions, dont nous pou-
vons estre atteints, afin de les vain-
cre par nostre propre défaite: car dés-
lors qu'on rend les armes à la medi-
tation de la mort, la Raison com-
mande aux sens, tout obéit à ce sen-
timent de fragilité & de foiblesse,
comme à une maladie incurable: Les
plaisirs peu à peu nous abandonnent,
les douceurs de la vie nous semblent
ameres: & nous ne trouvons plus de
repos qu'en l'esperance de celuy que
la verité mesme nous a promis apres

qui ne flate point. Ch. III. 229
tant d'inquietudes.

Esprits superbes , foyez spectateurs
de cette pompe funebre, que ce grand
Monarque celebre aujourd'huy: il in-
vite le Ciel & la Terre à ses funeraïl-
les , puis qu'en leur presence il ac-
compagne son image dans le tom-
beau: je veux dire que le corps y con-
duit son ombre & l'originale por-
trait , en attendant que la metamor-
phose se fasse des uns avec les autres.
O la glorieuse action , où le vivant
tire desja vanité de paroistre mort,
mourant tous les jours par envie, au-
si bien que par necessité! ô la glorieu-
se action , où le triomphant tire sa
gloire de l'aparence de sa défaite ! ô
la glorieuse action, où tout l'honneur
gist au mépris du Monde ! ô la glo-
rieuse action , où les Couronnes de

P iij

Cyprés disputent aujourd'huy la prééminence avec celles des Lauriers, & des Palmes ! ô la glorieuse action, où le vainqueur subissant les Loix de la Nature, s'éleve au dessus d'elle, faisant admirer sa puissance de sa foiblesse volontaire ! Je m'engage trop avant.

Herodote remarque que la Reyne Semiramis fit ériger son sepulchre sur les avenuës de la principale porte de la Ville, afin que ce funeste objet de misere, servist de maistre d'Echole aux passans, pour leur apprendre l'art de se conuoistre. O la belle leçon que celle que les tombeaux nous peuvent faire ! ô la belle science que celle qu'ils nous enseignent !

Strabon témoigne que les Perses faisoient des sifflets des ossemens des

qui ne flate point. Ch. III. 231

morts , dont ils se servoient aux fins , afin que la triste harmonie qui en sortoit temperast l'excez de leur joye. Mais ne pouvons-nous pas dire que nos poulmons sont ces sifflets, & que nos funestes soupirs qui en produisent l'harmonie , sont capables de moderer la violence de nos contentemens ? Chose étrange ! tous les objets animez qui sont affectez à nos sens, portent l'image du trépas, & nous ne pensons jamais qu'à la vie. Nos yeux ont beau tourner leurs regards de tous costez , tout ce qui a vie, meurt devant eux , & tout ce qui n'a point vie , s'enfuit devant eux-mêmes. Nos oreilles ne scauroient estre charouïllées que de la douce harmonie des voix, des instrumens , des tambours , ou des trompettes ; mais ces

P iij

vois sont des Orgues animées des soufflets, dont le vent emporté se perd, quand le mouvement cesse, & voila le défaut de la vie.

Les instrumens ont beau resonner delicieusement, leur melodie est toujours funeste à l'esprit, quand il pense qu'elle procede de boyaux de bestes mortes, que l'art a mis en œuvre. Les Tambours estant de mesme nature, ne scauroient produire que de semblables effets; & les Trompettes soupirent tousjours à nos oreilles, puis qu'elles ne se font entendre que par la violence d'un vent de soupirs.

Nostre goust ne scauroit assouvir la faim de son appetit que des choses mortes, ou inanimées, & tous nos autres sens sont sujets à la mesme necessité. De sorte que la Mort nous en-

qui ne flate point. Ch. III. 233

vironne de tous costez , quoy qu'elle nous possede en propre, & toutesfois nous n'y songeons que dans les agories, comme si nous aprenions en ce dernier instant , que nous sommes mortels, & que l'experience que nous en faisons , fut la seule leçon que la Nature nous ait donnée.

Seigneur, rendez-moy capable, s'il vous plaist, de cette science qui me peut apprendre l'art de me connoistre, afin que cette connoissance me represente tousjours la verité de mes miseres. Faites que je me voye, que m'entende, que je me sente mourir à chaque moment; mais que je le voye des yeux du cœur, que je l'entende des yeux de l'Ame, & que je le sente d'un sentiment de conscience, pour y trouver mon repos & mon salut. Je

ſçay bien que la Nature porte inceſſamment le deüil de la mort de ſes ouvrages, eſtans devorez à toute heure par le Temps, & que de la ſorte, je ne puis rien voir que de funeſte; mais pourtant je demeure inſenſible à l'horreur de ces objets: Et quoy qu'ils ſoient épouvantables, mon eſprit n'en eſt point effrayé. Rendez, rendez-le donc timide, ſ'il vous plaïſt, juſques au point de me faire trembler en y penſant, puis que la penſée en eſt ſi importante, & ne permettez plus que je vive mourant, ſans ſonger à cette vie qui doit eſtre exempte de la Mort, & dont l'Eternité ſera les limites. Toutes mes envies ſe termine à celle-là, & tous mes ſouhairs aux vœux que j'adreſſe à voſtre bonté, pour voir un jour les effets

qui ne flate point. Ch. III. 235
de mes esperances.

O que le triomphe de nous-mesmes est celebre & glorieux ! Qu'on laisse les Lauriers & les Palmes à ces fameux vainqueurs de la Terre & de l'Onde: leurs couronnes se metamorphosent en poudre, leur renommée en vent, eux-mesmes en pourriture, & pour un surcroist de malheur, apres avoir conquis tout le Monde, ils meurent dans les miseres où ils sont nais.

Cyrus ne scauroit borner son ambition que de l'étenduë de l'Vnivers, & une simple Femme luy fait la loy, & met sa teste au rang de ses trophées. Arthomidez fait le Jupiter en terre, son portrait est la seule Idole de ses sujets, & un tour de rouë le porte en sacrifice sur le mesme autel qu'on avoit érigé à sa gloire. Sa vie

n'éclattoit qu'en triomphes , & sa mort en sa défaite , obscurcit jusques à la memoire de son nom. Tous ces superbes vainqueurs , dont l'Antiquité nous presche les merveilles , n'ont eu autre recompense de leurs travaux , que cette vaine pensée , qu'on parleroit un jour d'eux. Mais quelle félicité d'estre loué en ce Monde , où on est mort , & tourmenté en l'autre , où l'on est vivant ! Il m'importe fort peu qu'on parle de moy apres mon trépas : l'estime des hommes est de si petite importance, que je ne la voudrois pas acheter d'un seul desir seulement. Il faut chercher la reputation dans la pureté de la conscience, si l'on veut que la gloire en dure tousjours. La renommée d'un homme de bien est beaucoup

qui ne flate point. Ch. III. 237

plus grande que celle de Cesar & d'Alexandre : car celle-cy n'a pour fondement , que le terroir où elle a esté semée , & où les plus belles choses s'épanouissent , comme les fleurs ; mais où , comme les fleurs aussi , elles n'ont qu'un matin , & celle-là ayant pour assietel l'Eternité , elle doit estre la source de nos desirs , puis que mesme dans le sens de tous les Philosophes , l'objet anoblit la puissance : je veux dire que ne desirant , que comme Chrestien le Ciel , il nous demeure , à la fin pour nostre recompense.

Blondus , dans son traité de Rome la triomphante , met en conte trois cens vingt triomphes tous remarquables ; mais où sont maintenant toutes ces pompes , ces magnificences ,

ce nombre infiny de trophées, & mille autres ornemens, qui en rehaussioient l'éclat ? où sont, dis-je, ces vainqueurs ? où sont leurs esclaves, leurs idolâtres, ou leurs admirateurs ? Ces pompes n'ont fait que passer avec le jour qui les éclairoit de sa lumière. Ces magnificences se sont laissées voir, en fuyant tousjours. Ces trophées estans ceux-là mesme du Temps, son inconstance les faisoit évanouïr en un instant ; & tous ces autres ornemens ne faisoient parade que de leur vicissitude continuelle, comme d'un accident inseparable de leur nature. Ces vainqueurs n'en portoient que le nom, puis que la Mort les menoit en triomphe dans le temps mesme de leurs triomphes. Ces esclaves l'estoient des Miseres, plutôt que

qui ne flate point. Ch. III. 239

de la puissance absoluë de celuy qui leur donnoit la loy. Ces idolâtres ont esté immolez à la fureur des ans, qui ne pardonnent à personne: & ces admirateurs ont encouru le mesme sort que le Sujet qu'il admiroient. Tellement que de tout ensemble, ils n'en est resté qu'un foible souvenir, qui en vieillissant s'efface peu à peu de la memoire, & qui à peine subsistera dans l'imagination, pour estre enfin, dans les Fables. Voila l'anatomie de la gloire du Monde, voila le veritable portrait de son faux image: contemplez, meditez, & vous avoiez avec moy, que tout est plein de vanité.

Que le triomphe des Siecles est superbe & renommé? Que de trophées voit-on à leur char tousjours roulant?

Quels Vainqueurs ne sont pas au nombre de leurs sujets? Quelle puissance souveraine peut résister à leurs efforts? Quel nouveau triomphe que celui des ans! Qui pourroit tenir compte du nombre de leurs victoires & moins encore des esclaves, dont la Mort fait ses trophées? Quel triomphe encore, que celui des Mois, des Jours, des Heures & des Moments! representez-vous combien de Roys, de Princes & de Seigneurs meurent dans un siècle, en tous lieux du Monde, tous ces vainqueurs sont vaincus & menez en triomphe dans la sépulture. Chaque année fait sa conquête à part, elle livre le combat & emporte la victoire, sur tant & tant d'hommes, qu'à peine peut-on concevoir une vérité si funeste. Les mois,
les

qui ne flate point. Ch. III 241

les jours, les heures, & les momens
trionphent aussi chacun à son tour.
Qui pourroit nombrer tous ceux qui
moururent hier, ou sur la terre, ou
sur l'onde, ou qui sont morts aujour-
d'huy dans l'un & l'autre de ces Ele-
mens? Disons davantage, combien
en meurt-il à cette heure, & en ce
mesme instant, que je vous entre-
tiens? & toutes ces défaites marquent
autant de triomphes, dont le Temps
seul remporte la gloire: mais n'y pre-
tendons rien du tout, puis qu'elle
n'est pas digne de nostre ambition;
que les Siecles, les ans, les mois, les
jours, les heures, & les momens triom-
phent de nous, & de toutes les cho-
ses du Monde, la vertu limite tous-
jours leur puissance: Nous pouvons
avec elle faire la Loy à tous ces vain-

Q

queurs : ils ont beau ruiner la beauté, celle de l'Innocence est à l'épreuve de leurs atteintes : ils ont beau faire vieillir les graces de la Terre, celles du Ciel méprisent leurs efforts : ils ont beau faire changer de visage à toutes les Merveilles de l'Art , & à tous les Miracles de la Nature, nostre volonté est un rocher au milieu de leurs orages , elle demeure tousjours elle mesme , sans subir d'autres loix que la sienne : de maniere que nous pouvons mener le Temps en triomphe, si nous ne vivons que pour l'Eternité.

Je me mocque de la tyrannie des siècles, ma visée est au delà : je méprise le pouvoir des ans, mon ambition regne desja hors de leur étendue ; que les mois, les jours, les heures, & les

qui ne flate point. Ch. III. 243

momens entraînent tout, je franchis leur carrière, & je me sauve de leur violence, puis que mon Ame est dispensée de leur obeïssance; qu'ils triomphent hardiment, ma défaite les menera en triomphe au bout de leur terme: car l'Eternité où j'aspire, marque desja leur Tombeau. Avançons, & ne nous arrêtons dans un chemin si beau.

L'Empereur Trajan fit dresser sa sepulture au milieu de la place de Rome, comme un superbe Theatre, sur lequel ses successeurs devoient représenter leur personnage, chacun meurt pour soy: Il faut tost ou tard, arriver au lieu où nous allons incessamment. Que ce soit aujourd'huy, que ce soit demain, à la fin du terme, tout est égal, les vieux & les jeunes ne sçau-

Qu

roient marquer de la difference en leur course, estans arrivez au bout de la carriere ; car cent Siedles passez, & un instant , ne font qu'une mesme chose : Il est necessaire seulement de songer à ce giste de la sepulture, puis que nous y courons à perte d'aleine, de moment en moment.

Les Troyens vouloient que le Cimetiere de leurs Princes fût au lieu le plus remarquable de la Ville, afin que ce funeste objet servist d'affiche, pour leur représenter que la Tragedie qui avoit esté jouëe par ceux-là le jour d'hier, se représenteroit aujourd'huy par quelque autre.

Les Philosophes sçavent que les objets émeuvent les puissances, & qu'à l'égal de leurs forces, ils agissent sur les esprits qui les contemplent. Di-

qui ne flate point. Ch. III. 245

sons maintenant, que de tous les funestes objets qui se presentent à nos yeux, il n'en est point de plus puissant que celuy de la Meditation de la Mort, & de l'horreur de la sepulture. Les plus courageux se rendent à ses attaques ; les plus vaillans ne résistent point à ses efforts, tout fléchit à l'abord d'un ennemy si redoutable: mais nostre défaite est plus glorieuse que nostre triomphe. Quel bonheur d'estre vaincu pour remporter la couronne de la Victoire : cette soumission est une marque de Souveraineté.

Petrus Gregorius nous dit de l'Empereur Charles-Quint., qu'il faisoit porter son Suaire pour étendart, six ans avant qu'il mourût, dans toutes les armées, afin que l'objet de ses

Q iij

Grandeurs ne fût pas assez puissant,
pour le tenter à se méconnoître.

Nous en faisons tous les jours le
mesme, sans y penser; nos chemi-
ses sont autant de Suares que nous
portons avec nous en tous les lieux
où nous allons: Que si ce funeste ob-
jet n'est pas assez fort pour moderer
nostre Ambition, & rabaisser nostre
vanité, l'erreur volontaire est insépa-
rable de la peine, & il faut necessai-
rement subir la Loy que nous nous
imposons nous mesmes.

Seigneur, ne permettez pas s'il
vous plaist, que ie me méconnoisse
iusques au point de ne penser iamais
à cette douce Loy que vous m'avez
imposée de mourir un iour; mais
éclairez mon esprit d'une lumiere de
grace, qui me serve de Phare pour

qui ne flatte point. Ch. III. 147

me montrer le port du Tombeau, où la Nef de ma vie doit prendre terre. Faites encore, s'il vous plaist, que i'ignore toutes choses, forsque la science de bien vivre, pour mourir de mesme, & que de la sorte les miseres qui m'accompagnent, les malheurs qui me suivent, & toutes les autres afflictions où vostre bonté m'a assuietty, soient les obiets ordinaires de mes pensées, afin que ie ne m'égare point du chemin de mon salut. Je n'ay point de passion maintenant, que pour voir les effets de ces prieres.

Ceux qui ont mis en avant, que le Monde estoit une armée ennemie composée d'autant de Soldats, qu'il y avoit d'obiets en la Nature, capables d'émouvoir la puissance de nos

Q iii

passions , avoient de tres-belles raisons pour en défendre la verité : ces objets nous font la guerre continuellement avec tous les efforts, toutes les inventions , & toutes les ruses d'un cruel ennemi. La Beauté attaque nos Ames par les yeux avec autant de finesse que de pouvoir ; car d'abord elle amuse ce sens à son admiration par une ruse de complaisance, où ses douceurs & ses apas l'engagent insensiblement ; puis le sens commun recevant les belles especes de l'Image de cette belle ennemie, les presente à la Fantaisie , à l'Entendement ; lequel apres les avoir épurées selon sa force , les offre à la Volonté ; qui par un sentiment naturel, se trouve obligée à aimer le suiet d'où elles procedent, & c'est à la Rai-

qui ne flatte point. Ch. III. 249

son alors de condamner ou d'autoriser cette amour ; mais le plus souvent elle mesme demeure charmée, & nous vaincus. Ce n'est pas que la Raison ne soit assez forte & assez puissante ; mais comme son pouvoir & sa force dépendent de la grace ; le mépris qu'elle en fait, les rend également inutiles : ce qui nous oblige en ces combats d'implorer le secours du Ciel, plutôt que de l'attendre de nos propres forces, & d'aprehender toujours cette ennemie rusée, quoy qu'elle ne puisse remporter d'autre avantage que celui que nostre lâcheté luy laisse acquérir.

Les plus beaux objets du Monde peuvent bien se faire admirer par force ; mais non pas aimer, parce que l'amour ne se peut former dans nos

Cœurs , que par une reflection des^t
qualitez aimablss qui se trouven^t
dans le suiet : & en cela il faut que
l'entendement agisse , & que la vo-
lonté consente. Ce qui ne se peut fai-
re , sans une libre deliberation que
nous autorisons absolument : De
sorte que nous ne pouvons estre
vaincus , si nous ne desirons nost re
défaite; que si l'on a beaucoup de pei-
ne dans la resistance: c'est pour acque-
rir beaucoup de gloire dans la victoi-
re, & elle est d'autât plus grande qu'el-
le est plus penible & plus difficile que
celle qu'on peut acquerir sur nos en-
nemis, par la force des armes : Mais
l'honneur aussi surpasse tousjours la
difficulté , & quelque soin qu'on ait
sceu prendre, le prix , & la couronne
n'en peuvent souffrir la comparaison.

qui ne flate point. Ch. III. 251

Il faut combattre puissamment ces
beautez orgueilleuses qui font pro-
fession publique de mettre nos Cœurs
aux fers, & nos Ames à la gehenne:
& faire voir à leur confusion que la
Magie naturelle de leurs charmes est
une nouvelle science de Logique, qui
nous apprend à faire des argumens: &
pour athoriser leur pouvoir, & pour
détruire leur force. Elles ont beau
mettre au jour leurs apas & leurs gra-
ces, la lumiere de la Raïson produit
un nouveau jour, dont l'éclat ternit
leur beauté; car à l'aide de ce flam-
beau, on peut voir comme toutes leurs
mignardises sont de plâtre, leurs
douceurs d'artifices, & leurs attraits
d'eau distillée: quel moyen de deve-
nir idolâtre en la veüe de ces veritez?
Voilà l'unique moyen de faire la loy

à ces Souveraines qui veulent l'imposer à tout le Monde: ce n'est pas qu'il les faille tousiours combattre par une force de prudence, il faut fuir apres les avoir méprisées, pour ne mettre pas la victoire en hazard.

Il y a encore de nouvelles ennemies, qui se rendent aussi redoutables que celles-là, comme l'Ambition & les Richesses; quel moyen de leur résister, ou pour mieux dire, de les vaincre? Elles n'ont pas moins d'appas ny de douceurs que la Beauté: & quoy que l'effet & la puissance en soient différentes, elle ne laisse pas d'agir & d'émouvoir encore les passions avec bien de la violence.

L'Ambition a ses douceurs & ses charmes tous particuliers, pour ravir les Cœurs, & assujettir les Ames: &

qui ne flate point Ch. III. 253

ie veux croire que son Empire s'étend beaucoup plus loin que celui de l'Amour: car tout le Monde n'est pas capable de cette dernière passion, & de l'autre: chacun a des sentimens pour un défaut d'origine, dont on est entaché; & cette passion est d'autant plus à craindre, qu'elle est comme naturelle, s'élevant avec nous à mesure que nous croissons. Le moyen de la vaincre, c'est d'étudier à se connoître, afin de voir à découvert la foiblesse de son fondement.

Quelle ambition peut avoir un homme, qui sçait le nombre de la plus grande partie des miseres & des malheurs qui accompagnent sa vie? à quoy peut-il prétendre, ne pouvant disposer d'un seul moment? Que scauroit-il souhaiter au delà de luy-

mesme , s'il n'a pas long-temps la
veuë assez forte , pour regarder jus-
ques à ses pieds ? Quelle haute vi-
sée voudroit-il donner à ses desseins , si
toutes ses pensées , ses desirs , & ses
esperances ont leur but marqué au
delà de son pouvoir , comme estant
dans l'avenir, dont il ne scauroit dis-
poser ? tout gist à se connoistre : c'est
à dire, à considerer, les veritez sensi-
bles, & de nos defauts , & de nos in-
firmitez.

La passion des Richesses est tous-
jours extrême, ne pouvant trouver de
la moderation dans nos cœurs : c'est
une maladie d'hytrophie , où la soif
s'augmente à mesure qu'on boit. Un
homme riche de dix mille livres de
rente , en souhaite trente mille , & si
la Fortune luy fait voir l'effet de ses

qui ne flate point. Ch. I. 255

desirs, il en conçoit encore de nouveaux, ne pouvant iamaïs trouver son repos dans la jouissance des biens qu'il possède.

Ce temperament d'esprit & d'humeur, que la Philosophie nous enseigne pour vivre content, en quelque condition qu'on se trouve, est une vertu si chaste, qu'elle ne se laisse posseder de personne en ce Siecle où nous sommes. Ce n'est pas qu'on n'en puisse jouir; mais il la faut chercher dans la pureté de sa conscience, plutôt que dans le Monde, où elle n'est connue que de nom.

Cette avide passion d'accumuler tresor sur tresor est si propre à nostre nature criminelle & corrompue, qu'on ne s'en peut défendre sans un secours du Ciel tout particulier. De-

puis de larcin que nos Peres firent dans le Paradis terrestre, nos pensées & nos esperances sont autant de larcionesses, qui vont dérober les biens que nous souhaitons iusques dans l'avenir: & ne faisant point de cas de ceux que nous possedons, nos Cœurs soupirent incessamment d'impatience en l'attente d'une nouvelle conquête. Quel remede maintenant pour guerir de ce mal contagieux, dont la douleur insensible nous fait souvent mépriser le remede? Quel moyen, dis-je, de triompher d'une passion si forte & si puissante, & à laquelle nostre nature mesme preste du secours? c'est une action d'étude veritablement, où la raison avec le temps peut acquerir davantage. Il est necessaire de considerer toutes les
fois

qui ne flate point. Ch. III. 257

tois que ce desir d'amasser des richesses nous presse & nous violente: qu'est-ce que nous ferons de tous ces tresors, apres les avoir amassez? De les laisser à nos heritiers, c'est les rendre riches de nostre perte, dont ils se moquent dans la possession: c'est se damner, dis-je, pour faire le profit d'autrui, comme si nous n'avions jamais vécu pour nous mesmes. D'enporter dans la sepulture ces tresors, ce seroit avoir travaillé pour les vers: que deviendront-ils: il faut necessairement les abandonner; ô la cruelle necessité! mais douce & agreable en sa continuelle Meditation, puis qu'elle nous apprend à mépriser tout ce qu'on peut perdre.

Il y a grand nombre d'autre passions qui nous peuvent maistriser

R

avec la mesme violence, selon la disposition de l'humeur qui nous possède, comme celle de la colere, de l'envie, & de la médifance; mais avec la seule force de la raison, assistée de la grace ordinaire, qui concourt à toutes les bonnes actions, nous pouvons facilement triompher d'elles.

On lit de Perander Roy d'Egypte, qu'estant un iour en colere contre un de ses Esclaves, il entendit un éclat si effroyable de tonnerre, qu'il en demeura tout appaisé; comme s'il eust eu cette pensée, que les Dieux étoient en colere de la sienne, puis qu'ils crioient plus haut que luy. Ayons souvent les mesmes pensées, avec plus de verité & de lumiere, toutes les fois que cette aveugle passion veut exercer sur nous sa tyrannie: le

qui ne flate point. Ch. III. 259
veux dire, qu'au plus fort de nostre
colere, nous prestions l'oreille de l'i-
magination au bruit du tonnerre de
la Justice Divine, pour estre appeaisez
en mesme temps; car quelle apparen-
ce de s'armer de fureur & de rage
contre nostre prochain, tandis que le
Ciel est animé d'une juste vengean-
ce contre nous-mesmes?

La passion de l'Envie est aussi noi-
re que l'Enfer, & la plus criminelle
de toutes. Elle procede d'une malice
envenimée, où la Nature ne contri-
buë rien du tout: c'est une passion de
Demon, dont la fureur & la rage tien-
nent les Ames aux fers, & dont la ja-
lousie larronessè, dérobe tous les biens
d'autrui, en les enviant; mais sans
les posseder: Quel moyen de vaincre
cette indomptable? il n'en est point.

R ij

d'autre que celuy de considerer la Iustice de cette Providence adorable, laquelle ne départ iamais ses faveurs & ses graces, qu'avec poids & mesure. Dieu ne scauroit agir que iustement; puis que la Iustice n'est autre chose que luy-mesme; que si celuy-là a cent mille livres de rente, & moy mille seulement, dequoy me puis-je plaindre? en demanderay-je raison à la Raison? accuseray-je la Iustice d'injustice? un Souverain fait ce qu'il veut, & un Tout-puissant ce qu'il luy plaist: Je veux m'arrester tousjours à cette balance que Dieu porte à la main, & où lui-mesme pese ses actions au poids de sa volonté, & consequemment à la mesure de sa Iustice: Quelle objection pourroit-on faire contre cette verité?

qui ne flate point. Ch. III. 261

Envieux , adore ce que tu ne peux comprendre, & au lieu de te plaindre des biens dont tu ne jouis pas , rend graces au Ciel , de ceux que tu possèdes : & quelques petits qu'ils soient, ils sont tousjours assez grands , pour t'occuper durant toute ta vie à l'étude de la reconnoissance que tu luy dois.

On triomphe facilement de la passion de la Médifance, par une nouvelle considération de nos propres défauts : car de tous les vices, dont nous accusons nostre prochain , nos cœurs nous en peuvent convaincre : si i'appelle celuy-là larron , ne suis-je pas plus grand voleur que luy-mesme, puis que contre les loix de la Charité, ie luy dérobe l'honneur par cette injure? Je veux qu'il soit traistre, en l'a-

R iij

pellant de ce nom, ie trahis le secret que son defaut m'impose. Que s'il ne l'est pas, ie le suis moy-mesme, trahissant tout à coup, & sa reputation, & ma conscience. Il n'est point de peché plus difficile à pardonner que celuy de la médifance, d'autant que pour vne iuste expiation du crime, il faut que la langue qui a fait le mal, en donne le remede.

Médifant, Si tu ne peux moderer ta passion, médite ta vie, étudie tes vices, regarde tes defauts, & t'en accuse devant le Ciel, quoy qu'il soit témoin de tes crimes, & par cette nouvelle voye de médifance, tu mériteras un iour d'estre loué éternellement.

Après tous ces remedes particuliers, avec lesquels on peut aisément res-

qui ne fcare point. Ch. III. 263

ster contre la tyrannie des passions: il n'en est point de plus souverain que celuy de la Meditation de la Mort: tous aboutissent à cette unique & souveraine theriaque, comme la plus autorisée de l'experience.

Grands Roys , laissez-vous mener en triomphe par vos pensées, jusques à la Sepulture ; & considerez en chemin comme vos grandeurs, vos richesses, vos delices , & toutes les magnificences de vostre Cour, vous suivent pas à pas, estans conduits par un mesme sort, dont la tyrannie absoluë ne pardonne à personne : & puis que vous mourez à toute heure : Songez au moins à cette verité, afin que l'horloge ne vous surprenne pas. Vous avez beau vous nourrir delicatement , toutes les viandes dont vous

R. iiij

vous repaissez, sont empoisonnées, comme contenant en soy les quatre qualitez contraires, dont la discorde met en guerre vos humeurs: & cette guerre est un presage infailible de vostre défaite. Vous avez beau chasser la melancolie, à force de nouveaux plaisirs; ces contentemens mesmes vous dérobent la vie; car quoy que vous ne pensiez iamais qu'à passer le temps, il se passe sans y penser; & la Mort vient, avant que vous ayez preveu son arrivée. Vous avez beau droloter vos corps, contenter vos sens, & assouvir l'appetit de vos desirs, toutes ces ruses vous deçoivent: le flambeau de vostre vie a son cours limité, aussi bien que celuy du iour; chacun suit sa carriere, selon les loix inviolables du Ciel, qui en a marqué tout à la fois &

qui ne flate point. Ch. III. 265

le chemin & les bornes. Souffrez que le Temps vous conduise au tombeau, de peur qu'il ne vous y traîne ; mais en mourant songez au moins à cette vie qui n'aura iamais de fin. Toutes les felicitéz que vous avez possédées, se sont évanouïes avec la plus belle partie de vostre âge : toutes celles, dont vous jouïrez encore, s'enfuiront avec le reste. Que vous restera-t'il donc au dernier instant de la vie, qu'un fâcheux souvenir d'avoir goûté mille sortes de plaisirs qui se sont passez , & d'avoir perdu autant de moyens , d'en avoir d'autres qui devoient durer éternellement? Dépouillez-vous une heure tous les iours de vos Grandeurs , & en presence de vous-mesmes, ie veux dire de tous les malheurs, & de toutes les miseres, qui

vous sont propres, confessez la verité
de vostre neant & celle de vostre
pourriture, afin de vous retrouver
toutes les fois que l'envie vous pren-
dra de vous chercher. C'est par cet-
te confession que vous triompherez
de vous-mesmes.



qui ne flatte point. Ch. IV. 267



LE M I R O I R

qui ne flatte point.

CHAPITRE IV.



VEL horrible spectacle!
Que effroyable objet ! Ne
voyez-vous pas ce grand
nombre de testes de
morts , qui accumulées
les unes sur les autres, font une mon-
tagne toute d'horreur & d'effroy,
dont l'ombre funeste & contagieuse
attire insensiblement nos corps dans
la sepulture ? Quelle victoire ! mais
quelle inhumanité ! Quelle defaite !
mais quel carnage ! Ne pouvons-nous

pas dire que la fureur & la rage ont
assassiné la Nature mesme , & que
nous restons seuls dans le monde
pour en celebrer les funérailles, & par
nos pleurs & par nos regrets? Les Pe-
res, les Meres, les Enfans, les Nobles,
& les Roturiers, les Rois & leurs Su-
jets, tout est confusément dans ce bu-
cher de bois pourry, que le Temps, cō-
me un feu caché; mais ardent consom-
me peu à peu, ne pouvant souffrir que
la cendre soit élevée sur la poudre.

Esprits orgueilleux , voicy un épou-
ventable revers de medaille : tous ces
funestes objets animez encore &
d'horreur & d'effroy , vous imposent
silence par le leur , afin d'arrester vos
esprits à la contemplation de leur
Ruine déplorable. Si vous estes riches,
ceux qui ont possédé les plus grands

qui ne flate point. Ch. IV. 269

tresors du Monde, n'ont pas vaillant
la moüele de leurs os, puis que les
vers en ont desja fait leur curée. Si
vous estes heureux, les plus favoris de
la Fortune sont reduits à la misere du
fumier qui les environne. Si vous
estes vaillans, Hector & Achille sont
vaincus: voyez les honteuses mar-
ques de leur défaite. Si vous estes sça-
vans, cy-gisent les plus doctes du sie-
cle: lisez les Epitaphes de leurs tom-
beaux.

Je veux que vous soyiez encore les
plus grands Princes de la Terre, un
nombre infiny de vos compagnons
est enseveli sous ces ruines infe-
ctées: Je veux, enfin, que vostre
souveraineté s'étende sur tout l'Em-
pire du Monde, mille & mille de vos
semblables n'ont rien de plus propre

que la pourriture qui devore jusques à leurs os.

Ambitieux, voicy ce Miroir qui ne flate point , puis qu'il represente au naturel la verité de tes miseres: tu as beau pretendre à la conqueste de l'Univers , ceux-mesmes qui en ont emporté la couronne , ne sont couronnez que de poudre & de cendre.

Avare, voicy ton livre de conte, fay le calcul de tout ce qui t'est deub & de tout ce qui te restera , apres avoir payé tes debtes , tu apprendras que ton Ame est desja hypotequée aux Demons , ton corps aux vers , & que de la sorte avec tous tes tresors, il ne te restera pas un poil à la teste, une dent à la bouche, une goutte de sang dans les veines, ny tant soit peu de moüele dans les os , & de ton estre

qui ne flate point. Ch. IV. 271

seulement , la memoire en seroit éteinte , si tes crimes ne la rendoient éternelle dans les Enfers.

Superbe, mesure de tes sourcils hérissés l'étenduë de la Terre , morgue de tes regards menassans & le Ciel & les Astres , ces monceaux de pourriture, dont ta carcasse est formée, préparant le tombeau de ta vanité. Ce sont des ombres de Mort , inséparable de ton corps , puis qu'il meurt à toute heure. Si tu t'éleves aujourd'huy jusques aux nuës , tu seras rabaislé demain jusques au neant. *Que* si tu doutes de cette verité , voila mille témoins qui en ont fait l'expérience.

Luxurieux , donne ton corps en proye à la volupté , ne refuse rien à tes plaisirs ; mais consideré l'horreur

& l'effroy de cette metamorphose, où ta chair se doit changer en bouë, cette bouë, en vers & ces vers en de nouveaux encore, qui devoreront jusques à ton cercueil, pour effacer les dernières marques de ta sepulture.

Que la réponse de Diogene à Alexandre est remarquable ! A quoy t'amuses-tu, luy dist un iour ce Monarque l'ayans trouvé dans un cimetiere ! Je m'amusois, luy répond ce Philosophe, à chercher les os de ton Pere Philippe, parmy ce grand nombre que tu vois ; mais ma peine est inutile ; car les uns ne different point des autres.

Grands Roys, les discours de cette réponse vous peuvent servir auourd'huy d'une nouvelle leçon, pour apprendre à vous connoistre, Vous allez

qui ne flate point. Ch. III. 273

lez en triomphe dans le tombeau, suivy d'un train de vos magnificences ordinaires ; mais estant arrivez à ce port par le vent continüel de vos soupirs, vostre pompe s'évanoüit ; vostre maiesté vous abandonne, vostre grandeur vous dit un dernier Adieu, vostre cheute vous égale à tous ceux qui estoient au dessous de vous, le fumier de vos corps n'a point d'autre préeminence sur les autres, que celle de la pourriture, comme estant d'une matiere plus disposée à l'infection. Que si vous doutez de cette verité, voyez, & contemplez le déplorable estat où sont reduits vos semblables, leurs testes chauves n'ont point d'autre couronne que celle de l'horreur qui les environne : Leurs mains décharnées ne porte pour se-

S

ptre qu'un monceau de vers, & toutes les miseres ensemble font la metamorphose de leur Cour. Ces obiets sensible sont témoins sans reproches. Il faut que vos esprits se rendent à l'épreuve des sens.

Mais quel prodige de merveille! Ne vois-je pas cette grande armée de Xercés, reduites & metamorphosée en une poignée de poudre? Tout ce Monde ensemble, qui de son ombre couvroit une grande partie de la Terre, n'en couvre pas aujourdhuy, de son corps, un pied seulement. Ne vous lassez iamais de penser à des vertes si importantes.

Senèque, en la Tragedie d'Hercule, introduit une Nourrice éplorée, qui porte les cendres de ce dompteur de Monstres dans un vase, & luy fait

qui ne flate point. Ch. IV. 275

dire : Voyez comme je porte dans ma main
celuy qui portoit le Ciel sur ses épaules : Le
sens de ces paroles doit engager nos
esprits à une profonde meditation,
sur la vanité des choses qui nous sem-
blent les plus durables. Tous ces
grands Monarques qui cherchoient
l'Immortalité dans l'Immortalité des
victoires, & des triomphes, n'y ont
trouvé à la fin que la Mort, puis que
leurs couronnes & leur gloire ont
esté ensevelis dans le mesme tombeau
de leurs corps. Voicy un nouveau su-
jet d'étonnement,

Les Mathematiciens m'apprennent
que toutes les lignes tirées du centre
à la circonference, sont égales. Roys,
Princes, rabaissez vostre orgueil, vos
Suiets marchent du pair avec vous
dans la sepulture. Si la vie vous donne

S ii

la prééminence, la mort leur donne l'égalité. Il n'y a plus de place affectée ny de rang à disputer: le fumier de vos cendres & celui de leur poudre ne font tous ensemble qu'un monceau de bouë, dont l'infection m'est en horreur.

On lit des Ethiopiens qu'ils ensevelissoient leurs Roys dans un fumier, & je n'en trouve point d'autre raison que celle qui se tire de la Nature du sujet. Ils joignoient par cette action, l'ombre avec son corps, l'effet avec sa cause, & le ruisseau avec sa source: car que sommes-nous autre chose qu'une masse de bouë desséchée par le feu de la vie, & amollie par la glace de la mort? & dans cette dernière infection, où le trépas nous réduit, le fumier de nos

qui ne flatte point. Ch. IV. 277

corps panche tousjours vers celuy de la Terre, comme vers son centre. De forte, qu'estans conceus par la pourriture, ie ne trouve pas étrange si nous sommes ensevelis dans l'infection.

La Terre, la Poudre, & la Cendre demeurent tousjours le mesmes, soit dans un vase d'or, soit dans une biere de bois, ou dans un Mausolée de marbre. Grands Roys vous avez beau couvrir vos miseres d'un magnifique tombeau, elle ne changeront point de nature; le fumier de vos os ne perd jamais l'horreur & l'infection qui luy est propre: que si la masse se reduit en poudre, & que le vent l'emporte, ce vent est tousjours chargé de pourriture, il ne scauroit épandre autre chose en mille lieux. Je veux

S iij

m'écarter du chemin, sans perdre ma
visée.

Fabius Paulus, raporte que sur le
tombeau d'Isocrate, il y avoit une Sy-
rene assise sur un Belier, laquelle te-
noit une harpe à la main, ce qui don-
noit à entendre que ce fameux Ora-
teur charmoit les ames par les oreil-
les au son de son éloquence admira-
ble ; mais comme la harpe de cette
Syrene estoit muette, il falloit s'ima-
giner l'harmonie de sa douceur de
mesme que la voix de ce grand Per-
sonnage: car la Mort en imposant si-
lence à celle-cy, faisoit taire l'autre.
De maniere que tout estoit égale-
ment funeste, & l'objet & les mer-
veilles qui nous representoit, puis que
de ces veritez passées, il n'en restoit
plus qu'un foible souvenir, dont le

qui ne flatte point Ch. IV. 279

Temps mesme effaçoit peu à peu les idées.

Jean-Baptiste Fontaine met en avant, que sur le sepulchre de Q. Martius, on y avoit gravé un Belier qui se soulenoit sur deux pieds, & un lievre mort à costé de luy. Le Belier representoit la generosité de ce grand Capitaine dans les combats: Et le Lievre ses Ennemis vaincus. Mais quel honneur restoit-il à luy-mesme dans sa défaite? Vainqueur d'un nombre infini de misérables, il se trouvoit à la fin vaincu. par ses malheurs. Triomphant de mille combats, une seule pierre contenoit tous ses trophées, & toute sa gloire. O déplorable sort, de n'avoir que sept pieds de Terre, après avoir conquis la plus grande partie de la Terre!

S iiij

Plutarque nous assure que sur le tombeau d'Alexandre on avoit representé un Emblème, où l'Asie & l'Europe paroissent vaincues dans les chaînes de leur captivité, avec ces deux mots qui servoient de nouveaux trophées : *La victoire d'Alexandre* : ô honteuse victoire ! ô funeste triomphe ! où en sont maintenant les Lauriers & les Palmes ? Ce grand Monarque a vaincu tout le Monde ; mais n'ayant jamais pu vaincre son ambition, elle luy a osté à la fin toute la gloire qu'elle-mesme luy avoit fait acquérir. Grands Princes, allez à la conquête de l'Univers ; mais je vous avertis, que tous ceux qui en sont revenus, se sont repentis d'avoir pris tant de peine pour si peu de chose. Le jeu ne vaut pas la chandele : que si

qui ne flate point. Ch. IV. 281

vous aymez à vaincre & à triompher,
vos passions vous en fournisse le sujet
à toute heure.

On lit de Cyrus qu'il fit graver ces
mots sur la pierre de sa sepulture : Cy
gist le *Vainqueur des Perses* : Mais quel
excez de malheur peut avoir reduit
un si grand Monarque à un tel excez
de miseres ? Il veut qu'on admire sa
gloire passée en presence du fumier
où il est ensevely. Il veut qu'on ado-
re les Grandeurs de sa vie, sur le mes-
me Autel, où la mort nous la repre-
sente pour victime. N'est-ce pas une
vanité plus digne de compassion que
d'envie?

On lisoit l'Histoire de la vie de
Themistocles, sur la pierre de son
sepulchre, & on avoit oublié d'y dé-
peindre celle de sa mort. Voicy les

hauts faits de Themistocles. C'en estoit l'inscription ; mais il est important de considerer qu'encore qu'on n'eût gravé les merveilles qu'il avoit faites , que sur la porte de son tombeau , elles n'ont pas laissé à la fin d'entrer dedans , pour suivre le sort de leur cause. De sorte qu'il ne reste plus rien de Themistocles, que le nom : car de tout ce qu'il a fait, le vent en a emporté la gloire , & le souvenir mesme qui nous en demeure , n'est qu'un portrait de vanité.

On avoit représenté sur le tombeau de Iosué le Soleil avec cette inscription : *Soleil arreste-toy contre Gabaon*. Il est vray, le Soleil s'estoit arresté au milieu de sa carriere , pour faire triompher ce grand Capitaine de ses Ennemis ; mais dès-lors qu'ils les eut

qui ne s'late point. Ch. IV. 283

vaincus, cet Astre jaloux de sa gloire, le conduisit dans la sepulture, comme s'il ne pouvoit rien voir sur la Terre d'aussi durable que luy : tant il est vray que tout s'enfuit de la vitesse d'un torrent, quoy que la fuite nous en semble beaucoup plus lente.

L'Epitaphe que l'écriture nous rapporte d'Adam, n'a pas tant d'éclat ny de magnificence que les autres. *Il est mort*, nous dit-elle tant seulement, parlant de luy : ô la belle Epitaphe ! on n'en dira pas un jour davantage de vous, grands Roys, vous avez beau sortir victorieux des combats avec Q. Martius, & entrer en triomphe dans les Villes avec Alexandre ; vous avez beau faire graver l'Histoire de vos faits sur la pierre de vos sepultures, comme Themistocles, & prendre, le

Soleil à témoin de la verité de vos triomphes, de mesme que Iosué, on ne dira rien plus pourtant de vous, que ce qu'on dit d'Adam: *Il est mort, il sont morts*, & voila tout.

L'Epitaphe de David, qu'on lit encore dans l'Ecriture, est digne de remarque, *Cy gist cet invincible Monarque, lequel en son Enfance domptoit les Ours, en son Adolescence les Lions, en sa Jeunesse les Geans, en sa Vieillesse il s'est trouvé vainqueur de soy-mesme.* Passant, n'enuie pas son repos, puis que tu es en chemin de l'acquérir: ces paroles expriment à peu près le sens de celles qui sont couchées dans l'Ecriture sur ce sujet, & je n'y scaurois rien ajoûter, que ce discours de mon étonnement & de ma pensée.

Quoy donc, un si grand Prince

qui ne flate point. Ch. IV. 285
comme David, favory du Ciel, redouté de la Terre & chery de la Nature, n'aura fait que luire comme un éclair pour passer comme le vent ! Où trouvera-t'on de la constance & de la fermeté ? Quelle peut estre l'assiette & le fondement de toutes ces nouvelles merveilles du Monde, dont la beauté semble disputer de l'éclat avec le Soleil. Seigneur ce m'est une grande consolation de voir en courant au Tombeau, que toutes choses m'y suivent. Je suis fort aise qu'il n'y ait rien de durable icy bas, que vostre seule parole, puis qu'elle me fait esperer une Eternité, qui ne sera point sujette à l'inconstance des Siecles. Que tout change, Seigneur, avec moy ; j'ayme ce changement : car en roulant d'âge en âge vers la sepulture, je

m'approche tousjours de vous , & conséquemment de mon souverain repos & de ma dernière Felicité. Suivons nos premières traces.

La première Epitaphe qui a esté mise sur les Tombeaux , est celle de la belle Rachel , comme il se remarque dans l'Ecriture ; & Borchardus nous assure que c'estoit une pyramide que Jacob y fit dresser , appuyée sur douze pierres précieuses avec cette inscription : *Cy gist la Beauté & l'Amour.*

Mes Dames , que vos douceurs & vos appas , changent maintenant de langage , & qu'ils ne vous disent plus que vous estes belles , puis que la Beauté est ensevelie dans le tombeau de la belle Rachel. Que si vous faites parade de vos cheveux crespez,

qui ne flatte point. Ch. IV. 287

dont les charmes brillans ébloüissent les yeux & captivent les Ames tout à la fois, sa chevelure blonde éparse en mille & mille chaînes toutes d'or, avoit ce pouvoir d'enchaîner tous les cœurs, & cette vertu encore de mépriser l'Empire, & toutesfois la Nature n'a jamais pû exempter de la poruriture, ce chef d'œuvre de ses mains : Je veux que la Majesté ne se mire que dans l'ivoire de vostre front, celui de Rachel estoit si parfait, qu'on cherchoit inutilement des termes pour exprimer sa perfection, & pourtant ce n'est plus rien que de la cendre.

Que vos yeux plus clairs que le Soleil & plus beaux encore que luy-mesme, sçachent l'art de ravir les libertez, & de se faire aymer des cœurs les plus

farouches, ceux de Rachel estoient si admirables & si charmans encore, qu'elle-mesme en redoutoit le pouvoir & la force : car toutes les fois qu'elle se regardoit dans une glace, ses regards la mettoient tout en feu, & le feu en estoit si beau qu'elle en apprehendoit l'embrasement, comme tentée de le desirer : & avec tout cela, ces deux merveilles animées de tout ce que la Nature avoit, & de plus doux & de plus aymable, ne sont maintenant qu'infection & que pourriture.

Que vos jouës soient de lys & de roses, vos levres d'œillêts, vos dents de perles, vostre sein d'albâtres, & que toutes ces qualitez aymables, soient animées encore d'un esprit divin. La belle Rachel possédoit toute

qui ne flat point. Ch. IV. 289

tes ces perfections souverainement,
& beaucoup d'autres encores, que
vous n'avez jamais veües ny souhait-
tées, comme estans élevées au des-
sus de vostre connoissance; mais quel
malheur! elle-mesme, en qui toutes
ces rares beautez paroissoient unies
& rassemblées, n'est plus rien du tout,
ou si elle est quelque chose encore, ce
ne peut-estre qu'un peu de poudre,
de terre, ou de cendre, que les vers
tiennent en dépost, ô l'effroyable
metamorphose!

Mes Dames, vous oserez-vous dire
encore belles, apres avoir assisté &
d'imagination & de pensée aux fune-
railles de la Beauté mesme? apres
avoir leü, dis-ie, l'Epitaphe que la
verité a écrit sur sa Sepulture? Je veux
que vous ayez mille douceurs, &

T.

autant de graces, confessez au moins maintenant que les attraits en sont si delicats, que le vent les emporte; comme s'ils n'estoient faits d'autre chose: à peine sont-ils nais, que vous les voyez mourir, & en mourant le mépris qu'un chacun en fait, les rend plus capables de donner de la pitié que de l'amour.

On remarque dans la vie du bien-heureux François de Borgia de la Compagnie de Iesus, qu'estant engagé dans le Monde, à la suite de la Fortune, quoy que la grandeur de sa naissance, & celle de son merite y fussent en tres-forte consideration: L'Empereur Charles-Quint luy mit en dépost le Corps de sa chere Espouse, pour estre conduit & porté dans la Sepulture de ses ancestres. Ce qu'il entre-

qui ne flatte point. Ch. IV. 291

prit , tenant à un excès d'honneur le
commandement qu'il en avoit reçu,
& le choix particulier que sa Majesté
avoit fait de sa personne: & dès-lors
qu'il fut arrivé au lieu où l'on devoit
faire les dernières funérailles de cet-
te Princesse , on en voulut visiter le
corps , selon les formalitez ordinaires
qu'on a accoutumé de pratiquer en
une action si importante : mais on ne
vit jamais tant d'horreur , ny tant
d'effroy ensemble, soit dans cette bie-
re ouverte, ou sur les visages des spe-
ctateurs. On cherche le corps de cet-
te Princesse en sa presence , & pas-un
ne le trouve, parce que pas-un ne ré-
connoist son visage , jadis plein d'at-
traits & de graces , autant que de
majesté & de douceur , il n'est plus
qu'un monceau de fumier , dont les

T ij

vers en foule , & tousjours naissans ,
conservent la pourriture. Le reste de
son corps est encore le reste des vers ,
ayans desja assouvy leur faim de cet-
te proye.

Ceux-mesmes qui ont ensevely cet-
te Princesse dans son Suaire , n'osent
plus soutenir que c'est elle ; & celuy-
cy à qui le corps avoit esté donné en
dépost , ne sçait aussi que dire , se
trouvant si confus & si étonné d'une
si prompte & si effroyable metamor-
phose, qu'il fait dessein à l'heure mes-
me de quitter le Monde , & de se dé-
poïiller de toutes ses Grandeurs, puis
qu'elles n'avoient pas le pouvoir d'e-
xempter son corps de la pourriture.

Mes Dames , ne vous laissez plus
surprendre par la vanité: vous voyez
à qu'elle extrémité d'horreur & de

qui ne flate point. Ch. IV. 293

misere, sont reduits vos appas & vos charmes. La plus grande Princesse du Monde, & une des plus rares Beutez qui fut jamais, estant cheute de son Trône Imperial dans la Sepulture: un seul de ses Sujets ne la reconnoist: les vers, après avoir effacé tous les traits de sa ressemblance, l'ont ensevelie si avant dans l'infection, que mesme on ne trouve pas quelque petit reste d'elle, n'estant autre chose que pourriture. Lecteur, rends-toy aux atteintes d'une verité si sensible.

On rapporte de Semiramis, qu'elle fit mettre sur son Tombeau cette inscription: *Le Roy qui aura besoin d'argent, en trouvera dans cette Sepulture, autāt qu'il en voudra: quelque tēps apres le Roy Darius, porté d'une passion*

T iij

d'avarice, fit ouvrir ce Sepulchre; mais il n'y trouva dedans autre Richesse que celle de l'or qu'on avoit employé à la graveure de ces mots : *Avare qui viens troubler le repos des Morts , assouvris ta passion d'avarice du tresor de mes miseres, puis que leur objet est assez puissant, pour te faire mépriser toutes les richesses du Monde.*

Avares entrez souvent de pensée dans les Tombeaux ; visitez en effet les Cimetieres , & vous y trouverez beaucoup plus de richesses que vous n'en souhaitez : car en considerant l'horreur du fumier , où vos semblables sont ensevelis , vous raisonnerez sans doute de la sorte.

A quoy me serviront à la fin tous les tresors que j'amasse dans mes coffres , si les plus riches du Monde ne

qui ne flate point. Ch. IV. 295
font plus que terre & que cendre de-
vant mes yeux? que feray-je à l'heure
de la mort de tous ces biens que je
possède maintenant, si mon corps
mesme est une proye affectée aux
vers, & à la pourriture? Je ne pre-
tends rien du Monde, Seigneur, que
la seule gloire qu'on peut acquérir
par son mépris; mais comme c'est une
gloire, dont la conquête dépend de
vostre grace, plutôt que de mon in-
dustrie, donnez-moy le courage, s'il
vous plaist, de surmonter toutes les
tentations qui s'opposeront au des-
sein de ma victoire, afin que mes
vœux soient exaucez, & mes peines
recompensées.

Quand je pense que tout le monde
ensemble n'est qu'un Cimetiere, où à
toutes les heures du jour, la Misere

T iiij

ensevelit tous ceux que le Malheur y a tuez, je n'ay plus de passion pour la vie, puis que les maux & les peines en font les propriétaires plutôt que nous. Qui pourroit tenir compte du nombre des personnes qui expirent en ce moment que je vous parle, ou des différentes morts qui terminent le cours de leur carrière? tout est également effroyable, & nous n'en fremissons pas toutesfois, ny d'horreur, ny d'étonnement.

La promenade des Cimetieres, quoy que triste & melancholique, par les funestes objets qu'on y rencontre, a quelque chose d'agréable, neantmoins pour contenter les bons esprits en la contemplation de ces mêmes objets qu'on y trouve, combien de fois ay-je pris plaisir à considerer un

qui ne flatte point. Ch. IV. 297

grand nombre de testes de morts arrangées l'une à suite de l'autre, avec cette pensée de la vanité & del'arrogance, dont autrefois elles estoient remplies. Les unes n'avoient d'autre soin que de leurs cheveux, employant la plus grande partie de leur temps, ou à les friser, ou à les poudrer: & representez-vous en passant, quelle recompense leur demeure de leurs peines; les autres, toutes pleines d'ambition, ne pretendoient que des Couronnes, considerez un peu dans leur misere, l'injustice de leurs pretentions.

Le remarquois en suite, comme un petit ver rongeoit les bras de quelque nouveau Samson, reduisant de la sorte tout son pouvoir à un objet de compassion & de misere, puis que ce

bras , jadis si fort & si redoutable, n'avoit pas la force de resister à un vermisseau. Lecteur, pense souvent à ces veritez , & tu y trouveras beaucoup plus de joye que de tristesse. Typotius rapporte de Jean Duc de Cleves , que pour témoigner la fragilité de nostre nature , & les miseres de nostre condition , il avoit pris l'Emblème d'un Lis, avec cette devise: *Hodie floret , cras nihil* ; Il fleurit aujourd'huy , & demain ce n'est rien.

Grands Roys, vostre vie n'est qu'un Lis , elle paroist au lever du Soleil, comme cette fleur , avec de l'éclat & de la pompe; mais sur le Midy , sa vivacité & son lustre commencent à se ternir , & à la fin du jour elle s'évanouït avec luy , & à peine le souvenir de son estre nous demeure.

qui ne flate point. Ch. IV. 299

On lit chez Appianus de Pompée, qu'après avoir triomphé des trois parties du Monde, il n'emporta rien avec soy dans la Sepulture que ces mots: *Hic situs est Magnus Pompeius*, le grand Pompée est icy ensevely, avec toute sa grandeur.

O Monde, que tu est pauvre, puis que tu as si peu de chose à donner! ô Fortune, que tu est miserable, si tes favoris sont exposez publiquement en veüe, comme des objets de compassion! S'y fie qui voudra, on ne scauroit éviter leur tromperie, qu'en mépriant leur faveur.

Cy gist Hannibal, voila tout l'honneur que la Posterité rendit à la memoire d'un si grand Capitaine: & le Temps jaloux encore de la gloire de son nom, ne l'ayant pû ensevelir dans

les abîmes de l'oubly , a devoré jusques à la pierre de sa Sepulture ; ne font-ce pas des veritez dignes d'étonnement?

On remarque chez Suetone , d'un Empereur Romain , qu'estant aux abois de la mort, il s'écria dans un excez d'étonnement, *fui omnia, sed nihil expedit* : J'ay vû en ma personne toutes les grandeurs du Monde ; mais je n'y ay jamais vû de repos, ny de solide plaisir , puis qu'il ne m'en reste rien.

Faites l'épreuve de toutes les delices de la terre. Grands Roys , le dégoûst vous en demeurera tousjours à la bouche , le regret dans le Cœur, & s'il est inutile, mille suplices dans l'Âme. Representez-vous que toutes les felicitez de la vie sont de mesme na-

qui ne flate point. Ch. IV. 30
ture qu'elle : celle-cy meurt à tous
momens ; & celles-là s'enfuyent sans
cesse ; les contentemens qu'on reçoit
icy bas, sont des plaisirs de chasse, puis
qu'on ne les peut goûter qu'en cou-
rant : le m'approche de la fin.

Belon en ses Tombeaux, dit que les
Rois d'Egypte estoient ensevelis
avec un tel éclat de pompe & de ma-
gnificence, que ceux-mesmes qui en
avoient esté plusieurs fois les Admi-
rateurs, estoient souvent en doute, si
le peuple alloit placer leurs corps
dans leur Trône plutôt que dans leur
Sepulture : O que le lustre de ce fu-
nelte honneur fait mal aux yeux ! car
si la vanité est insupportable d'elle-
mesme, ces excez mettent les esprits
à la gehenne.

Diodore Sicule, parlant du Tom-

beau qu'Alexandre fit ériger à son Favory Hephestion, nous assure que les magnificences qu'on y admiroit, estoient hors de prix, aussi bien que d'exemple: le Marbre, la Bronze, l'Or, & les Perles estoient offertes en abondance aux plus subtils Artisans pour en faire des ouvrages; ou la tristesse & la pitié fussent si naïvement représentées, qu'elles en pussent donner à tout le Monde. Les Diamans, les Rubis, les Emeraüdes, & toutes les autres pierres precieuses y paroissoient aussi en employ, sous l'Image du Soleil, de la Lune, & des Estoilles. Ce Monarque aveuglé de son Amour, croyoit tenir les Astres captifs dans les precieuses chaînes de ce beau chef-d'œuvre, comme s'il eût voulu se vanger d'eux, à cause des

qui ne flat point. Ch. IV. 303

malignes influences qu'ils avoient épanduës sur la teste de son cher Hephestion: mais sa croyance estoit vaine ; car ces mesmes Astres , dont il faisoit voir la captivité sur ce Tombeau, le conduisoient peu à peu dans la Sepulture.

Les Romains, portez de passion à honorer la memoire du Dictateur Sylla, firent faire sa statuë d'une prodigieuse hauteur, toutes de parfums, & la jetterent dans le Bucher, où le Corps de cette Ombre devoit estre reduite en cendre : voulant faire entendre par cette action, que cômme l'odeur de sa statuë s'épandoit dās toute la Ville de Rome, l'odeur de ses propres vertus, beaucoup plus puissante encore, s'épandroit aussi par tout le Monde ; mais à la rigueur du sens de

la Lettre , il est croyable qu'ils n'avoient jetté cette statuë de parfums dans le Bucher , que pour temperer l'excez de la puanteur du Corps , qui devoit estre consommé avec elle : Je veux m'imaginer encore, que l'odeur de cette statuë , les cendres de ce Corps , & toute la gloire des actions de Sylla, n'eurent qu'un mesme sort, puis que le vent triompha de toutes ensemble. Voila les revers des Medailles de la Vanité.

On remarque dans la vie de l'Empereur Severe , au rapport de Dion, qu'il avoit fait mettre à la porte de son Palais une pierre de marbre , & toutes les fois qu'il y entroit, ou qu'il en sortoit , il avoit accoustumé de dire en la touchant , voicy l'étuy qui enfermera celuy que tout le Monde ensem-

qui ne flate point. Ch. IV. 305
ensemble n'a sceu contenir.

Grands Roys, ayez souvent les mesmes pensées dans l'esprit, si vous n'avez de semblables discours à la bouche; le plus petit pot de terre est trop grand, pour les cendres qui resteront de vos Corps, apres que les vers s'en feront repeus. Car la misere vous reduit à la fin à si peu de chose, que vous n'estes rien du tout; que si vous me forcez de donner quelque nom à tous ces brins de poudre infectée, qui font vos deplorables restes: Je les appelleray les idées d'un songe, puis que le souvenir de vostre estre ne sçauroit passer avec le Temps, pour autre chose. Voicy un nouveau sujet d'eutretien.

Les Historiens prophanes nous rapportent des Troglodites, qui enseve-

V

lissoient, & leurs parens, & leurs amis,
au bruit des cris de joye, & des accla-
mations d'alegresse.

Les Lotophagues les jettoient dans
la Mer, aymans mieux qu'ils fussent
mangez des poissons dans l'eau, que
des vers dans la Terre.

Les Scyres mangeoient les Corps
de leurs amis, en signe d'amitié. De
forte que les vivans servoient de Se-
pulchre aux Morts.

Les Hyrcaniens jettoient les corps
de leurs parens aux chiens.

Les Massagettes les exposoient en
proye à toute sorte de bestes.

Les Lydiens les faisoient seicher au
Soleil, puis les reduisoient en poudre,
afin que le vent les emportast.

De toutes ces coütures qui se pra-
tiquoient parmy ces Nations étran-

qui ne flate point. Ch. IV. 307

gerés je ne trouve point de plus loüable que la premiere des Troglodites, puis que ne croyans point d'enfer, ils avoient beaucoup de raison de celebrer les funerailles de leurs amis, & de leurs parens, avec les ris & les acclamations d'alegresse, plûtoſt qu'avec les pleurs & les plaintes.

Encore que la vie nous ait eſté donnée par grace, nous n'en jouiſſons que par punition, puis qu'elle n'eſt autre choſe qu'un perpetuel ſupplice de nos continüelles offences. D'ailleurs, les funeſtes accidens qui l'accompagnent inſeparablement iuſques à la Sepulture, ſont en ſi grand nombre, qu'on doit eſtre bien aïſe à la fin de la journée de ſe voir déchargé d'un ſi peſant fardeau: ce n'eſt pas que je condamne les larmes que nous

V ij

nous avons accoutumé de répandre à la mort de nos plus proches ; ce sont des sentimens de douleur , dont la Nature autorise souvent les premieres violences ; mais je ne blâme point aussi la force de ces esprits qui ne s'alterent jamais à la rencontre des malheurs & des miseres du Monde, quelques extrêmes qu'elles puissent estre. Et quel malheur est-ce, de voir mourir où nos parens , ou nos amis, si tout le Monde ensemble & la Nature mesme ne sçait faire autre chose ? Quelle raison encore peut-on avoir, de se dire miserables , pour estre destinez à celebrer les funerailles de tous ceux qu'on aime le plus ? si la Providence en a établi l'ordre souverainement : & si d'ailleurs dans cette carriere de la Mort , où tout le Monde

qui ne flatte point. Ch. IV. 309

doit courre, personne n'en est distingué que par le Temps, je trouve quand on est arrivé au bout, que l'un a vécu autant que l'autre, puis que tous les âges, quoy que differens en leur durée, sont égaux lors qu'il sont passez. Changeons de discours.

L'avouë encore une fois qu'il n'est point de remede plus souverain, pour guerir de la passion de l'arrogance, que celuy de la consideration des Cimetieres, & des Tombeaux. Les plus vains & les plus ambitieux sont forcez de se rendre aux attaques de ces funestes objets. Vn homme vaillant se trouve bien étonné, quand il void à ses pieds les os & les cendres d'un nombre infiny de personnes qui estoient aussi vaillantes que lui: quelle pensée peut-il avoir, que de sou-

V iij

mission & d'humilité, considerant
comme une partie de soy-mesme est
desja reduite en poudre & en fumier?
Le dy une partie de soy-mesme; puis
que cette matiere qui luy sert d'ob-
jet, est le dernier point de la ligne
de son corps.

Quand Virgile nous parle de
Priam, il s'étonne & s'écrie, Sera-
t'il dit qu'un si grand Monarque
n'aura laissé à la posterité d'autre mo-
nument de sa grandeur, qu'un tronc
de chair, qu'une teste séparée de ses
épaules, & qu'un corps sans nom &
sans figure?

Grands Roys, cette verité est un
Miroir qui ne flate point, mirez-vous
souvent dans ces pensées, & vous con-
sidererez à la fin que tout est plein de
vanité: & que cette gloire du Mon-

qui ne flate point. Ch. IV. 311
de , dont vous estes si fort Idolâtres,
n'est qu'un fantôme & une chime-
re, à qui vos imaginations donnent
la beauté qui vous charme, & la dou-
ceur qui vous ravit. Que pensez-vous
que c'est d'estre le plus grand du
Monde: c'est un honneur, dont la Mi-
sere & l'inconstance sont les fonde-
mens : toutes les felicittez qui nous
peuvent arriver, sont de mesme na-
ture que nous, dès-lors qu'elles sont
arrivées, & consequemment misera-
bles, comme nostre condition, & chan-
geantes encore comme elle mesme:
Cette Terre où vous vivez, est le se-
jour des Morts ; quelle Eternité y
croyez-vous trouver? Celle des Gran-
deurs, des Richesses, & des Contente-
mens n'y a jamais esté qu'en imagi-
nation, & cette Idée qui en demeure

T iiij

n'est qu'une reflexion de l'éclat de la verité, dont le Ciel illumine les Esprits pour les porter à chercher sa source à l'aide de ce ruisseau. Il est temps de finir cet ouvrage.

Je vous ay représenté dans le premier Chapitre l'étude particulier qu'on doit faire, pour parvenir à la connoissance de soy-mesme, où gist le comble de la perfection, & en cela il n'est point d'autre precepte que celui de la consideradion des miseres, qui sont affectées à nostre nature, comme autant d'objets capables d'é-mouvoir la puissance de nostre raison, pour autoriser les sentimens de foiblesse qui nous sont si propres; mais ce n'est pas tout de connoistre ses miseres, il faut que la pensée en renouvelle souvent les idées dans nos es-

qui ne flate point. Ch. IV. 313

prits , plûtost que le malheur ; afin que la vanité ne nous surprenne pas durant les intervalles d'une meditation & si utile & si importante. Il faut s'en enquerir souvent à soy-mesme, & chercher quelque lumiere dans la verité de nostre neant, qui soit capable de nous la faire connoistre, puis nous élevant un peu plus haut, il est nécessaire encore de considerer la fin, pour laquelle nous avons esté créez, & en cette consideration, employer tous les efforts des diverses puissances de nos ames au genereux dessein d'en posseder la gloire : voila la conclusion de mon premier argument, je veux dire du premier Chapitre.

Le second nous apprend un nouveau moyen, pour resister puissamment aux atteintes des vanitez du Monde,

par l'exemple des miseres du plus grand Monarque de l'Vnivers. La Fortune ne luy avoit rien refusé parce qu'elle luy vouloit tout ôter : car dans le comble de sa gloire, il se trouve reduit à la pauvreté de la seule chemise qu'il emporte dans le Tombeau. Ce qui nous fait voir sensiblement que les Grandeurs de la Terre sont des biens étrangers à nos Ames, puis que dans nostre condition mortelle & perissable, nous n'en pouvons posseder que l'usage ; & le terme de cette possession est encore de si courte durée , qu'on en voit la fin aussitost que le commencement. Lecteur, represente-toy comme tu seras traité en mourant , & de la Fortune & du Monde, si le favori de cette aveugle Déesse & le plus grand de l'Vnivers,

qui ne flate point. Ch. IV. 315
est exposé tout nud en chemise , en
presence de ses Sujets, pour estre don-
né en proye aux vers , comme le plus
miserable de la Terre.

Le troisiéme Chapitre , où la Vie
meine en triomphe la Mort, nous en-
seigne l'art de vaincre cette indom-
ptable à force de cōsiderer sa foibles-
se: car en effet , si la Mort n'est qu'u-
ne privation , il faut est privé de rai-
son & de jugement , pour luy don-
ner un estre, puis qu'elle ne peut sub-
sister que dans nos imaginations
blessées. Fantôme d'idée , dont la
forme semblable est immatérielle,
comme n'ayant point d'autre subsi-
stance que celle que la foiblesse de nô-
tre esprit luy donne , & venant au
point le plus important je vous repre-
senteray d'autres moyens pour ne la

craindre pas. Pensez-y tousjours, attendez-la en tous lieux, & vous triompherez d'elle dans vostre défaite. Jamais une vie exempte de reproche n'a redouté la mort.

Le dernier Chapitre, où l'objet des Cimetieres, & celui des Tombeaux vous est représenté, vous peut encore servir d'une dernière leçon, puis que c'est un thearre où vous devez joüir la Tragedie de vos vies. Tout ce grand nombre d'Acteurs, dont vous voyez les ossemens & les cendres, ont fait chacun leur personnage, & peut-estre que l'heure sonnera bien-tost, où vous devez représenter le vostre. Lecteur, vist tousjours en crainte, on ne sçauroit se resoudre assez promptement à faire un bien necessaire. Dieu permet

qui ne flatte point. Ch. IV. 317

que ces dernieres lignes te repro-
chent encore une fois le mauvais
estat de ta conscience : n'en attends
pas le reproche de toy-mesme, de peur
que les regrets n'en soient inutiles.
Ton salut est attaché en un instant,
considere le nombre infiny de ceux
qui se sont écouléz , où tu estois en
estat d'encourir en mourant le sup-
plice d'une nouvelle mort éternelle: si
tu te fies à la Jeunesse, mets la teste à
la fenestre , & tu verras porter au
Tombeau des personnes qui n'e-
stoient pas plus âgées que toy. Si tu
t'arrestes à la santé , dont tu joiüis
maintenant , c'est une horloge qui
marque faux : la bonasse d'une gran-
de santé a produit bien souvent l'ora-
ge d'une mort soudaine. Qu'esperes-
tu ? l'Esperance est une trompeuse :

Qu'attends-tu ? un homme sage ne doit jamais remettre à demain ce qu'il peut faire aujourd'huy: Que desires-tu, enfin: le repos de la conscience est le seul bien souhaitable ; va donc tout droit, tu ne scaurois manquer en tenant le chemin que je t'ay marqué dans ce Livre,

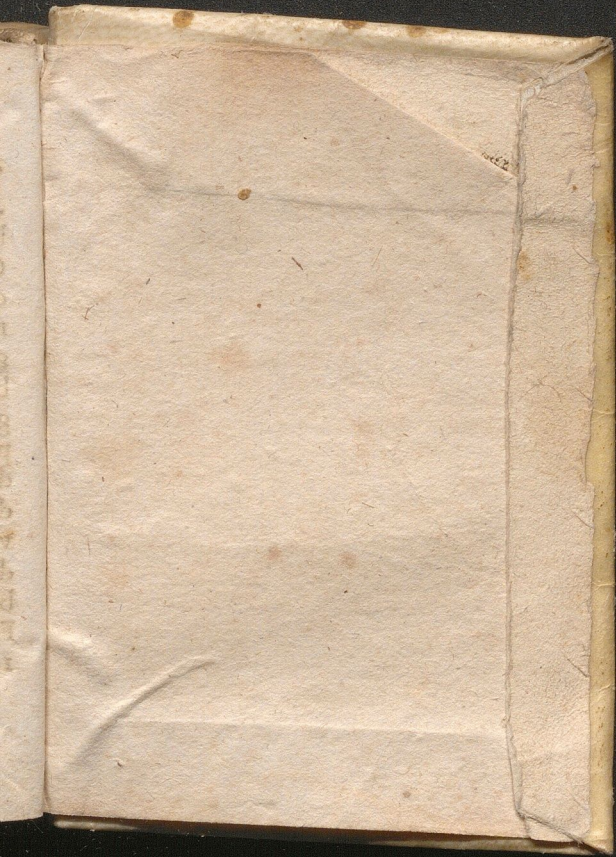
F I N.



Approbation des Docteurs.

NOus sous-signez Docteurs en
Theologie de la Maison de Sor-
bone, Certifions avoir leu *Les Oeuvres*
Chrestiennes de Monsieur de la Serre, es-
quelles nous n'avons rien trouvé qui
ne soit conforme à la Doctrine de l'E-
glise Catholique, & à la Regles des
bonnes Mœurs: Et nous les avons ju-
gez tres-dignes d'estre mises au jour,
parce qu'elles s'expriment avec tant
d'éloquence & de pieté, que par une
douce & sainte violence, elles peu-
vent détacher les Ames de l'affection
des Creatures, & les porter insensibi-
blement au service de leur Createur.
Fait à Paris, ce troisiéme Decembre
1646.

LOISEL DV LAVRENS.



ALVENSLEBEN

Bb

194









x-rite

colorchecker CLASSIC

LE
MIROIR
QVI
NE FLATE
POINT.

Par le Sieur DE LA SERRE.

NOUVELLE EDITION,
Reueü & Corrigée.



A ROVEN,
Chez DAVID BERTHELIN, rue
aux Juifs, près le Palais.

M. DC. LXVIII.